HES - PALLI
ALA

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Gr. Sala 2-IV-22

III 2 IV 22

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

MADAME

LOUISE DE FRANCE

Digitized by Google

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES
DE
LA COMTESSE DASH
PUBLIÉS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

UN AMOUR COUPABLE	1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2 —
LES BALS MASQUÉS	1 —
LA BELLE PARISIENNE	1 —
LA CHAINE D'OR	1 —
LA CHAMBRE BLEUE	1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE	1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ	1 —
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION	2 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3 —
LE FRUIT DÉFENDU	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4 —
— LA RÉGENCE	1 —
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
— LES MAITRESSES DU ROI	1 —
— LE PARC AUX CERFS	1 —
LE JEU DE LA REINE	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1 —
MADAME LOUISE DE FRANCE	1 —
MADAME DE LA SABLIÈRE	1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN	1 —
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE	1 —
LE NEUF DE PIQUE	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE	1 —
UN PROCÈS CRIMINEL	1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR	1 —
LE SALON DU DIABLE	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LA SORCIÈRE DU ROI	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE	1 —
TROIS AMOURS	1 —

LE MANS. — TYPOGRAPHIE A. LOGER, G.-J. BOULAY ET Cᵉ.

16867

MADAME
LOUISE DE FRANCE

PAR

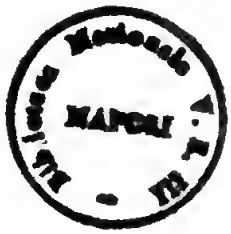
LA COMTESSE DASH

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés



Digitized by Google

Digitized by Google

MADAME
LOUISE DE FRANCE

I

M. LE COLONEL DU RÉGIMENT DE NORMANDIE.

Dans une des ailes du château de Versailles, du côté donnant sur le parc, les fenêtres d'un salon étaient ouvertes. Ce salon, tapissé de lampas de l'Inde blanc et bleu, offrait à la fois une grande simplicité et une grande magnificence. Ainsi les meubles les plus somptueux le décoraient, mais on n'y remarquait aucune de ces superfluités dont la mode du temps encombrait les appartements des princes. Une pendule de Boule, des candélabres dorés, ornaient la haute et large cheminée; les tables et les consoles ne supportaient aucune chinoiserie, aucune porcelaine. Il ne s'y trouvait pas d'autres tableaux qu'un portrait en pied de Louis XV et un Christ du

Digitized by Google

Titien. Les siéges, pareils à la tenture des murailles, étaient symétriquement rangés autour de l'appartement. Tout enfin dans cette vaste pièce exhalait un parfum de modestie et de grandeur bien éloigné des fantaisies de ce dix-huitième siècle, si célèbre par son luxe et sa prodigalité.

Deux personnes regardaient dans le parc ; la foule des promeneurs s'y pressait en attendant la messe du roi et l'heure des audiences. L'une était une femme de vingt-cinq ans environ ; son habit de dauphine mordorée, la profusion de rubans et de pompons dont il était garni, les diamants qui brillaient dans ses cheveux, ne pouvaient prêter une grâce de plus à son charmant visage. Ses longs yeux noirs brillant comme des escarboucles, son teint de lis et de roses, ainsi qu'on disait alors, sa bouche, si petite et si vermeille qu'on l'aurait prise pour une cerise, et surtout son nez légèrement retroussé, donnaient à sa physionomie un piquant, une séduction à laquelle il était impossible de se soustraire.

A côté d'elle un jeune homme, ou plutôt un enfant de seize ans, l'examinait avec une sorte de malice tendre. Il portait l'uniforme du régiment de Normandie, orné des épaulettes de colonel. Lassé d'attendre une réponse à la question qu'il recom-

mençait pour la troisième fois, il avança le bras vers la croisée, et, frappant légèrement sur le balcon de marbre, il répéta d'une voix très-pointue :

— Ma cousine, je vous prie de me dire ce que vous cherchez sur cette terrasse au lieu de faire attention à moi.

— Chut! s'écria la jeune femme ; voulez-vous bien vous taire, étourdi. Madame est dans son oratoire ; vous allez la troubler, et on ne vous laissera plus venir ici le matin.

— Voilà justement ce que je vous demande depuis une heure, mais vous ne daignez pas vous occuper de moi. Vous dites donc que ma marraine est dans son oratoire?

— Oui, monsieur, et si vous êtes bien sage elle vous présentera au roi après la messe.

— Et le roi me laissera aller à mon régiment?

— Oui, sans doute.

Il était évident que la belle dame n'écoutait plus. L'enfant suivit son regard et le vit s'arrêter sur un groupe de jeunes seigneurs au milieu desquels se distinguaient plusieurs uniformes écarlates.

— N'est-ce pas, comtesse, que M. le duc de Cumberland a un bien bel habit rouge? Il ressemble tout à fait aux cochers de M. le duc d'Orléans.

Digitized by Google

La comtesse donna un coup d'éventail sur les doigts de son cousin.

— Monsieur le marquis de Sancerre vous n'irez point à votre régiment si vous continuez ainsi. Comment voulez-vous que Normandie accepte pour commandant un page aussi espiègle que ceux de la grande écurie? Je dirai tout cela à Madame.

— Ah bah! Madame est meilleure que vous; elle rit de mes folies et ne me gronde jamais. Il est vrai qu'elle n'a point de prince anglais qui soit pour elle l'arche sainte, et dont je ne puisse dire un mot sans recevoir une correction.

— Encore!

— Oui, ma cousine, encore, toujours! Je suis furieux de voir les plus jolies femmes se jeter à la tête de ces étrangers, comme si la cour de France n'était pas la première école du monde pour la galanterie et les belles manières!

— Mon Dieu! qui songe à se jeter à la tête de personne? Vous êtes un vrai perroquet, marquis, et vous répétez ce que la mauvaise humeur dicte à quelques fous aussi infatués d'eux-mêmes que s'ils avaient fait de brillantes conquêtes, parce qu'ils ont conduit une fois dans leur carrosse mademoiselle Duthé ou mademoiselle Arnould. Ne prenez

pas ce genre-là, mon cousin; laissez ces demoiselles pour ce qu'elles sont. Je vous avertis que Madame n'entendrait pas raillerie sur ce chapitre, et que...

— Madame est un ange! et vous vous êtes un joli démon, comtesse. Madame ne sait seulement pas qu'il y ait au monde une mademoiselle Duthé ou une mademoiselle Arnould; elle ne songe qu'à prier Dieu pour toutes les iniquités de France; et, d'ailleurs, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, encore une fois, c'est de vous. Voyons, soyez franche. Vous aimez le prince Henri et il vous aime; vous l'aimez comme une charmante et extravagante femme que vous êtes, d'un amour très... très-joyeux, et lui il vous aime, en véritable Anglais, d'une passion tendre, romanesque, vaporeuse à faire peur. Vous, cela vous amuse pour la rareté du fait dans ce bon pays, et puis votre amour-propre est flatté de plaire à un des plus beaux hommes de l'Europe. Vous le tourmentez à lui faire tourner la tête, s'il y avait moyen qu'elle tournât davantage, et puis vous lui *pardonnez* de l'avoir fait enrager pendant trois jours. Tenez, dans ce moment, vous vous montrez à cette fenêtre pour lui donner le plaisir de vous regarder, parce qu'hier, en soupant chez la maré-

chale de Luxembourg, vous n'avez pas daigné vous apercevoir qu'il était à côté de vous.

— Il avait donc l'air bien malheureux? dit la comtesse en souriant avec complaisance.

— S'il avait l'air malheureux! je vous en réponds, et il y avait bien de quoi. A toutes ses œillades, à ses soupirs, vous n'avez répondu que par un : « Comment se porte Monseigneur? » et une révérence très-convenable pour l'Altesse Royale, mais très-insuffisante pour l'amant.

— Petit serpent! il a tout vu!

— Oh! certainement, je vois tout et je profite de tout. Croyez-vous que je me laisserai prendre à ces choses-là, moi? Non, non, ma cousine, je suis à trop bonne école avec vous, je m'instruis en vous examinant; jamais une femme ne me trompera maintenant.

— Voyez un peu la belle expérience acquise en écoutant aux portes! Décidément, monsieur le colonel de Normandie, vous devenez trop savant pour nous, et je prierai Madame de vous faire nommer premier écuyer de madame Dubarry.

— Ne plaisantez pas! madame Dubarry est jolie comme un ange, et Sa Majesté le roi de France est fort heureux.

— Taisez-vous, taisez-vous ! Parle-t-on ainsi dans ce salon ! si près de l'oratoire de la plus pure et de la plus chaste princesse de l'univers ?

— Oh ! oui, elle est pure et chaste, elle est bonne, elle a un si beau visage, tant d'esprit, tant de charmes dans le regard et dans la conversation ! Une seule chose m'étonne, c'est qu'on vous ait nommée dame pour accompagner toute cette vertu-là, vous, si folle, si gaie, si coquette, vous qui n'aimez au monde que la toilette et votre petit chien !

— Et qui pis est, monsieur, je fais maintenant les fonctions de dame d'honneur. Cette excellente princesse de Ghistel est allée soigner monsieur son père qui se meurt d'une maladie de langueur ; en son absence je prends sa place, et je ne sais pas si Madame en est très-contente.

— Contente ! Non, certes ; elle vous supporte par esprit de pénitence. Sa douceur angélique se résigne à vous voir comme une nécessité imposée. Vous vous comprenez si peu !

La belle comtesse n'écoutait plus du tout. Ses yeux suivaient la foule ; elle se pencha tellement en dehors que sa coiffure s'accrocha à la fenêtre et qu'un de ses nœuds y resta suspendu. Le marquis s'en empara sur-le-champ, le cacha dans la poche

de sa veste et se tut. Après un instant de silence, madame de Maulieu reprit :

— N'est-ce pas, mon cousin, qu'il est bien fait et charmant, ce pauvre duc de Cumberland ? Qu'en dit-on à la cour, vous qui savez tout?

— On dit qu'il veut épouser Madame Louise.

— Épouser Madame Louise !

— Certainement, et cela peut être. Je le crois même ; mais je crois cependant qu'il pense encore à vous plus qu'à elle.

— Épouser Madame Louise ! un prince protestant !

Un léger bruit les fit retourner tous les deux et tressaillir en même temps. La porte placée derrière eux s'ouvrit, et Madame Louise entra, son livre d'Heures à la main.

La dernière des filles de Louis XV était, comme on vient de le dire, une sainte oubliée au milieu de cette cour corrompue. Son visage ressemblait à celui de son père, mais sa taille avait complètement tourné, par suite d'une chute faite à l'âge de huit ans, à l'abbaye de Fontevrault, où elle fut élevée. Son caractère de dévotion bien connu l'aurait rendue une sorte d'épouvantail pour le roi et ses courtisans, si sa douceur et son indulgence ne les avaient

rassurés. Jamais on ne ressembla plus à un ange, jamais on ne fut plus près de la perfection. On ne lui connaissait qu'une faiblesse, si c'en est une : celle de tenir excessivement à son rang de fille de France et d'exiger de tous, comme d'elle-même, le plus grand respect pour cette position. On voyait qu'elle eût été orgueilleuse si elle n'eût pas été chrétienne. Du reste, toujours affable, toujours gracieuse pour tous, elle expiait les fautes des autres par ses pénitences, ainsi que l'avait dit le marquis de Sancerre. Le roi l'avait presque forcée à recevoir la comtesse Dubarry. Quelque répugnance qu'elle eût à obéir, elle le fit, et jamais un mot aigre ne s'échappa de sa bouche, soit en parlant à cette femme, soit en parlant d'elle. Mesdames ses sœurs montraient moins de soumission et surtout moins de bonne grâce; elle les en reprenait doucement et disait avec sa tranquillité habituelle :

« Pourquoi accuser ainsi cette pauvre créature ? Savons-nous ce que nous eussions fait à sa place ? Et puis le roi le veut ! »

Ce jour-là elle portait un habit de taffetas à ramages, avec un manteau pareil. Rien dans sa toilette n'annonçait la prétention; elle suivait la mode sans la devancer, et ne se permettait point la

moindre observation à cet égard. Elle rendit d'une inclination de tête le salut et la révérence du marquis et de la comtesse, et s'adressant à cette dernière, elle lui demanda si elle avait reçu des nouvelles de la princesse de Ghistel.

— Aucune, Madame, depuis son départ.

— Eh bien ! moi, j'en ai ; elle ne reviendra que dans six mois ; elle a besoin de tout ce temps-là pour terminer ses affaires et celles de son père. Sancerre, vous m'attendrez dans la galerie après la messe, je vous présenterai au roi. Voyez, madame de Maulieu, si ces dames sont prêtes ; nous partons pour la chapelle.

La comtesse ouvrit la porte d'un autre salon ; trois femmes qui attendaient s'avancèrent vers Madame Louise et lui firent la révérence ; elle leur répondit par le plus aimable sourire.

— Allons, dit-elle, il n'y a plus personne dans le parterre ; le roi va sortir de ses appartements.

— Ma cousine, dit tout bas le jeune colonel à madame de Maulieu, j'ai un des rubans de votre coiffure ; je vous promets de vous aider ce soir à faire enrager Son Altesse Royale monseigneur le duc de Cumberland.

II

LA MESSE DU ROI.

La chapelle de Versailles offrait ce jour-là un coup d'œil miraculeux; l'or et les diamants étincelaient de toutes parts. C'était le 25 août 1769, fête de la Saint-Louis, et tout le monde s'empressait de rendre ses hommages au roi Louis XV. Des femmes en grande parure remplissaient les galeries supérieures, les courtisans se tenaient en bas, et la famille royale occupait, avec le roi et les princes du sang, la tribune du milieu. Le regard de Louis XV se dirigeait avec amour vers une des travées de la gauche, où l'on remarquait une petite personne d'une beauté merveilleuse, couverte de pierreries et de dentelles. Ses yeux rencontraient souvent ceux du roi, auquel elle répondait par un sourire presque de protection. C'était madame Dubarry.

A la droite du roi, Mesdames, ses filles, se tenaient agenouillées sur leurs carreaux de velours. Toutes semblaient plongées dans le recueillement; une

surtout, la dernière de toutes, adressait au ciel de ferventes prières.

— Regardez donc Madame Louise, disait la comtesse Dubarry à la maréchale de Mirepoix, sa voisine ; on dirait une sainte Thérèse.

— Oui, mon cœur, elle prie pour tous ceux qui pèchent ici ; voilà pourquoi elle a si peu de distractions.

— Comprenez-vous la comtesse de Maulieu à côté de Madame Louise? Y eut-il jamais deux personnes moins faites pour vivre ensemble?

— Jamais, certainement. Je ne sais, mais je trouve quelque chose d'étrange dans tout ceci, Madame Louise, si bonne, si indulgente pour tous, a malgré elle un ton d'orgueil lorsqu'elle parle à sa dame pour accompagner ; elle met une nuance de hauteur inaccoutumée quand elle lui donne un ordre. Si Madame Louise était une créature comme les autres, je croirais qu'il y a sous tout cela une rivalité d'amour ; mais le moyen de penser d'elle une chose semblable !

— Vous avez raison, le roi me le faisait remarquer hier. A propos, vous savez que c'est ce soir que M. de Bougainville m'amène cette fameuse sauvage dont il veut me faire cadeau, en pendant

avec mon nègre Zamore; nous l'appellerons Alzire. Elle viendra chez le roi, parce que Mesdames ont désiré la voir et jouir de son étonnement en face de la cour de France.

— Ma chère comtesse, vous êtes bien heureuse de vous amuser avec ces joujoux-là. Madame de Pompadour songeait à autre chose. Hélas! vous ne serez jamais qu'une enfant.

— Vous savez aussi que Sa Majesté m'amène à souper, ce soir, M. le duc de Cumberland. J'ai prié madame de Maulieu; on ne les engage plus l'un sans l'autre. C'est une passion digne d'Amadis et d'Oriane.

— Ce qui n'empêche pas madame de Maulieu d'avoir une douzaine de galants déclarés, sans compter ceux dont on ne parle pas. Il est vrai qu'elle est charmante; après vous, c'est la plus jolie femme de la cour.

— Ma chère maréchale, nous faisons scandale avec nos médisances. Taisons-nous; les dévots nous regardent d'une manière qui me promet nombre de coups de griffe. Madame de Cossé roule des yeux...

— La pauvre duchesse! laissez-la tranquille, je vous en prie; elle a ses raisons de vous en vouloir. N'avez-vous pas ensorcelé son mari? Mais je crois

qu'il faut nous taire ; Mesdames se mettraient de la partie, et il n'est pas nécessaire de les aigrir contre vous.

— Madame la comtesse, dit une petite voix à l'oreille de madame Dubarry, Madame Louise doit me présenter au roi après la messe pour lui demander de m'envoyer à mon régiment. Est-ce que vous ne m'aiderez pas un peu?

— Si, monsieur l'étourdi. Laissez-moi suivre la messe et venez souper ce soir dans les petits appartements. Je recommencerai la présentation après Madame Louise, et cela ne nuira pas, je suppose.

— Merci, merci, madame. Mon Dieu ! que vous êtes belle ! Il n'y a que votre portrait qui soit aussi joli que vous.

— Taisez-vous, monsieur de Sancerre, décidément on nous remarque, interrompit la maréchale.

La messe continuait toujours ; on chanta le *Domine salvum*, et tous les assistants se levèrent pendant les trois versets. Madame Louise regarda son père, jeta un coup d'œil de découragement vers la travée de madame Dubarry, et, joignant les mains, elle se remit à prier. Ce regard et cette prière

n'échappèrent à personne, excepté au roi, qui ne s'occupait guère de ces choses-là.

Après l'*Ite missa est*, on sortit de la chapelle en se dirigeant vers la grande galerie. Les courtisans, les dames de la suite des princesses marchaient derrière elles. Ces habits brodés, étincelants d'or, ces manteaux à queues, ces vastes paniers, ces riches étoffes formaient le spectacle le plus magnifique qu'on puisse voir. Le roi saluait tout le monde avec son affabilité ordinaire. Mesdames marchaient auprès de lui ; il leur parlait tour à tour et s'arrêtait de temps en temps pour dire un mot à quelques serviteurs privilégiés. Parvenu au milieu à peu près de la galerie, Madame Louise lui demanda la permission de lui recommander quelqu'un.

— Une recommandation ! Madame ; il est réellement miraculeux que vous preniez cette peine.

— Sire, il s'agit seulement de mon filleul, le marquis de Sancerre, qui voudrait bien avoir l'honneur de commander son régiment et qui s'ennuie de l'oisiveté de la cour.

— Déjà ! c'est de bonne heure ! Cependant nous aimons cette impatience dans notre jeune noblesse ; un roi est toujours sûr de l'avenir avec de pareils

soutiens. Voici donc ce belliqueux héros! monsieur le marquis, vous êtes à peine sorti des pages et il est très-probable que vous n'avez pas quitté l'académie. Quel âge avez-vous ?

— Seize ans et demi, sire.

— Je ne me trompais pas. Et où est votre régiment ?

— Sur les frontières de Flandre, sire. On dit que, si l'on se bat, ce sera par là.

— Qui vous a si bien instruit, monsieur, des intentions de mon gouvernement ? Est-ce votre marraine?

— Ma noble marraine, répondit le jeune homme en s'inclinant, ne m'a jamais enseigné que l'obéissance aux ordres de Sa Majesté et le dévoûment le plus respectueux pour sa royale personne.

— Bien répondu, monsieur le colonel; nous penserons à vous. Il faut d'abord consulter le duc votre père et savoir de lui si cette levée de bouclier ne lui déplait pas. Je serais désolé de désobliger un de mes plus fidèles serviteurs.

Et le roi passa outre. Madame Louise porta un regard de bienveillance sur son protégé; madame de Maulieu lui dit à l'oreille :

— Maudit enfant! voulez-vous bien cacher ce ruban que vous m'avez volé.

Digitized by Google

— Non, vraiment ma cousine, je le montrerai partout, au contraire. Je serai fat comme les autres, d'autant plus que cela ne me coûte pas grand'chose.

La comtesse, obligée de suivre la cour, lui fit un signe de menace et s'éloigna.

— Sancerre, que t'a dit le roi? lui demanda le jeune comte de Choiseul.

— Monsieur de Sancerre, n'êtes-vous pas cousin-germain de madame de Maulieu? ajouta M. le duc de Cumberland d'un air troublé.

— Monseigneur, je suis très-cousin de madame de Maulieu; elle m'honore de ses bontés particulières, et veut absolument que je sois plus vieux d'une année, répondit-il au prince avec la mine la plus insolemment bouffonne. En attendant, je porte ses couleurs; cela me donne une certaine façon chevalière qui ne lui déplait pas. Mon cher Choiseul, le roi m'a dit de ne jamais répéter à personne ce qu'il avait daigné m'apprendre; j'en suis très-fâché pour ton omnipotente curiosité. Messieurs, je suis le vôtre.

Saluant très-bas le prince et les assistants, il se dirigea vers l'appartement de Madame Louise.

— Le petit masque! s'écria M. le duc de Cumberland; il est malin comme un diable!

— Monseigneur, il y en a plus dans sa folle tête que sous la perruque du chancelier. Il se moque de nous à la journée, répliqua le comte de Choiseul.

Madame Louise venait de rentrer dans son oratoire et congédiait ses dames lorsque le marquis se présenta.

— Je vous garde une demi-heure, mon enfant; nous causerons raisonnablement s'il vous plaît, et vous transmettrez les ordres du roi à votre père. Mesdames, je n'ai plus besoin de vous qu'à l'heure du dîner. Ce soir, le roi vient chez Madame Adélaïde; nous y resterons toutes.

Demeurée seule avec son filleul, la princesse se laissa presque tomber sur un siége, comme une personne fatiguée d'une longue contrainte, et fit signe au marquis de s'asseoir à ses pieds, sur un coussin.

— Eh bien! Sancerre, êtes-vous content de moi?

— Je ne sais, Madame, comment vous témoigner ma reconnaissance. Toute ma vie vous appartient. Mais, d'après les dernières paroles du roi et les vôtres, je crains que nous n'ayons perdu notre temps.

— Comment cela, s'il vous plaît?

— Oui; s'il faut consulter mon père, il refusera.

— Vous m'aviez assurée de son consentement.

— C'était pour obtenir celui de Madame, répondit-il en baissant les yeux.

— De sorte que vous m'avez trompée; vous m'avez fait faire une fausse démarche qui indisposera le roi contre vous et contre moi. Non-seulement c'est mal, mais c'est maladroit. Vous en serez le premier puni par la colère de votre père et par le refus assuré du mien?

— Il y aurait peut-être un moyen d'éviter cela, si Madame daignait parler à mon père de la volonté exprimée par Sa Majesté.

— Mais il n'en a exprimé qu'une; celle de ne pas désobliger le duc de Langeville.

— Mon Dieu! je suis très-embarrassé... Je ne sais comment me faire comprendre de Madame... Si elle voulait... si...

La princesse, depuis un instant, avait les yeux fixés sur le nœud de rubans nacarat que le marquis portait à sa boutonnière.

— Laissons cela, enfant; je causerai avec votre père; je *l'implorerai* pour vous; soyez tranquille. Et, dites-moi, quel est ce beau pompon que vous

étalez aux yeux de tous? Si c'est une bonne fortune, elle est bien publique!

— Ce pompon! Oh! Madame, il vient d'une fort belle comtesse, et il est destiné à faire mourir de chagrin une Altesse Royale. Heureusement, c'est une Altesse anglaise.

— Quoi! M. le duc de Cumberland?

— Oui, Madame, et cette fontange ornait ce matin encore la coiffure de la comtesse de Maulieu.

— Oui, je crois me le rappeler. Mais qu'est-ce que cela fait à M. le duc de Cumberland, monsieur!

— Toute la cour, hors Madame, peut-être, sait que le prince est amoureux fou de ma cousine et qu'il en est d'une jalousie effrénée.

— Et vous voulez lui faire croire, vous, qu'à votre âge vous êtes son rival?

— Pourquoi non, Madame? A mon âge on peut se marier, on peut faire une future duchesse de Langeville, une marquise de Sancerre, et cela vaut mieux que d'être compromise par un prince étranger qui partira dans huit jours, peut-être.

Madame Louise garda un instant le silence.

— Vous êtes bien jeune pour avoir de ces idées-là, monsieur. Après tout, que vous importe? êtes-vous amoureux de votre cousine?

— Non, Madame, quoiqu'elle en ait bien envie.

— Vous n'êtes pas mal avantageux. Au milieu de tout cela, je ne vois pas votre but.

— Tout simplement, Madame, de m'amuser aux dépens d'un étranger que je n'aime pas.

— Par où a-t-il donc mérité votre haine?

— Oh! je le sais bien!

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est?

— Il m'a appelé petit garçon, et je lui prouverai qu'il se trompe.

— Voyez un peu la belle injure! Le pauvre prince, il est trop à plaindre!

— Plus que Madame ne croit. Je le blesse dans son amour, et, comme cet amour est tout pour lui, je suis très-certain de rendre la blessure douloureuse.

Madame Louise se leva vivement, et répliqua d'un ton impérieux :

— Sortez, monsieur; je ne saurais entendre de semblables choses.

Le pauvre jeune homme s'inclina tout honteux et marcha vers la porte. Madame, à l'aspect de sa tristesse, revint de son mouvement de vivacité et le rappela.

— Je vous pardonne, Sancerre, mais soyez donc

plus sage. Tenez, voici votre amie Rosette, qui a d'aussi beaux atours que vous. Allez ensemble manger des gimblettes dans mon cabinet ; c'est ce qui convient le mieux à la gravité de votre âge.

Le marquis baisa la main de la princesse, et sortit avec Rosette, charmante petite chienne épagneule blanche, au collier de rubans bleu céleste.

III

L'ORATOIRE.

Madame Louise suivit d'un œil mélancolique son jeune filleul jusqu'à ce qu'il eût disparu. Quand la porte fut fermée, son regard y resta attaché, et une larme, se faisant jour à travers ses longues paupières, tomba sur sa main.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est trop de faiblesse ; ayez pitié de moi !

Puis elle s'approcha de son prie-Dieu et se mit à genoux. La princesse était vêtue d'une sorte de déshabillé en taffetas blanc, garni de ruches pareil-

Digitized by Google

les ; elle et Mesdames ses sœurs ne quittaient point ce simple costume dans leur intérieur, excepté lorsqu'elles recevaient du monde. Aucun ruban n'ornait sa coiffure ; elle avait tout déposé avec son grand habit en sortant de la messe.

La pièce dans laquelle elle se trouvait, son oratoire, était fort petite ; tendue en damas gris, et les ornements pareils, elle présentait le même caractère de simplicité que le reste de l'appartement. Dans une manière de rotonde se trouvait un autel consacré à la Vierge, dont la statue de marbre blanc était environnée de fleurs et de lumière. Un prie-Dieu de velours noir, placé aux pieds de la mère du Christ, était chargé de livres pieux et de chapelets. Tout autour de cette retraite silencieuse, des images saintes ornaient la muraille ; une lampe d'albâtre toujours allumée descendait du plafond. Quelques siéges en damas gris, sans dossier, en formaient le seul ameublement ; on n'y voyait pas même de fauteuil pour la princesse ; devant Dieu elle n'était plus qu'une femme comme les autres et ne voulait accepter aucune distinction. En face de la chapelle de Marie, un crucifix d'ivoire admirablement travaillé se détachait sur la tenture. Les fenêtres entièrement closes, couvertes de doubles

rideaux, ne laissaient arriver aucun bruit du dehors ; on était bien seul en face du Tout-Puissant dans ce chaste asile, et l'âme pouvait s'entretenir avec lui sans crainte et sans distractions. Un sablier, un crâne rappelaient la brièveté du temps et notre destinée commune. Madame Louise aimait aussi à conserver des fleurs sèches ; elle s'entourait d'images de destruction et les recherchait avec une prédilection toute particulière. A côté de la Vierge, sur deux autels plus petits, se trouvait à sa droite saint Louis, roi de France, à sa gauche saint Henri, empereur d'Allemagne ; des reliquaires précieux se voyaient autour des statues ; de belles dentelles, des pierreries enrichissaient le petit sanctuaire et formaient un contraste frappant avec la simplicité du reste.

Ce jour-là c'était la fête du roi, ainsi que je l'ai dit plus haut ; c'était aussi celle de Madame Louise ; elle essaya de prier leur saint patron, mais l'agitation à laquelle elle semblait en proie ne lui en laissa pas la faculté ; elle se leva et fit plusieurs fois le tour de l'appartement en se frappant la poitrine et en versant des larmes amères ; elle s'arrêta devant le Christ et pria, elle revint devant la Vierge et pria ; tout fut inutile. Découragée enfin elle se jeta sur le

tapis en sanglotant et en suppliant le Seigneur d'éloigner d'elle ces horribles tentations.

Elle fut exaucée, sans doute, car il lui vint une inspiration soudaine, et, se relevant, elle courut vers un petit coffre d'or garni de rubis, tira une clef de sa ceinture, ouvrit respectueusement la boîte et en sortit une lettre dont les plis déchirés annonçaient qu'elle avait été bien souvent froissée; elle la porta à ses lèvres, et, se remettant à genoux, elle lut ce qui suit :

« Ma Louise, mon enfant, je vais vous quitter, et l'incertitude de votre avenir est le seul tourment qui me reste en ce moment suprême. Depuis que vous êtes de retour dans cette cour où notre destinée nous attache toutes deux, j'ai étudié votre cœur et votre caractère, et j'ai vu avec douleur que je vous avais transmis les funestes qualités qui font le malheur des femmes ici-bas. Votre âme tendre est dévorée du besoin d'aimer, et comme vous ne trouverez pas en ce monde la réciprocité de sentiments qu'il faudrait à votre désir, votre exaltation naturelle vous fera rechercher auprès de Dieu cette céleste joie que vous rêvez. Ma fille bien-aimée, je vais rejoindre ce Dieu qui me rappelle, je vais échanger la couronne

périssable qui meurtrit mon front pendant tant d'années pour la couronne d'éternelle gloire. Je prierai pour vous, je prierai pour que, dans les moments d'épreuves que je prévois, mon souvenir vous apparaisse comme un ange sauveur. Je sais que je ne laisse derrière moi personne qui puisse me remplacer auprès de vous; le roi, vos sœurs, ne vous comprendront jamais. Votre frère au moins, et vous l'avez perdu! Vous allez errer seule dans cette vie si différente de celle que vous vous feriez à vous-même. Ma fille, ma fille chérie, ne vous laissez point abattre par cet isolement. Reportez vos pensées et vos affections vers ce Dieu; aimez vos proches, aimez surtout votre père; soyez sa providence. Je le laisse livré à des influences infernales; priez pour lui, entourez-le de vos ailes, cher séraphin que vous êtes. Que ce soit là votre vocation, puisqu'il en faut une à votre imagination ardente. Et surtout, lorsque le désespoir viendra vous accabler, lorsque, fatiguée de tant de soins inutiles, vous sentirez votre courage faiblir, songez à votre mère, dont toute la béatitude sera de veiller sur vous. Ne laissez pas surprendre votre cœur par des sentiments étrangers à votre famille; nous autres princesses, nous n'avons que des devoirs. Nos affections sont forcées

à se taire devant la raison d'État et devant le respect que nous portons à notre rang. Si plus tard votre sort se fixe selon vos vœux, n'écoutez pas les mauvais conseils : je leur ai dû tous les chagrins de mon existence. Fuyez les intrigues et les exagérations de tout genre, et mettez toujours votre confiance en Dieu et en votre bon droit.

» Adieu! mon enfant; ma vue devient si faible, ma main si tremblante, que je ne puis plus continuer. Recevez ici ma dernière bénédiction, la bénédiction la plus tendre de mon cœur maternel. Cette lettre vous sera remise après ma mort; lisez-la souvent; qu'elle soit un baume pour vos blessures. N'oubliez jamais que je prie pour vous et avec vous. » MARIE LECKZINSKA. »

Après avoir refermé ce papier, la princesse resta longtemps plongée dans la méditation. Peu à peu ses larmes recommencèrent à couler; enfin, se laissant de nouveau accabler, elle s'écria :

— Vous aviez raison, ma sainte mère; personne ne m'aime, et je suis bien seule. Oh! rendez-moi le courage!

Elle se tut un instant et reprit :

— Je vais prier, puisque c'est mon seul espoir :

Digitized by Google

« Mon Dieu, sauvez le roi!

» Mon Dieu, protégez la France!

» Mon Dieu, appellez-*le* à vous! »

— Non, non, pas cela, pas cette prière, pas cette image! Vous, mon Dieu! vous seul, avec le souvenir de ma mère, mon père, ma famille, mes devoirs; arrachez de mon cœur tout ce qui n'est pas vous et eux. Oh! quel horrible supplice! Ne me laissez pas succomber à la tentation, Seigneur! Seigneur, ayez pitié de moi!

En ce moment, la pendule du salon sonna onze heures. Madame Louise essuya ses yeux et se releva comme si une main invisible l'eût frappée.

— Onze heures! Ils vont venir! Il ne faut pas qu'ils sachent que j'ai pleuré. Une fille de France, est-ce que le chagrin peut l'atteindre!

Un sourire amer effleura ses lèvres à cette pensée. On gratta à la porte intérieure; Madame l'ouvrit elle-même; la dame d'atours se présenta. Après les révérences d'usage :

— Quel habit Madame veut-elle mettre aujourd'hui?

— C'est la fête du roi, ma chère marquise, il faut me faire belle. Choisissez ce que j'ai de plus magnifique.

— Quelles pierreries?

— Des diamants, tous mes diamants. N'oubliez pas surtout les girandoles de la reine. Dites-moi, à propos, madame de Durfort, madame de Maulieu a-t-elle envoyée au dauphin l'épée que je lui ai fait faire? car c'est aussi sa fête, à ce cher neveu.

— Monseigneur le dauphin la portait ce matin à la messe, et il en a remercié Madame dans la galerie.

— C'est vrai, c'est vrai. Comment ai-je oublié cela? A mon âge être encore étourdie; c'est impardonnable! Oh! ma chère Rosette, toi aussi, on t'a parée! Dites-moi, mesdames, si le marquis de Sancerre est resté longtemps à jouer avec elle. Je lui avais imposé cette pénitence pour le punir de sa fatuité. Cependant c'est un enfant bien aimable! Nous pouvons commencer la toilette; j'ai permis à Madame de Maulieu de ne venir que pour le dîner. Allons, et surtout ne soyons pas plus d'une demi-heure; c'est assez de temps perdu!

Madame Louise entra dans son cabinet de toilette, suivie de ses femmes, auxquelles elle adressa les paroles les plus affectueuses et les plus douces.

— On ne s'aperçoit vraiment pas de l'absence de Madame de Maulieu, ma chère marquise, et vous la

Digitized by Google

remplacez à merveille. Mes sœurs seront contentes aujourd'hui, j'espère; me voilà tout à fait à la mode.

Lorsque midi sonna, un maître d'hôtel vint avertir la princesse qu'elle était servie, et elle passa avec ses dames chez Madame Adélaïde, l'aînée des filles de Louis XV, où les quatre princesses se réunissaient pour prendre leurs repas.

IV

LA TOILETTE.

Lorsque Madame Louise eut congédié ses dames en sortant de la messe, la comtesse de Maulieu monta dans sa chaise, qui l'attendait à la cour de Marbre, et se fit conduire chez elle. Comme elle ne faisait que par intérim le service de dame d'honneur, elle avait obtenu la permission de ne point demeurer au château, où d'ailleurs la princesse de Ghistel, titulaire, conservait son appartement. La dame pour accompagner habitait donc une charmante

bonbonnière à demi cachée au milieu de l'avenue de Paris par de grands arbres, et assez rapprochée du palais pour que la nécessité de s'y rendre ne fût point une fatigue.

La grille d'un jardin délicieux venait de tourner sur ses gonds lorsque la comtesse, mettant la tête à la portière, aperçut un jeune abbé qui parlementait avec son suisse et paraissait vivement contrarié de son absence.

— Venez, venez, lui cria-t-elle; me voilà libre pour deux heures et je vais me mettre à ma toilette. Madame est dans son oratoire, et...

— C'est trop juste, interrompit l'abbé, chacun son occupation.

La comtesse ne répondit pas et se fit conduire jusqu'à la porte de son cabinet de toilette, ouverte sur le parterre, l'abbé lui donna la main pour sortir de sa chaise.

— Mon Dieu ! que c'est joli ! s'écria-t-il en entrant.

En effet, rien n'était plus élégant, plus recherché que ce cabinet de toilette, qui eût fait envie au plus riche boudoir. Le plafond était une nichée d'amours; la tenture, en gros de Tours couleur de rose, recouvert de mousseline brodée, donnait une teinte douce au visage et l'embellissait encore. Un

Digitized by Google

grand tableau de Boucher, où madame de Maulieu était représentée en Vénus sortant de l'onde, vêtue d'une simple draperie, frappait d'abord les regards par la mignardise de ses formes et l'éclat de son coloris. Des fleurs sur la cheminée, sur les tables, partout, des cassolettes brûlant des senteurs, répandaient un parfum enivrant et dangereux. Puis mille chinoiseries, des magots plus laids que des singes, des bergers en veste de satin blanc et en culottes bleu de ciel, avec leurs bergères et leurs houlettes, des guirlandes, des ajustements épars, des bijoux de prix, des niaiseries de mode, enfin toute l'extravagance qui, à cette époque, caractérisait ce que l'on appelait une *petite-maîtresse*.

Le meuble le plus apparent et le plus nécessaire de l'appartement, la toilette, était en bois des îles, incrusté d'écailles et d'ivoire, rehaussé de dorures. Les ustensiles en porcelaine de Sèvres, montés en or, avaient été symétriquement rangés, afin qu'on n'en perdît pas un seul de vue. Un grand miroir biseauté de Venise, au cadre de filigrane, était entouré de rideaux pareils à la tenture, formant au-dessus un petit dais couronné de plumes et descendant jusqu'à terre. En face de ce *conseiller des grâces* une duchesse étalait ses moelleux coussins. Trois grandes glaces

Digitized by Google

étaient placées entre les fenêtres, et derrière la duchesse une quatrième surmontait la cheminée; les portes étaient en glaces, avec des portières les voilant à moitié. Il n'y avait pas besoin de savoir que la maîtresse du logis était belle; le soin qu'elle avait mis à multiplier son image ne pouvait laisser un doute à ce sujet.

Dans le coin le plus reculé, sous une sorte de dôme en verdure, une maison de chien en damas rose, avec des rideaux de mousseline, des encadrements dorés, des bouquets de plumes aux quatre coins et une profusion de rubans, servait d'habitation à une petite boule de neige, grosse comme le poing, qui montrait son museau et ses yeux noirs au milieu d'un flot de soies d'argent. C'était un bichon de la Havane, offert à la comtesse par un amoureux qui avait fait exprès le voyage pour rapporter cette merveille dans du coton et des oreillers. On ne le voyait jamais marcher; lorsqu'il sortait de sa niche, c'était pour habiter le manchon de sa maîtresse. Cet animal fabuleux se nommait Fanfreluche et ne vivait que de biscuits faits exprès pour lui; encore ne les mangeait-il point lorsqu'ils n'étaient pas du jour ou qu'il ne les trouvait pas assez sucrés; on avait déjà changé six fois de faiseur. Il repo-

sait en ce moment sur son coussin, recouvert de batiste et garni de dentelles pareilles à celles de la toilette, c'est-à-dire, puisqu'on était au mois d'août, de point d'Angleterre à quatre cents livres l'aune.

La comtesse déposa son manteau, fit décrocher ses paniers, passa un peignoir de toilette, et se jeta sur les coussins de la duchesse, en ordonnant à ses femmes de lui laisser une demi-heure de repos et de revenir ensuite la parer pour le dîner des princesses. L'abbé ne pouvait se lasser de contempler *ces lieux enchanteurs*, ainsi qu'il comptait le dire dans des vers qu'il méditait déjà, et où cette phrase rimerait avec *yeux vainqueurs*. La rime n'est pas trop riche, mais elle était suffisante dans ce bon temps pour un abbé et un madrigal.

— Chère comtesse, c'est un palais de fée. Où avez-vous pris ce tapis d'Orient? comment cette mignonne cascade, qui rafraîchit l'air, tombe-t-elle dans ce bassin d'albâtre? Depuis quand enfin avez-vous fait arranger tout cela?

— Depuis la fin de mon deuil, l'abbé. J'étais si lasse, après la mort de feu M. de Maulieu, de n'avoir vu pendant deux ans que des catafalques et des rideaux noirs, que j'ai voulu m'égayer un peu.

Quant à savoir d'où viennent toutes ces choses, je l'ignore; allez le demander à mon tapissier.

— Où est donc Fanfreluche? J'apporte des vers et des gimblettes pour lui.

— Il ne voudra ni des uns ni des autres. Le chevalier de Boufflers lui a rempli hier sa maison de couplets qu'il n'a pas regardés, et M. le duc de Cumberland lui envoie chaque matin des macarons qu'il ne veut seulement pas qu'on lui présente. Vous pouvez garder votre offrande, l'abbé; Fanfreluche et moi nous sommes rassasiés de bonbons et de poésie. Toute la faveur que nous pouvons vous faire, c'est de vous permettre de m'apporter ici ce cher amour. Il est possible qu'il vous morde, mais qu'est-ce que cela vous fait?

L'abbé s'approcha du *cher amour*, qui se jeta sans cérémonie sur ses manchettes qu'il mit en pièces, ce qui fit rire la comtesse aux éclats.

— Vraiment, madame, vous avez deux favoris de maligne espèce, votre bichon et le marquis de Sancerre; je ne sais lequel des deux a le plus de méchanceté et d'espièglerie, reprit l'abbé presque en colère.

— Comment, l'abbé, révolte ouverte, médisance contre mes caprices! Prenez-y garde, nous nous brouillerons. Quelle heure est-il?

— Dix heures et demie.

— Sonnez mes femmes, et dites au laquais, qui attend mes ordres dans le jardin, que le suisse peut laisser entrer.

Les femmes arrivèrent; l'abbé obéit, la belle indolente quitta son sofa et s'assit sur un pliant devant son miroir. Quelques minutes après on annonça :

— Son Altesse Royale monseigneur le duc de Cumberland.

La comtesse se leva et fit deux pas au devant de son noble visiteur, dont le beau visage portait l'empreinte d'une souffrance véritable.

— Déjà, monseigneur ! dit-elle avec toute la grâce possible. Comment ! vous daignez venir si matin à ma toilette; c'est réellement trop aimable.

Le prince s'inclina sans répondre. Une femme de chambre lui avança un fauteuil; de l'autre côté l'abbé se tint debout. On coiffait la comtesse, ou du moins on ôtait de sa tête des rubis et des rubans nacarats pour les remplacer par d'autres ornements.

— Le nacarat est fort à la mode à la cour, ce me semble? dit le duc d'un ton grave.

— En effet, je crois que plusieurs dames en por-

taient ce matin; voilà pourquoi je change la couleur de mon habit.

— Alors tout le monde changera, madame, s'écria l'abbé; n'avez-vous pas sur vos traces toutes les grâces et tous les amours?

— Pas mal, l'abbé, répliqua madame de Maulieu, qui posait une mouche assassine, et qui sourit de façon à laisser voir *deux rangées de perles dans une grenade,* phrase obligée que l'émule de Dorat ne manqua pas de lui adresser. Le prince gardait un silence qui résistait aux agaceries les plus séduisantes; elle s'en effraya presque, et comprit qu'une faveur signalée, éclatante, pouvait seule vaincre et ramener la joie dans son cœur. Le hasard la conduisit à son but. Depuis un moment l'abbé regardait d'un œil piteux sa dentelle déchirée.

— N'est-il pas vrai, monseigneur, que madame a deux fantaisies bien difficiles à supporter pour ses amis.

— Et lesquelles, s'il vous plaît?

— Son bichon Fanfreluche et son cousin, le petit de Sancerre.

— Madame les aime beaucoup, en effet, et autant l'un que l'autre, car elle les traite absolument de la

même manière, elle leur passe toutes leurs sottises et les pare de ses rubans fanés.

— Nous y voilà, pensa la comtesse. Vraiment, monseigneur! Avouez que la place n'est pas mauvaise, et que, si je voulais en user de même avec vous, vous la trouveriez encore plus agréable. Essayez-en. Voici un pompon bleu céleste que je n'ai pas encore porté; voulez-vous que je l'attache à votre boutonnière! Cela donnera le ton, et vous verrez bientôt tous les courtisans se parer ainsi, quand ils devraient acheter eux-mêmes les rubans.

Le prince mit un genou en terre avec une physionomie radieuse, et reçut le joli présent en baisant la main qui l'accordait.

— Vous me jurez, comtesse, que seul je porterai ces rubans? dit le duc.

Elle le regarda, et, ôtant de ses cheveux les turquoises et les fleurs qu'on y avait déjà placées, elle attacha sur son oreille gauche un pompon sans bouts absolument pareil à celui qu'elle venait de lui donner. Cette réponse muette charma le pauvre amoureux et lui procura un de ces bonheurs qui passent si vite et qu'on paye si cher par les regrets qu'ils laissent.

— M. le marquis de Sancerre!

Ce nom, jeté au milieu d'une pareille scène, glaça tous les assistants, hors madame de Maulieu, qui, en tacticien habile, aimait à voir augmenter autour d'elle les difficultés. Elle reçut donc le colonel avec une mine d'enfant gâté, si différente de son attendrissement de tout à l'heure que le prince en demeura confondu.

— Arrivez, arrivez, mon cousin; tirez l'épée. On vous accuse, on vous déchire, et je ne sais qu'alléguer pour votre défense, tant les faits sont graves. Parce que Fanfreluche a dévoré les manchettes et les doigts de l'abbé, il vous en veut mal de mort, prétendant que seul vous soufflez à ce pauvre bijou toutes ses malices. Il y a aussi une affaire de rubans que vous aurez à vider ensemble. C'est très-sérieux, très-sérieux, en vérité!

— Ma chère cousine, vous me confusionnez! Quoi! me voilà responsable des actions de Fanfreluche? Si Fanfreluche dédaigne les soins de M. l'abbé, c'est moi qui en suis cause! si Fanfreluche porte de vieux colliers, c'est à moi qu'on s'en prend! si Fanfreluche est jaloux, si on est jaloux de Fanfreluche, il y aura de ma faute! Par ma foi! je me récuse; Paris est moins difficile à gouverner que ce bichon-là!

Le prince était redevenu triste.

— Qu'en pense monseigneur? dit la comtesse.

— Je pense, madame, que le roi a bien donné le gouvernement de Luciennes au nègre de madame Dubarry, et que vous pouvez bien donner celui de Fanfreluche à un enfant.

Le marquis devint rouge comme une cerise et eut de la peine à réprimer un mouvement de colère. Il se contenta de saluer et de répondre :

— Je ferai observer à monseigneur qu'à Fontenoy il y avait beaucoup d'enfants comme moi.

— Je doute, monsieur, que dans un combat avec Fanfreluche, ils aient fait preuve d'autant de talent que vous.

— Si monseigneur veut le permettre, je lui démontrerai combien il me serait facile d'en avoir autant qu'eux au jeu qu'on jouait alors.

— Silence! marquis; ceci passe la plaisanterie. Fanfreluche a mordu l'abbé et je lui ai trouvé des excuses; mais il est trop bien élevé pour ne pas savoir qu'il y a des gens avec lesquels on ne joue pas impunément, fût-on le bichon favori d'une reine.

— C'est pour cela que ces gens-là frappent, murmura l'incorrigible enfant.

La coiffure de la comtesse venait de se terminer;

Digitized by Google

elle pria M. le duc de Cumberland de lui pardonner si elle était forcée de passer son habit; l'heure du dîner des princesses approchait, elle devait être à son poste. Le prince, encore tout ému, la salua, et sortit en jetant un coup d'œil hautain sur le colonel de Normandie. Madame de Maulieu accompagna Son Altesse et trouva moyen de l'apaiser par deux mots aimables. Lorsqu'elle rentra dans son cabinet, le marquis cachait dans sa poche un pompon bleu céleste absolument semblable à celui que portait sa cousine.

— Mauvais sujet! s'écria-t-elle, vous voulez donc me brouiller avec le genre humain?

— Non, madame, j'aurais trop à faire! vous vous raccommoderiez toujours. Mais convenez que votre prince est cruellement *majestueux* du haut de ses vingt-cinq ans et de son duché.

— Qu'est devenu l'abbé?

— Parti par le jardin; il a eu trop peur de se trouver seul avec ses deux ennemis. Vous êtes fort jolie ainsi, comtesse; pourtant je dois vous dire que vous ressemblez beaucoup à une demoiselle de Saint-Cyr, de la classe des bleues. Pour un jour de Saint-Louis c'est bien simple, et pour vous c'est bien innocent.

— Qu'importe ! pourvu que je sois belle !

— Si l'abbé n'était pas parti si vite, il aurait à votre service une demi-douzaine de Vénus et toute une chaine de Grâces ; moi, je n'ai que mes yeux, mon cœur et mon épée. Cela vaut peut-être mieux.

— Faites-moi avec cela un madrigal ; je vous en défie !

L'enfant se mit à genoux, à la même place et avec la même bonne grâce que le prince.

— Vous me défiez ! Est-il donc si difficile d'avoir :

« Des yeux pour vous admirer,

» Un cœur pour vous chérir,

» Une épée pour vous défendre ! »

— Très-bien, très-bien, mon joli petit colonel ; on voit que vous êtes l'élève du maréchal de Richelieu ; vous irez aussi loin que lui.

Et elle l'embrassa follement sur le front en le relevant.

Digitized by Google

V

ALZIRE ET ZAMORE.

Mesdames, filles de Louis XV, avaient toutes dans le château de Versailles leurs appartements séparés; mais elles se réunissaient à l'heure des repas chez Madame Adélaïde, l'aînée des quatre princesses. Lorsqu'elles se rendaient auprès du roi, ou lorsque le roi allait les voir, c'était toujours aussi dans l'appartement de Madame Adélaïde qu'était le rendez-vous. Une sonnette correspondait au chevet de chacune d'elles; ainsi, Madame Adélaïde sonnait Madame Victoire, Madame Victoire sonnait Madame Sophie, Madame Sophie sonnait Madame Louise. Cette dernière n'arrivait presque jamais que pour recevoir les adieux de son père; il restait très-peu de temps, la princesse était fort petite, et il y avait de grandes pièces et de grands corridors à parcourir.

Ce jour-là le roi, après avoir promis à Mesdames

de se rendre chez elles, leur fit dire au contraire de venir chez lui, à la sollicitation de madame Dubarry, qui savait à merveille combien les princesses étaient contrariées de la recevoir, et qui, désireuse de leur plaire, leur épargna cet ennui, en ayant soin de faire valoir en temps et lieu sa complaisance et son crédit.

Le dîner était déjà commencé, lorsque madame de Maulieu entra, vêtue d'un grand habit de pékin blanc, broché pareil, garni d'un triple rang d'admirable malines; elle ne portait, du reste, aucun autre ornement que le pompon bleu céleste dans ses cheveux; pas un bijou, pas un diamant. Néanmoins cette simplicité riche la rendait encore plus jolie. Elle fit ses révérences et s'approcha de la table pour remplir l'office de sa charge. Lorsque Madame Louise l'aperçut, elle lui dit d'un ton presque hautain, bien différent de sa bienveillance habituelle :

— Vous avez été fort longtemps à votre toilette, madame.

La comtesse salua et se tut; elle vit que sa maîtresse était irritée, et elle lut dans le regard de Mesdames, ses sœurs, qu'elles étaient moins disposées encore à l'indulgence. Madame Victoire dit à Madame Adélaïde, assez haut pour être entendue.

Digitized by Google

— Cette bonne princesse de Ghistel devrait bien revenir, afin que la maison de Madame Louise reprenne une tournure convenable. Cet entourage lui va si mal!

Le reste du dîner se passa en lieux-communs et en conversation sérieuse, telle que le comportaient le lieu, l'âge et le caractère de Mesdames de France. Elles ne restaient jamais longtemps à table; elles entraient ensuite seules, sans personne de leur cour, dans un petit salon de famille où elles n'aimaient pas à être dérangées; leur suite restait dans la pièce précédente, en attendant qu'il plût aux princesses de la rappeler.

— Pourquoi êtes-vous donc arrivée si tard, madame de Maulieu? dit une des dames de Madame Sophie. Madame Louise n'était pas contente; je ne l'ai jamais vue si en colère.

— En colère? Madame Louise! Elle ne s'y est mise de sa vie, s'écrièrent toutes les femmes.

— Je vous demande pardon, mesdames, reprit madame de Maulieu; Madame Louise est très-violente, très-haute et très-fière. Je vous assure que, si ce n'était pas un ange, ce serait un démon. Quant à ce qui m'a retardée, c'est que tout bonnement j'avais oublié de dîner. Au moment où je partais,

mon maître-d'hôtel a couru après moi pour me le rappeler; j'ai mangé dans ma chaise sans en vouloir sortir. Réellement, c'est un sot caprice que j'ai eu là; j'étais tout à fait gênée, et j'ai failli vingt fois gâter mon habit.

Sur les deux heures le roi fit prévenir Mesdames qu'il les attendait, et que la présentation de la jeune sauvage allait avoir lieu. Elles s'empressèrent de se rendre aux grands appartements, où le roi les reçut de très-bonne humeur : il s'agisssait d'une nouveauté; c'était beaucoup pour cette imagination blasée. On leur approcha des fauteuils à la droite de Sa Majesté; madame Dubarry se tenait debout à sa gauche, ayant près d'elle le prince Henri, duc de Cumberland, et la maréchale de Mirepoix, laquelle, pour savoir-vivre, ne prit pas son tabouret, à cause de la comtesse Dubarry, qui, n'ayant point les grandes entrées et n'étant pas duchesse, ne pouvait pas s'asseoir dehors des petits appartements, où elle était reine, et surtout en présence de Mesdames, à qui elle craignait mortellement de déplaire.

Aussitôt que les princesses furent arrivées, on fit entrer M. de Bougainville, qui se présenta tenant par la main une jeune sauvage des îles Sandwich, dans le costume de son pays, un peu modifié par la

décence. Il l'avait ramenée avec grande peine. Elle ne savait point le français; mais ses mœurs étaient fort douces, et elle se montrait surtout craintive vis-à-vis des personnes dont les habits somptueux avaient le plus d'éclat. Elle se trouva éblouie au milieu de cette cour de France si magnifique, dans cette atmosphère dorée. Regardant avec une vivacité singulière, examinant les figures qui posaient devant elle, elle poussa un cri discordant et courut se jeter aux pieds de Madame Louise, en cachant sa tête sous la jupe de la princesse.

Tout le monde se leva. Le roi, effrayé, se précipita vers Madame sa fille, qui, seule calme dans cette agitation, se retourna en lui disant :

— Je vous supplie, sire, que l'asile choisi par cette pauvre étrangère ne soit point violé; laissez-la moi, puisqu'elle m'a distinguée... si toutefois, ajouta-t-elle en se reprenant, le roi n'a pas d'autres projets sur elle.

Madame Dubarry, qui entendit ces paroles, s'empressa de répondre :

— Le roi avait daigné me faire présent de cette Alzire, afin que mon Zamore eût quelqu'un à peu près de son espèce; mais je suis trop heureuse de l'offrir à Madame, pourvu qu'elle daigne l'accepter de ma main.

— Je vous remercie, madame; si telle est la volonté du roi, je me ferai volontiers la protectrice de cette enfant; avec moi elle sera moins brillante...

— Mais peut-être plus heureuse, ma fille, car ce petit Zamore est certainement l'être le plus volontaire que je connaisse. Gardez-la, ma chère Louise, puisqu'elle vous plaît, et sachez-en gré à madame la comtesse, qui veut bien s'en priver pour vous.

— Je sens tout ce que je dois aux bontés du roi et à l'obligeance de madame, sire, et je ne l'oublierai point. Mais il y a une chose importante de laquelle il faut s'assurer : cette enfant a-t-elle été baptisée?

— Non, Madame, répondit M. de Bougainville; j'attendais pour cela qu'elle fût un peu plus instruite.

— Alors, sire, c'est le premier soin à prendre. Daignerez-vous la tenir sur les fonts avec moi, et me permettrez-vous de lui donner le nom de la reine?

— Tout ce que vous voudrez, ma fille. Cette créature est votre propriété, je ne puis rien refuser à vos désirs.

— Alors demain matin, sire, après ma messe, on la baptisera dans ma chapelle. Si le roi veut nommer quelqu'un pour le remplacer.

— Non, non, j'irai moi-même; je ferai cet honneur à vous et aux îles Sandwich. Monsieur de Bougainville, nous vous remercions de ce présent.

— Vous pouvez être tranquille sur le sort de votre insulaire, monsieur; je m'en charge, elle ne me quittera plus.

Pendant cette conversation, Alzire, puisqu'elle porte encore ce nom, était restée assise aux genoux de Madame. Ses regards intelligents erraient de l'un à l'autre des interlocuteurs, mais sans quitter le refuge qu'elle avait préféré.

— Pauvre enfant! dit Madame Louise, je vais la conduire chez moi. Je voudrais bien qu'elle m'aimât.

Cette sauvage n'était point noire; elle avait le teint cuivré, les os de la face très-proéminents, les yeux brillants, le blanc d'une teinte bleue injectée de jaune, le nez assez bien fait et les dents éblouissantes de blancheur. Ses cheveux n'étaient que légèrement crépus, relevés sur le sommet de sa tête, à la chinoise, et ornés d'une profusion de grains rouges. Ses épaules et sa poitrine, recouverte d'une espèce de peau de léopard, selon le goût du temps, offraient une beauté statuaire, ses membres étaient minces et grêles comme ceux de tous les naturels

de l'Océanie. Il y avait une grande intelligence dans ses traits; elle dévorait pour ainsi dire les paroles qu'elle ne comprenait pas. Lorsque Madame Louise se leva et lui fit signe de la suivre, elle obéit sur-le-champ et avec joie. Le roi la recommanda à Madame sa fille, en l'engageant à la vêtir plus simplement et d'une manière plus ordinaire.

— Il est impossible que nous présentions au baptême cette Diane olivâtre; tâchez donc, Louise, d'obtenir d'elle qu'elle se laisse mettre une robe longue; la néophyte sera moins étrange.

Deux personnes étaient restées totalement étrangères à ce qui venait de se passer, le duc de Cumberland et la comtesse de Maulieu. Cette dernière se tenait debout derrière le fauteuil de sa princesse, et, quoiqu'elle fût la plus éloignée du roi, le prince trouva moyen de s'en approcher insensiblement. Personne, d'ailleurs, ne faisait attention à eux; tous les regards étaient fixés sur M. de Bougainville et sa captive.

— Merci, mille fois merci, belle comtesse. Si vous saviez combien vous êtes jolie avec cette fraîche toilette, vous seriez dédommagée du sacrifice que vous m'avez fait.

— Ce n'est point un sacrifice, je vous assure; je

suis heureuse, puisque je vous plais ainsi, et que je ne vois plus sur vos traits ce nuage qui les obscurcissait hier.

— Laissez-moi vous voir ce soir.

— Monseigneur, je suis de service.

— Demain?

— Monseigneur, je suis de service.

— Où vous trouver alors?

— Chez Mesdames, auxquelles monseigneur peut faire une visite dans l'après-dînée, d'autant plus que le roi y vient.

— Savez-vous pourquoi madame Dubarry a décommandé le souper de ce soir?

— On dit que le roi l'a voulu; il y a grand couvert à cause de sa fête.

— Mon Dieu! que vous êtes belle!

— Monseigneur est bien bon!

— Que je vous aime, et que celui que vous aimerez devra être envié de tous!

— Monseigneur...

— Pourquoi rougir et baisser les yeux? Si... vous m'aimez... pourquoi en être honteuse?

— Honteuse! reprit-elle en relevant la tête par un mouvement plein de grâce, oh! non, mais fière!

Madame Louise venait de quitter son siége; ses yeux rencontraient ceux de madame de Maulieu fixés sur le prince d'une façon bien significative. Elle pâlit sous son rouge et ouvrit la bouche comme pour parler; puis, faisant un effort sur elle-même, la sévère princesse se contenta d'exprimer son mécontentement par un air de froideur et presque de mépris. La comtesse s'en aperçut et se troubla.

— Madame, dit la princesse dont la voix tremblait, faites chercher madame de Durfort, et qu'on prépare des habits convenables à cette jeune fille. Je vous dispense pour aujourd'hui de tout service auprès de moi.

— Même au grand couvert, Madame?

— Ah! j'oubliais; non, vous y viendrez; cela se doit.

— Est-ce que Madame compte garder cette Indienne?

— Oui, madame; c'est mon bon plaisir et celui du roi. Conduisez-la à la chambre de mes atours et exécutez mes ordres.

Lorsqu'on voulut emmener la petite sauvage, elle s'attacha aux paniers de sa protectrice et cria à assourdir les assistants. La princesse fut obligée de la mener elle-même à sa dame d'atours, et ne put

la laisser entre les mains de ses femmes qu'après l'avoir presque fait retenir de force. Rentrée chez elle, Madame Louise se jeta à genoux dans son oratoire et s'écria :

« Mon Dieu ! ma mère ! je vous remercie ! Vous êtes venue au secours de ma faiblesse ; quelqu'un m'aimera à présent ! »

VI

LES POMPONS DE MADEMOISELLE ROSETTE.

Le lendemain on baptisa la jeune sauvage dans la chapelle, non pas à celle de Madame Louise, mais au grand autel, le roi daignant la tenir sur les fonts avec Madame sa fille. Chaque personne royale avait dans la chapelle de Versailles une chapelle particulière, où son aumônier lui disait la messe les jours de la semaine, à l'heure qui lui était agréable. Celle de Madame Louise lui était commune avec Mesdames ses sœurs, depuis que M. le comte

de Provence et M. le comte d'Artois avaient eu leurs maisons formées. On parlait de marier monseigneur le Dauphin ainsi que les jeunes princes, et les négociations diplomatiques commençaient à occuper toute l'Europe de ces illustres alliances.

La matinée et le dîner se passèrent comme de coutume chez Mesdames ; on remarqua seulement que la comtesse de Maulieu arriva avec la même toilette que la veille, et cela fit un événement dans le service.

— Ne trouvez-vous pas, Victoire, dit Madame Adélaïde, que la dame d'honneur de notre sœur Louise raccourcit tous les jours son voile de veuve? Elle finira par n'en faire qu'une cornette.

— Je ne comprends vraiment pas comment on ne lui demande pas sa démission. Cette femme est d'une légèreté, d'une coquetterie !

— Louise n'oserait pas. Le roi protége madame de Maulieu, à cause de la comtesse Dubarry, dont elle est la grande amie. Tout inconséquente qu'elle soit, c'est une femme de la cour, et les femmes de la cour se comptent dans les petits appartements.

La comtesse soutint les regards de Mesdames avec une intrépidité modeste qui annonçait une grande confiance en elle-même ; elle répondit les

yeux baissés à quelques questions qu'on lui adressa sur la nouvelle Marie, et s'offrit de bonne grâce à l'aller chercher quand on annonça le roi.

Louis XV adressa quelques paroles aimables à sa filleule et à sa jolie conductrice. On achevait de former le cercle, lorsqu'un huissier introduisit M. le duc de Cumberland, qui venait présenter ses hommages à Mesdames de France. Le jeune marquis de Sancerre était déjà placé derrière le fauteuil de Madame Louise, debout près de sa cousine.

— Voilà votre héros, comtesse, dit-il à voix basse, le chevalier du pompon bleu. Quelle ne va pas être sa joie en voyant que vous vous piquez de constance ! Hélas ! le pauvre jeune homme ne se doute pas que toute cette constance-là n'est qu'une infidélité !

— Comment cela?

— Si je ne vous avais pas confié hier l'admiration du roi sur votre innocente parure, vous eussiez bien vite repris vos pierreries et vos falbalas. Mais le roi! oh! le roi! Cela vaut dix fois un prince, voire même dix frères du monarque de la Grande-Bretagne.

— Vous parlez trop haut, étourdi; on va nous regarder. Le roi est si près de nous!

Le cercle était fort imposant, en effet, et la conversation ne semblait pas assez animée pour qu'on n'entendît point les paroles du marquis. Tout à coup Rosette, la petite chienne de Madame Louise, sortit de dessous un fauteuil et parut au milieu du salon. Elle avait autour du cou un collier de rubans rouges fort galant, et sur l'oreille un pompon bleu tout à fait semblable à celui que portait triomphalement le prince Henri ; ce qui tirait l'œil d'une façon incroyable et forçait à la regarder, quoi qu'on en eût.

— Mon Dieu ! Madame, dit le roi en se tournant vers Madame Louise, votre chienne est aujourd'hui d'un éclat non pareil ! Le choix de ses pompons me paraît toutefois un peu étrange ; mais c'est la mode, car voici milord de Cumberland qui porte les mêmes emblêmes. Vraiment, mon cousin, je ne vous savais pas si avant dans les bonnes grâces de mademoiselle Rosette, et je n'aurais jamais soupçonné que ce nouvel ornement, introduit dans l'ajustement de la cour, fût inspiré par elle. Expliquez-moi seulement, Louise, pourquoi cette belle personne a donné la préférence à la livrée de notre cousin d'Orléans sur la nôtre. Il me semble qu'elle avait bien droit de la porter, puisqu'elle a l'honneur d'appartenir à une fille de France.

— Je vous assure que j'ignore tout cela, sire. C'est quelque espièglerie d'un de vos pages, sans doute : je prierai le roi de le faire châtier.

— Marquis, vous me le payerez, murmura la comtesse.

— Il y a du Sancerre là-dessous, dit Madame Sophie. Cet enfant est vraiment fort drôle.

Le roi riait; il n'aimait pas beaucoup le prince anglais, dont la jeunesse et la beauté lui étaient désagréables, et il ne pouvait s'empêcher de se réjouir lui-même de son humiliation. Tous les regards allaient du duc de Cumberland à madame de Maulieu ; de madame de Maulieu à Rosette, qui s'était assise sur ses pattes et semblait prendre plaisir à se faire admirer. Le prince, rouge et embarrassé, se contenta de s'incliner devant Louis XV, craignant sans doute de sortir du respect en répondant ainsi qu'il aurait désiré le faire. Le roi ne se tint pas pour battu; il voulait pousser à bout ce flegmatique étranger, qui se permettait d'avoir vingt-cinq ans et charmant visage.

— Vous ne dites rien, mon cousin; voilà ce que j'appelle de la discrétion et de la modestie : obtenir les faveurs d'une dame et n'en faire que des pompons! c'est admirable!

Le bon roi rit aux larmes de son calembour, et son rire fut répété par tout ce qui l'entourait, excepté Madame Louise et M. le duc de Cumberland. Madame de Maulieu gardait une contenance superbe; le marquis prenait les airs innocents d'un écolier venant de faire une niche à son maître. Le roi ajouta différents propos à ceux qu'il avait déjà lancés. Le prince Henri, un peu remis, prit congé en disant :

— Décidément le roi ne veut pas me laisser même le mérite de la modestie ; il m'oblige à accepter ma maîtresse devant tant de témoins. Eh bien! puisqu'on m'y force, je l'avoue, je m'en glorifie; il est vrai que je porte les couleurs... de mademoiselle Rosette, que je les tiens d'elle, et que je ne crains nulle rivalité dans une conquête dont je suis si sûr.

M. le duc de Cumberland prononça ces mots d'un ton moitié insolent et moitié goguenard, qu'il accompagna pourtant d'un salut très-respectueux au roi et aux princesses, et d'un regard à madame de Maulieu qui la fit rougir dans son rouge.

— Sancerre, reprit-elle en serrant à la meurtrir la main de son cousin, vous me vengerez, ou je ne vous revois de ma vie.

En ce moment Madame Louise se retourna de leur côté et appela son filleul.

— Je vais rentrer chez moi, vous m'y suivrez; j'ai à vous parler.

Le coup d'œil sévère dont la princesse accompagna cet ordre embarrassa le malicieux enfant.

— Mon cousin, après mon service, je vous attends, ajouta la comtesse.

— A merveille, pensa le colonel, me voilà avec une belle affaire! Madame en furie, apparemment de ce qu'on attaque la vertu de sa chienne, car pour sa dame pour accompagner cela lui importe peu; le prince qui m'appellera peut-être en duel à la toupie, c'est tout ce qu'il croira devoir offrir au gouverneur de monseigneur Fanfreluche; et ma cousine qui veut m'envoyer batailler pour se venger d'un homme qui proclame sa défaite. Il y a vraiment bien de quoi! Je ne sais pas comment je m'en tirerai. C'est égal, je me suis moqué d'eux et ils ne se moqueront pas de moi, j'en réponds.

Le roi riait encore de l'aventure de mademoiselle Rosette lorsqu'il se leva, probablement pour aller la raconter chez madame Dubarry. Aussitôt qu'il eut quitté l'appartement, Mesdames se retirèrent dans les leurs, et laissèrent la liberté à leurs dames

en attendant l'heure du jeu et du souper. Le marquis de Sancerre suivit Madame Louise, dont la figure exprimait une sévérité inaccoutumée.

Elle marcha sans s'arrêter jusqu'à son oratoire, et, posant son éventail, elle croisa ses bras sur son corset en disant gravement au marquis :

— M'expliquerez-vous, monsieur, ce que cela signifie, et de quel droit vous mêlez Rosette à vos espièglerie de mauvais ton?

— Mon Dieu! Madame, si vous me parlez ainsi, je n'oserai jamais rien vous dire; vous me faites peur.

— Peur à vous, monsieur le colonel de Normandie! à vous qui voulez commander votre régiment devant l'ennemi! Allons donc, c'est impossible! Qui est-ce qui a mis ce pompon bleu à Rosette?

— C'est moi, Madame.

— Où l'avez-vous pris?

— Sur la toilette de la comtesse de Maulieu.

— Pourquoi l'avez-vous attaché au collier de ma chienne?

— C'est que... c'est que je trouvais si bel air à monseigneur de Cumberland avec cette parure... j'ai pensé... j'ai supposé que Rosette... serait admirable ainsi. Vous savez bien, Madame, que Rosette

est ma bonne amie; c'est Madame qui me l'a dit hier en me parlant justement de ses pompons.

— Milord de Cumberland peut croire que j'ai autorisé cette sottise! Monsieur de Sancerre, on ne compromet point ainsi une princesse, une princesse qui vous aime, qui vous le prouve à chaque instant. C'est un manque de cœur, c'est très-mal; je suis fort mécontente.

— Oh! ma marraine, ma bonne marraine, pardonnez-moi! Un manque de cœur! un mauvais procédé envers vous! moi qui vous donnerais ma vie. Oh! que je suis malheureux de vous avoir offensé! Mais ce n'est pas tout à fait ma faute; hier, chez ma cousine, le prince m'a humilié; il m'a comparé à Zamore, le nègre de madame Dubarry. Ce n'est pas tout encore; en soupant le soir chez... chez une personne qu'on n'ose pas nommer devant Madame, par respect pour Son Altesse Royale, monseigneur le duc de Cumberland a répété devant vingt convives que j'étais un petit garçon mal élevé qu'il fallait mettre au pain sec.

— Voilà pourquoi vous avez tenu à lui prouver qu'il avait raison. Est-ce qu'un *homme*, un *colonel*, se venge de cette manière, en page, en cadet de fortune! Si le roi avait mal pris la chose, que devien-

Digitized by Google

draient vos espérances ! On préviendrait M. votre père. Et peut-être M. de Cumberland le fera-t-il.

— Non, Madame; sa colère est tournée contre madame de Maulieu. Il me fait l'honneur en ce moment de me regarder comme son rival et ne me traitera plus, j'espère, en *petit garçon*. Oh ! il est au désespoir.

— Il aime donc bien cette femme ?

— Certainement ; il en est fou, au point d'avoir presque renoncé pour elle à ses habitudes de plaisir. Lui, le plus fidèle adorateur des nymphes de l'Opéra, il n'y va *presque* plus. Je dis *presque*, au moins, Madame.

— Je ne saurais croire qu'un prince se respecte assez peu pour fréquenter ainsi la mauvaise compagnie. Vous me trompez, Sancerre.

— Oh ! Madame, du fond de votre oratoire vous ne vous doutez guère de ce que font les princes en ce temps-ci.

La princesse rougit beaucoup.

— Savez-vous, monsieur, que vous avez une terrible expérience, pour un enfant de votre âge.

— Madame oublie que j'ai été élevé entre la maréchale de Luxembourg et le duc de Richelieu. Je

Digitized by Google

ne dis rien de ma cousine, qui n'a pourtant pas mal avancé mon éducation en ce genre.

— Hélas! ce sont de tristes principes que vous avez reçu là!

— Pourquoi, Madame? J'ai appris de la sorte deux choses : à apprécier les réputations des hommes et à ne jamais être dominé par les femmes. Je ne suis plus un enfant, grâce à ces leçons, et je commanderai tout aussi bien Normandie que... le prince de Soubise, par exemple; j'espère même ne jamais avoir ma bataille de Rosbach.

La conversation avait été si animée que ni la princesse ni le marquis ne firent attention à Marie qui s'était glissée dans l'appartement. Elle s'assit par terre aux pieds de sa maîtresse et la regarda, puis elle baisa le bas de sa robe. Ce mouvement attira l'attention de Madame.

— Sancerre, dit-elle tout attendrie, vous êtes un incorrigible étourdi; pourtant je vous pardonne parce que vous m'aimez. Dans cet instant je me trouve heureuse, car je suis sûre que vous et cette pauvre créature vous m'êtes attachés tous les deux. Hélas! hors de vous, qu'est-ce qui songe à la pauvre Louise?

L'enfant baisa la main de sa marraine, et y laissa

tomber une larme; la jeune Indienne se roula dans la queue de l'habit en folâtrant et en poussant de petits cris de joie.

— Oh! dit la princesse, chers enfants! Dieu, mon père et vous!

VII

MONSEIGNEUR LE DUC DE CUMBERLAND.

Georges III régnait en Angleterre en cette année 1769. Ce prince, monté sur le trône à une époque difficile, n'était ni sans talent ni sans courage. Les justes prétentions de la maison de Stuart à la couronne, les nombreux partisans qu'ils avaient dans les Trois-Royaumes, rendaient la position du prince protestant très-épineuse. La victoire de Culloden, remportée sur Charles-Édouard, avait étouffé la rébellion, si toutefois on peut donner ce nom à une noble cause, noblement défendue, mais elle n'en avait pas détruit le germe. Presque toute l'Écosse,

Digitized by Google

une partie de l'Irlande et beaucoup de grands seigneurs d'Angleterre formaient des vœux secrets pour une restauration. Il fallait donc une main ferme, capable de soutenir le sceptre de la Grande-Bretagne, et Georges III, proclamé roi à vingt-deux ans, se montrait le digne successeur du prince Guillaume d'Orange et de Nassau.

Le roi avait deux frères : Guillaume-Henri, duc de Glocester, et Henri-Frédéric, duc de Cumberland. Le premier de ces princes, d'un caractère doux et pacifique, aimait avant tout la chasse et la table, et les idées d'ambition étaient loin de lui. D'ailleurs, le roi avait plusieurs enfants, ce qui aurait rendu ridicule des prétentions fondées sur les droits de famille. Pourvu que le duc de Glocester pût chasser dans les forêts de son royal frère, pourvu que les meilleurs mets et les meilleurs vins fussent servis sur sa table, il ne demandait rien de plus au ciel.

Le duc de Cumberland, au contraire, annonçait une tête vive, des inclinations belliqueuses et des passions violentes. C'était un dangereux voisinage pour un trône encore mal affermi ; aussi une surveillance active l'entourait. Ce prince offrait une grande ressemblance de caractère avec Henri V ; on s'attacha à le laisser marcher sur les traces de ce

monarque dans toute la première partie de son existence; mais on veilla avec soin à empêcher le réveil du lion et à étouffer en lui les dispositions à l'héroïsme. En conséquence, toutes les séductions lui furent offertes; on développa ses penchants à la débauche, à la volupté; on l'entoura des plus dangereuses femmes de Londres, on le lia avec des hommes libertins et futiles. Le duc de Cumberland passait pour le plus beau prince de l'Europe. Le prince de Galles, son neveu, depuis Georges IV, dont la beauté fut justement célèbre à la fin du dix-huitième siècle, avait sa noble tournure et son admirable visage. Il ne fut donc pas difficile de le faire tomber dans les piéges qu'on lui tendait et de lui procurer des succès qu'il eût obtenus sans peine de lui-même.

Lorsqu'on eut épuisé tous les enchantements de Londres, Georges III demanda pour son frère, à Louis XV, la permission de voyager en France, c'est-à-dire de venir à Paris. Nous étions alors en paix avec la Grande-Bretagne, nos relations d'amitié avaient la meilleure apparence; Louis XV ne s'opposa point à ce voyage.

En partant, le jeune prince reçut la mission de beaucoup s'amuser, de dépenser de l'argent et de

donner une haute idée de sa magnificence aux courtisans de Versailles. Il s'en acquitta à merveille; depuis longtemps on n'avait vu à la cour un luxe pareil au sien. Les femmes haut placées s'occupèrent de lui; plusieurs actrices lui envoyèrent leurs portraits. Il fut d'une prodigalité à faire pâlir les fermiers-généraux.

L'apparition de cet astre devint un événement. Il ne s'occupa point de l'étiquette et alla le premier chez les princes du sang et de la famille royale, venant, disait-il, pour s'amuser, et non pour disputer sur la préséance. Cette conduite prévint en sa faveur. A cette époque on ne songeait qu'au plaisir, et la moindre difficulté semblait une fatigue; on sut donc bon gré au prince anglais de les éviter, et on se montra disposé à lui rendre en divertissements ce qu'il abandonnait en exigences.

Le roi le reçut d'abord très-bien et l'engagea à souper dans les petits appartements. Il y déploya une gaîté spirituelle qui effaroucha les prétentions. On l'admit en même temps dans l'intimité du Palais-Royal et de madame de Montesson. Il suffisait à tout et paraissait se multiplier pour le plaisir. Néanmoins, il rendait ses devoirs, même les plus ennuyeux. On le rencontrait souvent chez Mesdames, et il se mon-

Digitized by Google

tra là aussi réservé, aussi simple de manières qu'il était brillant dans un petit souper. Il offrit des soins tout particuliers à Madame Louise, dont l'angélique douceur et le charmant visage l'attiraient malgre lui. Près de cette princesse, chez madame Dubarry, dans les cercles du monde, à l'Opéra, il rencontra partout la belle comtesse de Maulieu, libre depuis un an de ses coiffes de veuve et dévorant les jouissances pour réparer le temps perdu. Cette grâce incomparable, cette élégance sans rivale, cette beauté parfaite lui firent tourner la tête; il oublia pour elle ses autres aventures; il la suivit partout et parvint facilement à se faire admettre dans son intimité.

La comtesse, adroite au possible, ne négligea rien pour conserver un si noble esclave. Elle fut aussi sévère qu'il le fallait, aussi coquette que la circonstance et le moment l'exigeaient; mais elle ménagea ses avantages, elle calcula ses démarches, ses paroles, et elle en était venue au point de conduire le prince amoureux à ses genoux avec la certitude de l'y laisser autant de temps que cela lui conviendrait. Le marquis de Sancerre, malgré tout son esprit, n'était pour elle qu'une marionnette qu'elle conduisait à sa fantaisie; il servait d'épouvantail au duc

de Cumberland, auquel elle avait persuadé que sa famille voulait le lui garder pour mari, quoiqu'il eût sept ans de moins qu'elle. De là venaient les fureurs et les jalousies de Son Altesse Royale et les espièglerie du colonel de Normandie. Madame de Maulieu se donnait ainsi une charmante comédie dont les acteurs lui obéissaient sans s'en douter, et dont le dénouement dépendait d'elle seule; du moins elle le croyait ainsi.

Sa place auprès de Madame Louise lui venait en survivance de madame sa belle-mère. Elle avait eu bien des fois envie d'y renoncer, à cause de la gêne que l'austérité de la princesse lui imposait devant elle, mais elle la gardait par calcul. C'était une position honorable qui, aux yeux du vulgaire, relevait ce que sa conduite avait d'un peu léger. Ainsi qu'elle le disait elle-même en riant :

« Ma place est mon mari. »

Les gens qui ne voyaient pas le dessous des cartes n'ajoutaient qu'à moitié foi à ce que la calomnie débitait contre la comtesse de Maulieu, en la sachant attachée à la sainte Madame Louise. Ces gens-là ignoraient, d'une part, la vie intérieure de la princesse, qui, étrangère à tout ce qui n'était pas sa famille ou son oratoire, n'apprenait rien du dehors.

Son imagination chaste et pure ne comprenait pas le mal, elle jugeait les autres par elle et ne permettait pas même une médisance.

D'une autre part le roi protégeait madame de Maulieu d'une façon particulière. Il savait très-bon gré aux femmes qui se liaient avec madame Dubarry; c'était le véritable moyen d'obtenir sa faveur que de s'appuyer sur elle. Mesdames étaient comme les autres soumises à cette domination, à laquelle aucun habitant du château de Versailles ne pouvait se soustraire.

Depuis quelque temps Madame Louise se montrait plus occupée des bruits de salon, elle s'amusait à faire causer le marquis de Sancerre, qui ne demandait pas mieux, et qui lui racontait, avec la naïveté de son âge et la malice de son esprit, ce qu'elle désirait apprendre. La position de ce jeune homme était superbe; l'avenir s'offrait à lui sous les plus magnifiques couleurs; il avait des amis dans toutes les coteries; les femmes le soutenaient. La belle réputation de monsieur son père lui préparait la bienveillance de monseigneur le Dauphin et de la sage partie de la cour; Madame Louise le protégait auprès du roi et l'aimait presque comme son fils. Il avait en lui les qualités du jeune homme et

les défauts de l'enfant, bizarre assemblage de raison et d'extravagance, d'étourderie et de calcul, il devait à son éducation ces inégalités. Il passait des genoux de Mesdames de France sur ceux de la duchesse de Luxembourg, du boudoir de madame de Maulieu au cabinet du duc de Langeville, enfin des leçons du maréchal de Richelieu à celles du Père Bourdon, son gouverneur, digne jésuite, dont la vertu embaumait le faubourg Saint-Germain.

Les cercles qu'il fréquenta plus tard avaient tout autant de dissemblance, madame sa mère, respectable personne, vivait dans la haute dévotion ; monsieur son père voyait les hommes d'État ; madame de Maulieu les jeunes folles et les courtisans à la mode ; M. de Richelieu l'introduisit parmi les militaires et les hommes de lettres ; Mesdames lui firent connaître les restes de l'ancienne cour ; madame Dubarry l'initia aux secrets des petits appartements ; monsieur le comte d'Artois l'admettait à ses parties de paume ; enfin il se glissa tout seul dans la mauvaise compagnie, où il n'osait aller qu'en cachette, mais où il était aussi bien reçu qu'ailleurs.

Voilà ce qui faisait du marquis de Sancerre une sorte de lutin fort dangereux. Il avait néanmoins de hautes qualités, et semblait appelé par le sort à des

destinées brillantes. M. le duc de Cumberland devina promptement tout cela, et se plut à l'attaquer par le seul côté où il fût possible de l'atteindre; par ses seize ans et son visage féminin.

VIII

LA CHASSE A COURRE.

Deux jours après la fête du roi, la cour partit pour Compiègne, Louis XV appréciait beaucoup cette résidence et s'y rendait souvent, pour chasser dans la magnifique forêt qui l'entoure. Mesdames furent du voyage; elles quittaient peu leur illustre père. Madame Louise aimait passionnément l'exercice du cheval; elle suivait le roi dans toutes ses courses et peu d'écuyers étaient aussi habiles qu'elle.

Le jour même de son arrivée à Compiègne, le roi ordonna une chasse; Madame Louise voulut y prendre part. Mesdames ses sœurs montèrent en carrosse; M. le duc de Cumberland et tous les courti-

Digitized by Google

sans accompagnaient Sa Majesté. Chacun admirait la bonne grâce du prince anglais, chacun portait aux nues l'élégance de sa tournure et de son costume. Nul ne conduisait mieux son cheval, nul ne montrait plus d'ardeur à franchir les barrières et les fossés. Il servit toute la matinée d'écuyer à Madame Louise, qui ne recula non plus devant aucun obstacle. On sonnait l'*hallali;* les chasseurs galopaient de toute la vitesse de leur monture pour arriver à la mort du cerf; Madame Louise dépassait tout le monde. Au tournant d'une allée son cheval s'effraya d'un carrosse qui venait à lui, et se cabra au moment où elle s'y attendait le moins; il la jeta à vingt pieds de distance, presque sous les roues du *vis-à-vis,* lancé au grand trot; un pas de plus, elle était perdue. M. le duc de Cumberland, qui ne l'avait pas quittée; se précipita à bas de son cheval, courut à elle, au risque de se faire écraser, et l'arracha de cette manière à une mort presque certaine.

Madame Louise s'était évanouie; elle revint à elle dans les bras du prince, qui la portait vers la calèche de Mesdames, lesquelles poussaient des cris d'effroi; elle chercha à se débarrasser et murmura faiblement:

— Monsieur, après Dieu, je vous dois la vie, je m'en souviendrai toujours. Je puis marcher main-

tenant ; dites, je vous prie, qu'on me ramène mon cheval ; il a besoin d'une leçon.

— Mais, Madame, je ne souffrirai pas que vous remontiez cet animal dangereux ; si le roi était là, bien certainement il le défendrait à Votre Altesse. Cela ne se peut pas, cela n'est pas possible.

— Cela se peut, monsieur, je vous assure, et je vous remercie de votre intérêt. Je vais rassurer mes sœurs et nous repartirons. Mais ce maudit accident nous aura fait manquer l'hallali ; je vous en fais toutes mes excuses.

Mesdames reçurent la princesse comme si elles avaient compté ne plus la revoir. Lorsqu'elles apprirent son projet de venir à cheval, elles voulurent dépêcher un piqueur au roi pour qu'il la détournât de cette folie.

— Laissez, laissez-moi faire, mes sœurs ; pourquoi me priver de mon seul plaisir ? Songez que je m'endors à la comédie, que je hais le bal et la danse ; c'est mon théâtre, à moi, cette belle forêt. Nous nous retrouverons au château.

Madame Louise résista à toutes les instances qui lui furent adressées.

— Je le veux, dit-elle enfin à son écuyer qui s'opposait respectueusement à son désir.

Pour la seule fois de sa vie cette bonne princesse prononça ces mots; elle y mit tant de fermeté que personne n'osa plus la contredire; elle s'élança sur sa selle avec une hardiesse qui eût fait honneur au plus brave cavalier. Alors commença entre elle et son cheval un véritable combat; elle le châtia d'une main puissante, le força à faire des courbettes, à courir autour de la voiture de Mesdames, le lançant au galop et l'arrêtant sur place; enfin elle déploya tant de grâce et tant d'audace que chacun en fut émerveillé. Jamais depuis ni avant ce jour mémorable on ne la vit chercher ainsi à attirer l'attention. Le duc de Cumberland s'approcha d'elle et lui témoigna son admiration dans les termes les plus expressifs.

— C'est un bien petit mérite pour une femme, monsieur, et je suis réellement honteuse d'avoir cédé au mouvement de colère qui m'a fait donner une leçon si sévère à mon pauvre Ninive. Mais voici le roi; il a l'air inquiet, hâtons-nous de le rassurer en lui apprenant que, grâce à vous, monsieur, il n'a plus rien à craindre pour sa fille.

Louis XV aimait beaucoup ses enfants et Madame Louise était sa favorite; il l'accueillit avec un extrême plaisir, et offrit ses remerciments au prince

Digitized by Google

anglais avec l'effusion de son cœur. Il gronda doucement la princesse de son imprudence.

— Songez donc, ma chère fille, lui dit-il, que s'il vous arrivait malheur je ne m'en consolerais pas, et soyez plus sage.

Du moment où Madame Louise eut rejoint le roi, elle devint rêveuse et ne parla plus. Suivant son père la tête baissée, elle répondait par monosyllabes aux questions qu'il lui adressait et aux galanteries du duc de Cumberland. On arriva de la sorte au château; elle descendit de cheval et remercia à peine son écuyer, elle si parfaitement polie ordinairement.

Elle demanda son carrosse et rentra dans son appartement pour changer de costume. Le bruit de son danger y était déjà parvenu, et toute sa maison accourut à sa rencontre en lui témoignant de vives inquiétudes.

— Oui, mesdames, dit-elle, oui, j'ai été bien près de la mort. Le Seigneur m'a sauvée, et M. le duc de Cumberland s'est exposé pour moi avec une générosité héroïque. Je vous rends grâce de votre atchement; je n'en doutais pas.

Elle regardait particulièrement madame de Maulieu en prononçant ces mots; comme elle s'aperçut

Digitized by Google

qu'elle pâlissait beaucoup, sa bonté naturelle revint, et elle ajouta :

— Personne n'est blessé, pas même mon cheval. La sainte Vierge nous a protégés ; car, un pas de plus, nous étions roués, le prince et moi, sous le carrosse de mes sœurs.

Elle se hâta de se déshabiller, et, mettant le plus simple de ses costumes, elle monta en voiture en criant à son cocher :

« Aux Carmélites. »

Les carmélites de Compiègne étaient restées sous la protection spéciale de la reine Marie Leckzinska tant qu'elle vécut ; la supérieure, madame d'Havré, était une de ses plus chères amies. Les princesses avaient souvent été conduites dans leur enfance à ce couvent ; elles se faisaient une loi de le visiter chaque fois que la cour venait à Compiègne. Ce jour-là, Madame Louise semblait avoir un motif particulier ; elle se fit avant tout conduire à l'église et y demeura plus d'une heure agenouillée ; lorsqu'elle se releva ses yeux étaient rouges et humides. Elle eut ensuite un long entretien avec la prieure ; en la quittant, elle tenait à la main un paquet assez volumineux, soigneusement roulé et attaché de cordons.

— Vous dites donc, ma mère, que la comtesse de

Rupelmonde est toujours aux Carmélites de la rue de Grenelle.

— Oui, Madame, et un modèle d'édification pour tous.

— J'irai la voir ; la reine l'aimait beaucoup et je me rappelle sa vêture avec attendrissement.

— Madame, ajouta la prieure à voix basse, je vous supplie de ne point vous servir de ce que je vous ai remis. Ces austérités sont ordonnées à une carmélite; mais à une princesse d'une santé aussi délicate cela n'est même pas permis.

— Soyez tranquille, ma mère, je ne ferai que ce que je pourrai. D'ailleurs, ce cilice-là n'est pas si cruel que celui qui me déchire le cœur, et pourtant je le supporte ! Et puis j'ai un grand péché d'amour-propre à expier aujourd'hui ! Adieu ! ma mère ; voici l'heure du souper de mes sœurs, je ne dois point les faire attendre. Donnez-moi votre sainte bénédiction. Madame de Maulieu, monsieur de Serlay, je suis prête à partir.

La princesse entrait alors dans la partie extérieure où elle avait laissé sa suite. Pendant le trajet elle adressa souvent la parole à sa dame pour accompagner avec une bonté touchante.

— Vous devriez vous remarier, madame de Mau-

lieu, lui dit-elle ; l'isolement est si cruel ! Mon pauvre petit Sancerre ! je suis très-heureuse qu'il n'ait pas été de ce voyage, quelle frayeur il aurait eue ! Avez-vous de ses nouvelles, comtesse ?

— Oui, Madame ; le duc de Langeville m'a fait dire qu'on le condamnait à ne pas quitter sa chambre de quelques jours, en punition de je ne sais quelles étourderies dont on lui a porté plainte. Il doit être furieux !

— Le pauvre enfant ! Vous lui écrirez de ma part pour lui apprendre mon accident et le rassurer sur les suites.

Le carrosse entrait alors dans la cour du château. Toute la soirée Madame Louise reçut les félicitations des courtisans. La comtesse Dubarry ne fut pas la dernière à se présenter ; le roi n'eut pas besoin de lui ordonner d'être prévenante et respectueuse envers madame sa fille. La princesse l'accueillit aussi d'une manière plus bienveillante que de coutume, et, en rentrant dans sa chambre à coucher, elle dit à sa femme de chambre favorite :

— Cette malheureuse comtesse Dubarry me fait une profonde pitié, quand je pense au sort qui l'attend lorsque nous aurons le malheur de perdre le roi. Combien nous devons de grâce au ciel qui nous

a préservées de pareilles tentations et de pareilles misères !

Le samedi suivant la cour retourna à Versailles.

IX

UNE VISITE A LA COMTESSE DE RUPELMONDE.

Le carrosse de Madame Louise venait de s'arrêter à la porte des Carmélites de la rue de Grenelle ; elle en descendit lentement, suivie de la comtesse de Maulieu, pour donner le temps de prévenir la prieure de l'honneur que son couvent allait recevoir.

La sainte mère vint au devant d'elle jusqu'à la porte de clôture, et toutes les grilles se levèrent devant l'auguste visiteuse, Madame Louise regarda antour d'elle avec un sourire de béatitude et une larme dans les yeux.

— Que vous êtes heureuses, mes sœurs, dans ce saint asile ! Quel repos ! quel calme ! Comme on prie ici et comme on y est près de Dieu !

— Madame daignera-t-elle parcourir notre maison? dit la prieure en s'inclinant profondément.

— Je ne suis venue que pour cela, ma mère, et pour avoir un entretien avec une de vos sœurs, dont je me suis toujours rappelé la sainte prise d'habit. J'étais très-jeune lorsque j'y assistai avec la reine, mais je n'ai jamais oublié l'impression que j'en ai reçue. Laquelle de vous, mes sœurs, fut autrefois la comtesse de Rupelmonde?

Sur un signe de la supérieure, une des religieuses s'avança et leva son voile en s'approchant de la princesse.

— C'est vous, ma sœur, dont j'ai vu commencer le bonheur, dont j'ai entendu les adieux au monde! Lorsque j'aurai parcouru ces cloîtres, nous irons nous asseoir un instant dans votre cellule, et là, avec la permission de votre pieuse mère, je vous demanderai une heure de votre édifiante conversation.

La prieure et les carmélites conduisirent d'abord Madame Louise à la chapelle, où un *Te Deum* fut solennellement chanté en réjouissance de cette illustre visite. Puis on montra à la princesse le saint asile dans ses plus petits détails; elle voulut tout voir, tout connaître, et mit tant d'insistance dans ses

questions que la comtesse de Rupelmonde ne put s'empêcher de lui dire :

— On croirait que Madame veut se faire carmélite ?

— Et pourquoi pas? répondit la princesse, puisque les carmélites sont si heureuses !

Lorsque Madame Louise eut parcouru toute la maison, qu'il ne resta absolument plus rien à examiner, elle renvoya ses dames dans le parloir extérieur et se rendit avec la sœur Henriette du Saint-Sacrement dans la cellule qu'habitait celle qui fut autrefois la belle comtesse de Rupelmonde. On y avait transporté pour elle un fauteuil de l'infirmerie. Tout mauvais qu'il fût, il ne s'en trouvait pas d'autres dans la maison, et il valait mieux que les bancs de bois, seuls meubles permis aux carmélites. Madame refusa cette distinction et se contenta d'une escabelle. La comtesse se tenait respectueusement debout; elle la fit asseoir en la priant de la traiter comme une amie, comme une sœur, et d'oublier son rang, qu'elle voudrait oublier elle-même.

— Je viens vous demander une grande preuve d'affection et de confiance, ma chère sœur ; il faut que vous vous rappeliez la bienveillance de la reine et que ce souvenir vous engage à ne rien refuser à sa fille.

— Je suis trop heureuse d'obéir à Madame et que d'un ordre elle veuille bien faire une prière.

— Ma chère sœur, ma chère comtesse, ajouta la princesse en lui prenant les mains, il y a eu bien des suppositions de faites sur votre prise de voile. Je désirerais apprendre de vous-même les motifs de votre retraite; je désirerais connaître l'histoire de votre vie. Et croyez-moi, si je vous fais cette demande, ce n'est pas par curiosité. Vous m'intéressez vivement, j'ai d'ailleurs une raison que je ne puis vous dire, mais qui m'oblige à provoquer votre confiance.

— Mon Dieu! Madame, qu'exigez-vous de moi? Un regard en arrière! moi qui prie chaque jour le Seigneur d'effacer ce passé. N'importe, je le ferai pour vous, pour vous seule. La fille de ma royale maîtresse peut seule obtenir de moi cette douloureuse confidence. Oh! Madame, j'ai bien souffert, et c'est parce que j'ai souffert que je prie. La guérison la plus sûre des chagrins, c'est la prière. La prière, c'est l'espérance; l'espérance, c'est Dieu!

— J'écoute, ma sœur; comptez sur ma discrétion, sur mon amitié.

— C'est votre indulgence que je réclame, Madame, car je fus une grande pécheresse. Comme Madeleine

Digitized by Google

j'ai beaucoup aimé ; puisse-t-il, comme à Madeleine, m'être beaucoup pardonné !

« Je suis la fille du comte et de la comtesse de Melun. Mon père mourut jeune ; ma mère, honorée de l'amitié de madame la Dauphine, duchesse de Bourgogne, se retira de la cour, lorsqu'elle eut perdu cette noble princesse et mon père auquel elle était fort attachée. Elle alla habiter avec moi un vieux manoir au fond du Dauphiné et ne vécut plus que de ses regrets. Quand j'eus atteint ma seizième année, elle me maria au comte de Rupelmonde, plus âgé que moi de quarante-cinq ans et dont j'étais la seconde femme. Ma mère se donna ensuite aux exercices de la haute dévotion et ne pensa plus aux choses de la terre. Mon mari m'emmena à un de ses châteaux situé près de Grenoble, dans la vallée de Grésivaudan, et là nous prîmes un établissement digne de notre naissance et de notre fortune. Un incident singulier marqua notre union. La première comtesse de Rupelmonde, femme très-distinguée sous tous les rapports, avait pour filleul un jeune vicomte de Serlay. Cet enfant lui fut légué par sa sœur, morte en le mettant au monde; elle l'adopta pour ainsi dire, n'en ayant pas d'autres, et le fit élever près d'elle à Rupelmonde, où il fut traité en

fils de la maison. Ce pauvre orphelin adorait sa marraine; il faillit devenir fou en la perdant, et quand on lui apprit le second mariage du comte, il jura de venger ce qu'il appelait l'injure de sa tante bien-aimée. M. de Rupelmonde employa tous les moyens possibles pour le calmer; il poussa la bonté jusqu'à lui promettre qu'il aurait sa maison à part et ne me verrait jamais; Henri n'écouta rien. Le jour de mon mariage, nous sortions de l'autel, je rentrais chez moi, encore bien émue, lorsque je vis paraître sur le perron un jeune homme moins âgé que moi, vêtu de noir, pâle, les cheveux en désordre. Il avança la main étendue et prononça ces paroles que je n'ai jamais oubliées :

» — Maudite, soyez-vous, étrangère, qui venez usurper la place de la plus noble des femmes! Puisse cette maison vous écraser de ses ruines! Puissiez-vous expier par vos larmes la témérité de votre audace! C'est moi qui vous maudis, moi, orphelin sans protection ici-bas; mais, sachez-le, la voix des orphelins, c'est la voix de Dieu. Soyez donc mille fois maudite!

» M. de Rupelmonde furieux s'élança vers lui; il avait disparu, emmené par son gouverneur. Pour moi, ces paroles me clouèrent à ma place. Cette ma-

lédiction pesa de tout son poids sur ma tête. Hélas ! elle fut trop réalisée !

» Je fus plusieurs années sans revoir M. de Serlay. Le comte le tint éloigné de nous. Sa haine en grandissant prit de nouvelles forces ; il m'accusa de cet éloignement, il m'attribua tous les désagréments de son éducation et me regarda comme sa plus cruelle ennemie.

» Un matin, je revenais de la messe, je traversais le parc seule, j'avais renvoyé mes gens ; M. de Rupelmonde parut tout à coup devant moi au détour d'une allée.

» — J'ai, madame, une étrange nouvelle à vous apprendre.

» — Et laquelle, monsieur? repris-je tout effrayée.

» — Le vicomte de Serlay est ici. Un ordre du roi l'exile à Rupelmonde comme ami de madame de Châteauroux, qui vient d'être disgraciée.

» — Eh bien ! monsieur, il faut le recevoir.

» — Sans doute, et voilà pourquoi j'ai voulu vous voir avant de vous le présenter. Vous aurez, j'espère, oublié sa conduite passée. Pour l'excuser, vous vous remettrez sous les yeux sa position si extraordinaire vis-à-vis de vous. Songez que la feue

comtesse l'aimait avec la tendresse d'une mère, qu'il lui devait tout, et vous ne trouverez pas impardonnable que, dans sa colère enfantine, il vous ai maudite. J'ai pour ce jeune homme une sorte d'affection. Il n'est pas ce que je voudrais qu'il fût, mais il a été élevé chez moi, il porte un beau nom ; il est mon pupille enfin. Je désire donc, madame, que vous lui rendiez ma maison agréable et que vous ne vous souveniez plus de ses torts. Il vous plaira d'ailleurs, ajouta-t-il en riant ; il est devenu fort joli garçon et c'est un poëte brétailleur pardessus le marché. Il tourne très-agréablement l'épître à Chloris et se bat pour une mouche qui vole ; les femmes raffolent de ces têtes-là.

» — Je vous assure, monsieur, que je suis toute disposée à l'absoudre et à vous obéir. Il n'a pas besoin d'être poëte ni bretteur pour cela.

» Nous venions d'atteindre le château. En entrant dans la salle à manger, je cherchai l'hôte qu'on m'avait annoncé. Il était debout près de la fenêtre, les yeux fixés sur le clocher de l'église, où reposait sa marraine.

» — Vicomte, dit M. de Rupelmonde, voici la comtesse, voici ma femme. Elle vient vous assurer elle-même de tout le plaisir que nous avons à vous

recevoir, malgré votre mésaventure, et vous engager à rester longtemps parmi nous.

» — Soyez le bienvenu, monsieur de Serlay, ajoutai-je; chacun à Rupelmonde vous revoit avec joie, et j'espère que, quand vous me connaîtrez davantage, vous me placerez aussi au nombre de vos amies. Dès à présent nous nous établirons comme si nous ne nous étions pas quittés. Point de cérémonie; parlez-nous de ce qui vous intéresse, parlez-nous de cette cour que vous regrettez, sans doute.

» — Peut-on regretter quelque chose près de vous, madame?

» Il y avait beaucoup d'ironie dans cette phrase; je le compris, et, après avoir réfléchi un instant, je pris mon parti et répondis d'un ton ferme :

» — Écoutez-moi, monsieur : nous sommes destinés à vivre ensemble quelque temps, je l'espère; il est donc indispensable que nous nous expliquions franchement. Vous avez des préventions contre moi, je le sais, ne le niez pas. Vous êtes seul au monde; votre cœur est aimant, vous pleurez encore la généreuse amie qui a pris soin de votre enfance, vous me regardez comme usurpatrice de son nom et de ses droits. Hélas! pourquoi? Pourquoi ne serais-je pas

pour vous ce qu'elle fut? Pourquoi M. de Rupelmonde et moi ne deviendrions-nous pas votre famille? Elle était votre mère, je serai votre sœur; comme elle je vous suivrai de l'œil dans la carrière, comme elle je vous soutiendrai dans vos découragements; je vous montrerai le but quand vous vous en écarterez. C'est une noble mission pour une femme; croyez-moi, je saurai la remplir tout entière.

» A mesure que je parlais, la physionomie du vicomte changeait visiblement; enfin il se leva, une larme tremblait entre ses longs cils. Il prit ma main, la baisa avec une émotion profonde, et me dit en fléchissant presque le genou :

» — Oui, madame, je vous crois susceptible de tout ce qu'il y a de grand et de sublime. Pardonnez-moi, je ne vous avais jamais vue.

» Le vicomte était beau de cette beauté que nous aimons tant, de cette beauté qui reflète l'âme, si je puis m'exprimer ainsi. Ses joues brunes et pâles, ses yeux et ses cheveux noirs, sa taille élevée et bien prise, le faisaient remarquer de tous, et dès qu'on l'avait remarqué on ne l'oubliait plus. Aussi, quand je le vis à mes pieds, les traits animés d'une expression d'attendrissement et presque de passion, je

n'osai plus le regarder; je le relevai, et d'un geste je lui montrai sa chaise.

» Pendant ce temps, M. de Rupelmonde avait continué tranquillement son déjeuner; il reprit, quand il s'aperçut que la conversation était interrompue :

» — De sorte que vous voilà raccommodés. Tant mieux! je hais les querelles.

» C'était là tout ce qu'il avait compris dans la scène qui venait de se passer.

» Nous devînmes bientôt inséparables, M. de Serlay et moi. Le comte se montrait heureux de cette réunion et nous en félicitait chaque jour. J'étais sans expérience, je n'avais jamais vu le monde. Pure et innocente, une pensée coupable n'approchait pas de mon cœur. Je ne songeais pas qu'il existât des devoirs, tant je les trouvais faciles. Aussi je me laissai aller au penchant qui m'entraînait, sans crainte, sans défiance. Rien ne me paraissait plus naturel que d'aimer le vicomte, et ce sentiment était déjà une grande passion quand je ne croyais le chérir que comme un frère.

» Lui m'aimait aussi. Il passait sa vie à faire des vers pour moi; il me les récitait, et je les écoutais comme de la jolie poésie, n'imaginant pas même

que ses phrases si tendres me fussent adressées. Cet amour avait un caractère de jeunesse et de candeur si frappant que je conçois à merveille comment j'y fus trompée, moi, si peu accoutumée à lire dans mon âme, fermée jusque-là.

» Le vicomte ne s'y trompa point; il comprit quel charme l'attirait vers moi, et il comprit aussi que je le partageais. N'ayant vu à la cour que des femmes coquettes ou coupables (messieurs les roués ne s'adressaient jamais qu'à celles-là), il imagina que je serais une conquête tout aussi facile et ne me fit pas attendre longtemps sa déclaration; je ne le compris pas. Il s'expliqua plus clairement, et le trouble que cet aveu porta dans mes sens m'ouvrit les yeux; je vis le précipice. Je vis la pente dangereuse qui m'y entraînait; effrayée, je pris la fuite, je me jetai aux pieds de l'autel et je priai Dieu de me secourir. Alors commença dans mon cœur un combat déchirant; alors ma pauvre vie, naguère si tranquille, se trouva bouleversée. La résistance que j'opposai au vicomte en augmenta la force, et bientôt je me trouvai placée entre son bonheur, sa vie peut-être, et le déshonneur de la mienne. Oh! vous ne savez pas, Madame, tout ce qu'il y a d'affreux dans une pareille situation. C'est la première punition d'un senti-

ment coupable, Dieu l'a mise à côté de la faute pour que le repentir pût la suivre. Sans cela, qui se repentirait de l'amour?

» M. de Rupelmonde ne devinait rien. Henri et moi nous dépérissions d'une manière effrayante. Je le fuyais, il me cherchait; nous pleurions tous les deux; nos heures d'absence s'employaient pour moi à prier, pour lui à m'écrire, mais c'était toujours la même pensée. Je disais à Dieu ce que je n'osais pas lui dire, à lui!

» Enfin mes forces s'épuisèrent tout à fait; je compris qu'il fallait mettre un terme à cette lutte, et j'écrivis en cour pour solliciter le rappel du vicomte. Ma mère y avait laissé des amis; la reine, à leur prière, daigna s'y intéresser; la grâce ne fut pas difficile à obtenir. Je la reçus par un courrier, et je sentis que dès lors c'en était fait de mon repos, puisque l'idée seule d'une séparation me coûtait de si poignants regrets.

» Je cherchai M. de Serlay afin de lui communiquer les lettres que je venais de lire et lui enjoindre d'obéir au roi. Je le rencontrai sous un quinconce où il pleurait à chaudes larmes en répétant mon nom. Il m'écouta en frémissant et refusa d'abord la faveur que je lui apportais, protestant

que rien ne l'éloignerait de moi, qu'il mourrait à Rupelmonde, puisque je le voulais tuer, mais qu'il ne me quitterait pas. Nous eûmes un débat de plusieurs heures; je ne puis rien obtenir et je le laissai au désespoir, sans être plus tranquille que lui. Le lendemain pareille scène se renouvela; pendant toute une semaine je ne fus pas plus heureuse. Je commençais à désespérer lorsque le ciel m'envoya un secours. L'ami le plus intime du vicomte se battit en duel et fut blessé d'une manière si dangereuse qu'on craignit pour sa vie. Il demanda à grands cris la présence de M. de Serlay, qui d'abord refusa de s'y rendre; mais, vaincu par de nouvelles instances, par les reproches amers du mourant, il se décida à partir, en me jurant qu'il reviendrait aussitôt qu'il aurait rempli l'impérieux devoir de l'amitié.

» Restée seule avec mon mari je sondai courageusement la plaie de mon cœur et je me convainquis qu'elle était inguérissable. Je rendis au Seigneur toutes mes actions de grâces pour m'avoir préservée du crime, et cependant, inconcevable effet des passions! j'attendis impatiemment le retour du danger. J'avais besoin de *le* voir. Le voir, c'était ma vie, souffrir auprès de lui, c'était presque du bonheur. Oh! oui, l'absence est de tous les maux de l'âme le

plus difficile, le plus lourd à supporter. Pour me rapprocher de lui, moi qui avais voulu son départ, j'aurais tout donné. Rien n'est inconséquent comme l'amour.

» Les premières lettres d'Henri étaient déchirantes ; il ne pouvait non plus endurer l'éloignement; il comptait les heures, les minutes, et hâtait de ses vœux ardents la guérison de son ami, afin d'être libre de voler à Rupelmonde. La véritable passion, celle qui doit durer toute la vie, est clairvoyante. Il y eut une petite nuance plus froide dans une de ses phrases après deux mois de séparation ; je la sentis, elle me frappa mortellement. Le courrier suivant, la nuance se prononça davantage, puis davantage encore, puis les lettres devinrent plus courtes ; puis je restai quatre ordinaires sans en recevoir. Je ne me fis dès lors aucune illusion : le vicomte ne m'aimait plus ; j'en étais aussi sûre que s'il me l'eût dit lui-même ; et lorsque, trois semaines après, il m'envoya quelques lignes bien embarrassées, je ne doutai pas que je n'eusse une rivale. Je vis de ce jour, madame, commencer une autre espèce de torture, un martyre inouï pour moi : la jalousie ! la jalousie de loin ! la jalousie qui ne sait sur quel point s'appuyer, mais qui ne

doute pas ! la jalousie qui crée un fantôme, qui le pare, qui le place devant elle, et qui ne peut lui donner d'autre nom que ce nom odieux de rivale ! la jalousie, ce monstre aux yeux de lynx qui voit dans le cœur aimé comme dans un miroir, qui suit les progrès du refroidissement de ce cœur, qui entend, qui répète les paroles adressées à une autre, et qui ensuite enfonce ses griffes dans notre cœur, à nous, pauvres femmes, pour y graver ces paroles et pour qu'elles y étincellent sans cesse d'un feu qui nous brûle. O sainte et douce princesse ! remerciez le ciel qui vous épargne cette agonie ! »

Madame Louise, très-émue, serra la main de la comtesse. Elle essaya de parler; mais, levant les yeux, elle murmura seulement une prière et essuya une larme qui coulait sur sa joue. La sœur Henriette reprit :

« Cette lettre ne me laissa point de doute; une sorte de fierté se réveilla en moi. J'écrivis à Henri qu'il me cachait quelque chose, que je voulais tout savoir, que j'étais sa sœur, son amie, et que j'en réclamais les droits. J'exigeai une entière confiance; je le mis enfin si à son aise qu'il me répondit sur-le-champ huit pages de protestations, en m'avouant qu'il avait beaucoup refléchi et qu'il ne pouvait dé-

sormais, à cause de ma grande perfection, me regarder que comme un ange et non comme une femme; il avait pour moi une adoration éthérée, exaltée, admirative, mais son amour s'était donné à une véritable femme, peccable et imparfaite comme lui. Il était heureux, du reste, de m'annoncer cette nouvelle, à moi qui n'avais pas voulu de cet amour, et il était certain que cela me conviendrait beaucoup mieux ainsi.

» J'eus besoin d'un grand courage pour soutenir cette épreuve. Dieu ne m'abandonna pas, je triomphai. Néanmoins, de ce moment tout changea en moi, Je me créai des obligations nouvelles; j'acceptai dans toute son étendue ce nom d'ange qu'il m'avait donné, et je fis vœu d'être le sien. Ce rôle me donnait le moyen d'allier pour ainsi dire ensemble mon amour et mon devoir; c'était le seul possible avec mes principes et mon caractère.

» M. de Rupelmonde tomba malade; je le soignai plus peut-être que je ne l'aurais fait avant d'être à demi coupable. Je ne le quittai pas d'une minute, ni le jour ni la nuit, et je ne demandais à Dieu que de me le conserver. Ces prières, trop souillées sans doute, ne montèrent pas jusqu'à son trône; je restai veuve à vingt-deux ans.

» Pendant les deux années de mon deuil, tant que je me vis entourée de ces tentures noires qui me rappelaient sans cesse la perte que j'avais faite, je n'eus pas une pensée pour mon avenir. Le vicomte m'écrivait souvent; il me tenait au courant de ses plaisirs, de ses succès. Je l'aimais toujours, et chacune de ses lettres était un coup de poignard. Il me vint à l'imagination que j'étais jeune, que j'étais belle et riche, et qu'au total je ne serais pas un mauvais parti. Je pouvais m'occuper de lui sans crime, je pouvais faire son bonheur. Avant tout je voulus le voir et je partis pour Versailles. Ce fut un moment bien étrange pour moi que celui de notre réunion. Je craignais de lui sembler changée, vieillie, de lui paraître empruntée et provinciale, au milieu de cette cour où j'arrivais étrangère. D'un autre côté, son amour, éteint faute d'espoir, se ranimerait, me disais-je, en me retrouvant plus tendre ; il devinerait le but de mon voyage, et ces sentiments passagers, aussi vite oubliés que satisfaits, n'avaient pu me chasser de son cœur. Son premier mot me désabusa.

» — Eh bonjour, mon bel ange! s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut, en fléchissant le genou devant moi. Vous avez donc déployé vos blanches ailes, et vous

voilà en ce lieu très-peu saint! Vous y damnerez bien du monde, ce qui n'est guère chrétien, madame.

» Il était joyeux, il était satisfait, mais aucune émotion n'accompagnait cette joie; son cœur ne battait pas plus vite. Je fus obligée de cacher mes larmes : je venais de perdre ma dernière illusion. Il me fallut me renfermer tout à fait dans mon rôle d'ange, et me contenter d'être la confidente, le témoin, pour ainsi dire, des égarements qui me tuaient. Il s'éprit follement de deux femmes à la fois. La première était une dame de madame la duchesse de Bourbon, fort belle et fort galante, dont le mari n'entendait pas la plaisanterie néanmoins; la seconde était mademoiselle Colombe, très-jolie danseuse de l'Opéra, qui avait déjà ruiné trois ambassadeurs et deux fermiers-généraux. Cette existence de jeune homme devint un foyer d'aventures bizarres et dangereuses. Je veillai sur lui avec une sollicitude continuelle. Bourguignon, son vieux valet de chambre, me tenait au courant de toutes ses démarches, et nous avisions ensemble aux moyens de le préserver des dangers qui le menaçaient. Je ne cachais point cet intérêt, en ayant soin de rendre ma conduite irréprochable. J'y réussis avec un bon-

heur tel que la calomnie même n'osa m'attaquer. La reine, votre auguste mère, me comblait de bontés. Il vaqua une charge de dame du palais; elle daigna m'engager à la prendre et m'assura qu'un de ses désirs était de m'attacher à sa personne. Madame sait que je n'ai quitté ma royale maîtresse que pour le maître du ciel et de la terre.

» Un jour que j'étais de service, je reçus une lettre anonyme, par laquelle on me prévenait que monsieur de Serlay devait aller le soir au bal masqué de l'Opéra avec madame de....., que le mari de cette dame, instruit de ce rendez-vous, méditait une vengeance terrible, et que moi seule je pouvais sauver le vicomte en le faisant renoncer à son projet. Ce billet ne me fut remis qu'en rentrant chez moi, après le souper de la reine. Je faillis m'évanouir. Il me restait à peine le temps de me rendre à Paris et de voir ce pauvre jeune homme. N'importe, je voulus essayer. Je pris des chevaux de poste et je me fis arrêter d'abord à sa porte, comptant l'envoyer chercher par mon laquais et l'emmener sous un prétexte quelconque. Bourguignon descendit pour me dire que son maître était déjà au bal avec une dame. Que faire? Je n'hésitai pas; malgré ma répugnance pour ces sortes de divertis-

sements, je pris un costume convenable, et je me fis conduire à l'Opéra. Le vicomte n'était pas masqué, j'étais donc certaine de le retrouver facilement. La tête me tourna lorsque je me vis seule au milieu de cette foule. Des propos étranges m'assaillirent, je les écoutai à peine ; je n'avais qu'une idée et je ne cherchais qu'à rencontrer Henri. Mon inexpérience me fit perdre bien du temps ; enfin, au moment où je me retirais désespérée pour aller chercher Bourguignon et lui demander de me guider dans ce dédale, j'aperçus le vicomte montant l'escalier avec une femme; ils étaient suivis à quelques pas par un homme masqué jusqu'aux dents, qui les observait. Je ne doutai pas que ce ne fût monsieur de..... Je tremblai à la seule idée de ce qui pouvait arriver, et, me jetant comme une folle à travers la cohue, je parvins jusqu'à eux et je saisis le bras du vicomte. Il se retourna vivement et chercha à me repousser :

» — C'est moi, murmurai-je à son oreille plus morte que vive ; entrons vite dans une loge ; nous avons le temps encore, il ne vous voit pas.

» — Qui ? répliqua le vicomte.

» — Son mari. Mais entrons; soyez tranquille, je vous sauverai.

» M. de Serlay se fit ouvrir une baignoire fort obscure et fort spacieuse qu'il avait louée pour la soirée et qui servait d'ordinaire à ces sortes de rendez-vous. Dès que nous fûmes entrés je me démasquai ; madame de..... recula à mon aspect.

» — Ne craignez rien, madame, lui dis-je, je viens en amie. Nous n'avons pas un instant à perdre ; votre mari sait tout, il vous a suivie ; il attend à cette porte, sans doute. Nous sommes à peu près de la même taille ; changeons de costume et laissez-moi faire.

» Le vicomte se récria ; il voulait aller au devant de M. de....., le provoquer, et ne pouvait souffrir que je m'abaissasse à cette feinte. Pour madame de....., elle se mourait de peur et consentit à ce que je voulus. L'échange se fit ; j'étais dans un état de fièvre qui me soutenait et me prêtait la force d'agir. Quand nous fûmes prêts, nous sortîmes, donnant toutes deux le bras à M. de Serlay. Je ne m'étais pas trompée, le mari attendait ; il s'avança vers nous et parut surpris que nous fussions trois.

» — Qu'allez-vous faire, au nom du ciel ? dit le vicomte. Ne vous compromettez pas ; laissez-moi le maître, et j'aurai bientôt mis fin à cela.

» — Taisez-vous. N'ayez point peur, je réponds de tout.

» J'abordai fièrement M. de....., je lui pris le bras; il me le serra à me faire crier.

» — Vous êtes bien hardie! murmura-t-il à mon oreille.

» — Bien hardie, monsieur! et pourquoi?

» Je ne déguisais pas ma voix; il tressaillit et me pria de répéter ma phrase.

» — Ce n'est pas elle, mon Dieu!

» Le pauvre homme avait cent livres de moins sur la poitrine. Pourtant le doute revint; il se mit à m'interroger. Je soutins le choc, je le plaisantai habilement, je lui laissais et lui ôtais à volonté son incertitude. J'avais ce soir-là un effrayant esprit, c'est le mot, car j'en étais épouvantée moi-même, et je craignais que cela ne finît par un accès de folie. Cette mascarade dura plus d'une heure, les deux autres nous suivaient toujours. Quand je crus m'être assez emparée de la conviction du mari, je l'emmenai dans la loge où nous nous étions habillées; sa femme et le vicomte y entrèrent aussi.

» — Maintenant, madame et messieurs, il est temps de faire cesser la plaisanterie. Otez votre masque, marquise; que M. de..... voie votre visage

et le mien, et qu'il apprenne qu'on peut aller innocemment au bal de l'Opéra ; cela lui évitera une autre fois la peine de vous suivre.

» — Il est bien certain, madame, répliqua le marquis, que, si *vous* y êtes, tout le monde peut y aller sans pécher.

» — Êtes-vous repentant au moins, monsieur ?

» — Mesdames, je me jette à vos pieds et je vous offre à souper chez moi pour sceller la réconciliation.

» — C'est impossible ; madame de..... est fatiguée ; elle n'a consenti à m'accompagner ici que par complaisance, et se serait déjà retirée depuis longtemps si ma conversation avec vous ne m'avait pas retenue.

» Nous sortîmes tous les quatre ; le marquis et la marquise ensemble, heureux et réconciliés. Elle me tira à part et me dit tout bas :

» — Madame, le vicomte a bien raison de vous appeler son ange. Vous avez été notre Providence ; je ne l'oublierai jamais.

» — Souvenez-vous-en, madame, pour rentrer dans la bonne voie. J'ai fait ce que j'ai dû, afin de vous sauver tous les deux, mais je ne veux ni ne puis en savoir davantage si vous persistez dans vos égarements.

» Elle pleurait et se taisait. Pauvre créature ! elle l'aimait aussi !

» M. de Serlay me remit à ma porte et voulut également me remercier en me grondant doucement de m'être compromise.

» — Vous, si sévère, si pure, au bal de l'Opéra ?

» — Ne vous ai-je pas promis de remplacer votre marraine ? Certainement elle vous eût sauvé comme moi. Vous ne me haïssez plus, c'est ma récompense !

» Je restai malade un mois des suites de cette soirée. Il me fallut beaucoup de prières et de pénitence pour me faire pardonner à moi-même cette démarche. Cependant elle portait aussi sa punition, car j'avais bien souffert, mon Dieu !

» Cet hiver-là fut très-brillant ; il y eut nombre de fêtes à la cour et encore plus à la ville. Le goût du jeu devint surtout très-prononcé parmi nos jeunes seigneurs, M. de Serlay s'y adonna avec furie ; il oublia ses amours de toutes sortes pour cette passion, il oublia même ses devoirs, car il me négligea, et ce fut un autre chagrin pour moi. Chaque jour Bourguignon me racontait de nouvelles pertes ; nous voyions la fortune du vicomte se déranger d'une manière effrayante. Bourguignon disait qu'il ne

Digitized by Google

comptait plus, qu'il puisait dans son coffre sans savoir seulement ce qu'il y prenait et ce qui restait encore. J'étais riche, je faisais très-peu de dépense, j'avais d'immenses économies : je les consacrai à soutenir ce jeune homme et à empêcher sa ruine totale; il ne s'en douta jamais. Bourguignon seul devint mon complice. Je le chargeai de veiller sur son maître, de me prévenir de ses dangers, de ses fautes, quelque graves qu'elles fussent; il s'acquitta fidèlement de cette commission.

» Je supplie Madame d'excuser mon émotion; j'arrive à la circonstance la plus cruelle de ma vie, à celle qui a décidé de mon sort. Quoique ce souvenir ait quinze ans de date, quoique bien des macérations et des larmes aient dû l'effacer, il est toujours là, aussi vivant, aussi horrible; c'est le fantôme de mes nuits, c'est la préoccupation de mes jours, c'est mon éternel supplice; la mort seule m'en délivrera. J'ai pourtant bien prié !

» Les jours gras se passèrent dans des débauches effroyables; le débordement des mœurs devint la chose la plus douloureuse pour les amis de la religion. M. de Serlay se jeta à corps perdu dans la mauvaise compagnie; il ne quittait pas les tripots et les maisons mal famées. Je l'apercevais à peine

une fois par mois; mais ses visites courtes et embarrassées me disaient assez qu'il ne les faisait que malgré lui, par un reste de convenances et d'égards. J'en souffrais plus que de son absence, elle me semblait une amère ironie. Moi qui ne pensais qu'à lui et pas assez à Dieu, Madame, voilà pourquoi je fus éprouvée de la sorte.

» Le mardi-gras, il était minuit, je n'étais point de service; je profitai avec bonheur de la possibilité de fuir le monde et de m'enfermer seule avec mes inquiétudes. Il faisait un temps horrible ; on frappa à la porte de l'hôtel. Tous mes gens étaient couchés, même mon suisse; on fut obligé de frapper plusieurs fois. J'ouvris une fenêtre, tourmentée d'un vague pressentiment; j'entendis un colloque à travers la porte, et je reconnus la voix de Bourguignon. Impatiente, je descendis moi-même au devant de lui; son visage pâle, ses traits renversés me firent redouter quelque grand malheur.

» — Le vicomte! m'écriai-je, qu'a-t-il, qu'est-il arrivé ?

» Je ne songeais qu'à un duel ; je le voyais mort! Cette misérable vie offrait tant de dangers!

» — Il est perdu si madame la comtesse ne vient à son secours. Depuis hier au soir la plus abomi-

nable orgie a eu lieu chez lui. Ils jouent, madame; ils le volent, ils le pillent; quand je suis parti, il ne lui restait plus que son argenterie à risquer; terres, bijoux, meubles, tout a disparu, et ils l'assassineront quand ils n'auront plus rien à lui prendre. Voilà pourquoi je viens à vous, à vous, son ange gardien. Madame la comtesse, accourez à son secours; il n'a que vous, que vous seule!

» — Que faire, que faire?

» — Lui écrire, l'appeler!

» — Il ne viendra pas!

» — Peut-être, madame; il n'osera pas refuser à madame.

» — Il refuserait; c'est inutile. Il n'y a qu'un moyen!... Mon Dieu! pardonnez-moi! Je me perdrai; qu'importe? je le sauverai! Bourguignon, faites-moi avancer un fiacre; vous allez m'accompagner.

» — Où, madame?

» — Chez lui.

» — Madame ne peut pas y aller... c'est impossible.

» — J'irai.

» — Madame... que madame la comtesse réfléchisse... Ces gens sont... grossiers, et enfin, si j'ose le dire, ce n'est pas la place de madame la comtesse.

Digitized by Google

» — Bourguignon, je le veux, je le dois; je le puis, d'ailleurs. A quoi servirait donc la réputation intacte d'une femme, si elle ne lui donnait le droit de rester sans souillure au milieu de la boue? J'irai; il n'y a que ce moyen, vous dis-je.

» — J'obéis, madame, mais en tremblant. Quelles conséquences cela peut avoir pour madame! Oh! que le ciel vous protége!

» Je sentais aussi bien que Bourguignon le risque que je courais; je voyais le danger, je me décidai à le braver. Ah! Madame! quand une femme aime sincèrement, quand elle est noble et pure, quand elle n'a eu dans sa vie qu'un seul amour et qu'elle sacrifie tout à cet amour, elle lève la tête bien haut, et son âme se remplit d'un orgueil qui n'est plus qu'une vertu. C'est si beau, c'est si vrai, c'est si doux, le dévoûment!

» La pluie tombait à torrents, Mes gens, qui s'étaient relevés en entendant du mouvement dans l'hôtel à cette heure inaccoutumée, semblaient effrayés de me voir ainsi sortir au milieu de la nuit. Plusieurs s'offrirent pour m'accompagner; ils me sollicitèrent de prendre mon carrosse. Je refusai tout et je partis seule avec Bourguignon.

» Nous ne prononçâmes pas un mot pendant le trajet.

» Nous arrivâmes; j'étais si tremblante que je savais à peine où je me trouvais. Je ne repris mes sens qu'en haut de l'escalier, quand Bourguignon me demanda mes ordres.

» — Ouvrez cette porte et annoncez la comtesse de Rupelmonde.

» — Madame la comtesse ! jeter votre nom à cette fange !

» — M. de Serlay empêchera, je pense, qu'on m'insulte chez lui. Faites ce que je vous dis, Bourguignon.

» — Si madame voulait me permettre de prévenir M. le comte?

» — Non, non. Encore une fois, faites ce que je vous dis.

» En entrant dans cette antichambre où des laquais ivres dormaient pêle-mêle, l'odeur affreuse qu'exhalait tout l'appartement faillit me renverser. De bruyants éclats arrivaient jusqu'à moi de la pièce voisine. On buvait, on chantait, on criait; c'était à ne pas s'entendre. Bourguignon tenait la clef; avant de la tourner il me conjura de nouveau de réfléchir.

» — Madame est horriblement pâle ; pourra-t-elle supporter ce qu'elle va voir ?

» — Annoncez-moi, répondis-je.

» Bourguignon ouvrit les deux battants ; tous les yeux se tournèrent de ce côté ; il s'effaça pour m'introduire et annonça :

» — Madame la comtesse de Rupelmonde !

» A ce nom, les conversations se turent, les bruits cessèrent, les regards se fixèrent sur moi. J'entrai soutenue par une force étrangère à moi-même, par une force que je ne comprends pas encore à présent. Et que vis-je, grand Dieu !

» Une table couverte de débris de mets et de bouteilles, de porcelaines brisées, des bougies expirantes, des fleurs flétries ; le linge souillé de larges taches de vin, les tapis déchirés et salis. Des femmes à demi renversées sur des sophas, ou endormies par terre du sommeil de l'ivresse, à côté de quelques hommes à qui il ne restait même plus assez de raison pour trouver une place commode et s'y reposer. Des plumes et des rubans épars au milieu des rideaux en guenilles, des bijoux cassés ! C'était à faire reculer d'horreur ! Sur un coin de la table, quelques joueurs, parmi lesquels mon œil cherchait le vicomte, semblaient étrangers à ce qui

se passait autour d'eux. Leurs visages pâles, leurs mains crispées indiquaient les émotions dont ils étaient dévorés. M. de Serlay... ô Madame! je rougis de honte en le trouvant dans un pareil état. Il tenait les cartes, ses traits étaient bouleversés; les dentelles de son jabot et de ses manchettes tombaient en lambeaux, la poudre de ses cheveux avait blanchi son habit, sa veste déboutonnée laissait voir un linge marqué de longues traces de sang. Je le reconnus à peine. Aussitôt que j'avais paru, tous ceux de ces ignobles convives qui conservaient un peu de présence d'esprit s'étaient retirés. Il ne resta plus dans cette pièce que le vicomte, tellement absorbé qu'il ne m'avait pas même aperçu, son adversaire, mademoiselle Colombe, et les dormeurs dont les ronflements troublaient seuls le silence. Mademoiselle Colombe me regardait d'un air hardi; les joueurs ne songeaient pas à moi.

« — Bourguignon, dis-je tout haut, et ma voix fit tressaillir le vicomte, appelez les gens de M. de Serlay, faites éclairer monsieur et madame et qu'on emporte ces gens hors d'ici. Je veux parler à votre maître.

» Mademoiselle Colombe ouvrait la bouche pour s'opposer à cet ordre. Je la prévins.

» — Monsieur de Serlay, je vous adjure, au nom de votre tante, de faire sortir cette femme et cet homme, et de m'écouter.

» Il me regarda d'un air hébété ; je vis qu'il ne me comprenait pas et que ma tâche serait plus lourde encore que je ne l'avais supposé. M'adressant alors à cette créature, malgré l'horreur qu'elle m'inspirait :

» — Mademoiselle, je représente ici la famille de M. de Serlay, et je vous prie de nous laisser ensemble.

» — Hélas ! madame, que vous répondra-t-il ? Il est ivre-mort !

» Ces mots me glacèrent le sang ; cela n'était que trop vrai. Néanmoins mademoiselle Colombe obéit et entraîna le joueur. Je restai en face du vicomte. Comprenez-vous, Madame ? Il me tendit des cartes et me demanda si je voulais jouer. Voilà ce que ces filous et ces malheureuses avaient fait d'une belle intelligence !

» Désespérée, je me laissai tomber sur un siége. Bourguignon rentra.

» — Eh bien ! madame, que dit monsieur ?

» — Vous le voyez, Bourguignon. »

» Il venait de s'endormir.

» — Il est complétement ruiné, madame ; ils lui ont tout pris. Je leur ai entendu dire en descendant que demain ils enverraient chercher *leurs meubles* et les titres de *leurs propriétés*. Mon pauvre maître !

» Je n'écoutai point ; mes yeux ne quittaient pas ce visage méconnaissable. Cet homme abruti par le vin et la débauche, c'était là l'idole que j'avais encensée, c'était là celui que j'avais mis au-dessus de Dieu dans mon cœur ! Avec le mépris, avec le remords, ma vocation entra dans mon âme ; le Seigneur se servit de cette horrible secousse pour me rappeler à lui. Mon avenir fut décidé en une minute. J'essayai vainement de tirer du vicomte quelques mots raisonnables ; il s'éveillait à moitié et murmurait des phrases sans suite. Ce n'était plus qu'une masse inerte et sans idées. Jetant alors sur lui un dernier regard, lui adressant de la main un dernier adieu, je me retournai vers la porte.

» — Bourguignon, emmenez votre maître dans une auberge, et, dès qu'il fera jour, faites estimer la valeur des pertes qu'il a subies ; son notaire payera. Surtout ne laissez rien prendre ici, et qu'il ne se doute pas que cette orgie a achevé sa ruine. A dix heures, demain matin, soyez chez moi.

Digitized by Google

» Je me jetai ensuite dans le carrosse de place et je rentrai calme, mais souffrant le plus grand des maux : mépriser ce que l'on aime! Ma nuit se passa tout entière à écrire. Je fis mon testament. Je laissai ma fortune au vicomte; M. de Rupelmonde, décédé sans héritiers, lui avait déjà légué la sienne, dont je gardais seulement l'usufruit. Je traçai quelques lignes d'adieux pour M. de Serlay, quelques conseils, et puis je demandai à la reine la permission de me démettre de ma charge, en lui confiant mon dessein sans lui en révéler le motif. J'envoyai un exprès à Versailles. Sa Majesté me répondit sur-le-champ; elle daignait accepter ma démission et m'ordonnait seulement de la prévenir du jour de ma vêture. Elle voulait y assister, trouvant une grande édification dans la grâce que Dieu me faisait en m'appelant à lui.

» A dix heures Bourguignon vint. Je remis à mon notaire, en sa présence, les papiers qui allaient appartenir à son maître. Je ne lui donnai aucune autre explication et j'eus le courage de ne pas lui adresser une question sur le vicomte. Mes gens reçurent leurs gages et une gratification assez considérable; j'emportais aux Carmélites quatre cent mille livres de dot. Toutes mes affaires réglées

ainsi, je montai pour la dernière fois dans mon carrosse et je me fis conduire en ce saint lieu. Jamais étonnement ne fut pareil à celui de la prieure quand, me jetant à ses genoux, je la suppliai de m'admettre en qualité de postulante. Elle ne voulut rien prendre sur elle; il fallut l'autorisation signée de la reine et de monseigneur l'archevêque. Après ces épreuves je triomphai, on m'ouvrit les grilles. M. de Serlay montra toutes sortes de regrets et se conduisit noblement. Il demanda à me voir, je le refusai; je n'aurais pu supporter cette entrevue. Je m'imposai d'ailleurs la loi de ne jamais recevoir qui que ce soit, et Madame est la seule personne étrangère avec laquelle j'ai échangé une parole.

» Les premiers moments me semblèrent bien pénibles; non que je n'acceptasse sans trop d'efforts les austérités de mon nouvel état, mais je ne me faisais point à l'idée d'une séparation éternelle. Madame, il ne savait pas que je l'aimais toujours; je mourrai sans qu'il le sache, c'est là mon plus grand sacrifice! Et puis, il me fallut arracher de mon cœur la seule pensée, la seule image qui y régnât en souveraine. Peu à peu la prière vint à mon secours; le calme rentra dans mon âme. Je sentais que j'adorais Dieu davantage et que j'ou-

bliais ce fatal sentiment. Ce fut une immense consolation et je repris courage. Le ciel me fit de grandes grâces. Aucuns bruits du monde n'arrivèrent jusqu'à moi; je voulus ignorer ce qu'*il* était devenu, Un seul souvenir me resta, ainsi que je l'ai dit à Madame; je voyais sans cesse le spectacle de cette terrible nuit, de cette nuit de honte qui m'avait conduite dans ce cloître. C'est sans doute là le châtiment qui m'est réservé, car je ne puis chasser ce fantôme; il revient toujours et partout; Dieu le veut, Madame, et je dois l'accepter. Voilà mon histoire tout entière; pour Son Altesse Royale j'ai cherché dans le plus profond de mon cœur et de mon passé, j'ai prononcé un nom qui depuis vingt-deux ans n'était pas sorti de mes lèvres; c'est probablement la dernière fois, et j'en remercie le ciel. Priez pour moi, noble fille de ma noble maîtresse; vous le voyez, j'ai beaucoup péché, mais j'ai beaucoup souffert. Puisse la miséricorde du Seigneur se contenter de cette expiation! »

La princesse avait écouté ce long récit avec une attention soutenue, un intérêt véritable; elle resta quelques minutes en silence, lorsque la sœur Henriette du Saint-Sacrement eut fini de parler. Une pensée indécise semblait l'occuper fortement.

Digitized by Google

— Ma sœur, dit-elle enfin, je vous remercie de votre confiance, j'en serai digne. Mais croyez-vous donc que Dieu ne pardonne pas à ceux qui aiment ainsi, quand ils ne cèdent pas à cet amour ou quand ils se sacrifient sans récompense à l'objet qui l'inspire?

— Il ne faut aimer que Dieu et ses devoirs, Madame; le reste n'est que folie et déception.

— Vous avez raison, ma sœur, il n'y a que cela de vrai au monde. C'est une pensée consolante pour ceux qui pleurent leurs illusions détruites. Hélas! nous en sommes tous réduits là tôt ou tard. Adieu, ma sœur; je n'oublierai point cette conversation, elle portera ses fruits dans l'avenir. J'ai laissé ma dame d'honneur et mon écuyer dans le parloir extérieur, je vais les rejoindre; il est temps de retourner à Versailles.

Madame Louise descendit de nouveau à la chapelle et pria longtemps. Madame de Rupelmonde resta agenouillée auprès d'elle. Toutes deux pleuraient, toutes deux regrettaient, toutes deux n'espéraient plus qu'au ciel.

Les carmélites conduisirent Madame Louise jusqu'au seuil de leur dernière grille, au delà de laquelle madame de Maulieu et l'écuyer de service

attendaient. La princesse mettait une vivacité inaccoutumée dans sa démarche; elle brusqua presque les derniers compliments; on eût dit qu'elle avait hâte de quitter le cloître.

— Madame, dit madame de Maulieu, je viens de faire rappeler le vicomte de Serlay, qui examine les tableaux de la chapelle; il sera ici dans la minute.

En effet, l'écuyer se présenta à la porte de clôture. A ce nom, à cet aspect, un cri retentit derrière la grille non encore refermée.

— Qu'est-ce? s'écria Madame Louise en se retournant.

— Notre sœur du Saint-Sacrement se trouve mal, répondit la prieure; on l'emporte à sa cellule.

— Pauvre femme! pensa Madame; je voulais lui éviter cette douleur, je voulais qu'elle ignorât la présence de cet homme qu'elle a tant aimé. Mon Dieu! avoir été si près de lui et qu'elle ne l'ait pas vu! Elle va bien prier maintenant, car la prière seule lui apportera le calme et la paix!

Digitized by Google

X

UNE VISITE A LA COMTESSE DUBARRY

— Ma chère comtesse, je suis épuisée de fatigue, s'écria madame de Maulieu en se laissant tomber sur une duchesse, chez madame Dubarry, et si vous ne m'aviez pas assuré que le roi m'avait placé de sa main sur la liste du souper de ce soir, je serais certainement restée chez moi. Mais le moyen de vous résister !

— Réellement, ma belle, vous n'êtes venue que pour ne pas désobéir au roi ?

— Pas pour autre chose, je vous le jure ; mon service me tue.

— Alors je suis très-heureuse du subterfuge que j'ai employé. Le roi sera charmé de vous voir, pourtant il ne compte pas sur vous le moins du monde.

— C'est une perfidie, répondit madame de Maulieu en rougissant de dépit.

— Pardonnez-la moi, je tenais tant à vous avoir! ajouta la favorite d'un ton patelin. Mais causons; vous savez que vous me devez cela. Il y a des siècles que je ne vous ai vue; où en sont vos affaires? d'abord la plus amusante, M. le duc de Cumberland? J'ai entendu dire que vous étiez brouillés pour un enfantillage de ruban, de je ne sais quelle jalousie. Est-ce donc vrai?

— Cela ne l'est plus; mais il est certain que le petit Sancerre, amoureux de moi comme un fou, a tout fait pour en arriver là. Il avait arrangé une plaisanterie, une mascarade avec le chien de Madame; moyen d'écolier auquel j'ai été prise et le prince aussi. Cela a éclaté au beau milieu du cercle, chez les princesses; je n'ai jamais été en pareille furie. Mylord est sorti jurant de se venger de ce qu'il appelait mon insolence. Ne me croyait-il pas d'accord avec cet étourdi? Pour *se venger* il a commencé par courir chez moi et me *jurer* qu'il ne m'aimait plus, qu'il allait quitter la France; quand on vous jure ces choses-là en face, c'est qu'il n'y en a pas un mot de vrai. J'ai crié, j'ai sangloté, j'ai eu des vapeurs; le médecin est venu, qui a *juré* aussi que j'en mourrais si on me chagrinait encore. Il a fallu pour cela le soumettre, ce superbe; mon cœur, il a

résisté *jusqu'à la mort*. Mais à ce mot toute colère a disparu, il s'est jeté à mes genoux : il est très-beau ainsi, il a *juré* (tout de bon cette fois) qu'il était un monstre et un infâme de m'avoir affligée; il a baisé mes mains, mes pieds, il a demandé pardon, il a eu, lui, de véritables convulsions de douleur. Tout a été inutile. Je n'ai cédé qu'à huit jours de larmes, à une pâleur affreuse, à des lettres, à des messages, enfin à l'humiliation la plus complète et devant témoins. Depuis lors aucuns nuages n'ont troublé cette intimité charmante. Il est passionné à faire peur, ce cher prince, et moi, je suis tigresse, tigresse... à faire rire. J'ai eu ma vengeance de M. de Normandie en racontant à M. son père qu'il voulait s'échapper des bancs de l'Académie pour aller commander son régiment, qu'il faisait solliciter le roi en secret; on l'a enfermé sous clef, il n'a pas été du voyage de Compiègne, et je crois que cela l'a un peu irrité. Aussi, pourquoi se mêle-t-il de mes arrangements.

— Voilà qui me semble à ravir. Et l'autre soupirant, le soupirant pardevant notaire?

— Chut! personne ne s'en doute ici ; ne parlons pas de celui-là. Il m'ennuie, ah! il m'ennuie! Il est si discret, si sentimental; *il m'adore!* C'est un Alceste;

il rêve l'Astrée et le Lignon. Quand nous serons unis, nous quitterons la cour, nous irons nous ensevelir dans le Dauphiné. Il a là un château que lui a légué la comtesse de Rupelmonde, sa belle-tante, en entrant en religion. C'est en ce lieu que nous devons filer des jours d'or et de soie.

— Il est toujours écuyer de Madame Louise?

— Certainement; nous faisons notre service ensemble. Cette princesse de Ghistel ne revient pas, et ce provisoire m'est odieux.

— Elle est pourtant si bonne, votre princesse!

— Oh! oui; néanmoins cette bonté ne me suffit pas. La maison de Madame est un couvent; elle est en prière toute la journée, elle se livre aux austérités les plus grandes. Les femmes de chambre assurent qu'elle porte un cilice. Elle ne m'adresse jamais la parole sans y être forcée. Le service se fait dans le silence et le recueillement. Il n'y a que deux personnes pour lesquelles elle montre une préférence remarquable : d'abord le marquis de Sancerre, son filleul, auquel elle passe toutes ses extravagances, qu'elle reçoit des heures entières dans son oratoire, et puis la petite sauvage que vous lui avez donnée. Elle s'occupe sans cesse de cette enfant, elle la garde près d'elle le jour et la nuit, elle lui apprend à par-

ler, à lire, elle lui enseigne la religion. Cette insulaire a une intelligence merveilleuse et profite de ses leçons d'une façon surprenante.

— Vous ne m'avez pas dit, charmante, reprit madame Dubarry, ce que M. de Serlay pensait de Son Altesse Royale monseigneur le duc de Cumberland.

— Il pense que c'est un prince accompli, un prince comme il n'y en a que dans les contes de chevalerie. Il pense que ce prince veut épouser une princesse française, que cette princesse est la mienne, et que je suis dans tout ceci la demoiselle *Plaisir de ma vie*. On lui a confié ce secret diplomatique pour qu'il ne fût pas inquiet; il a prosterné ses quarante-cinq ans devant ma mission officielle, et quelque chose qu'on lui rapporte, il ne le croit non plus que les contes de la *Mère l'Oie*.

— Cela est charmant, cela est divin!

Et les deux folles éclatèrent de rire.

— Soyez de bonne foi, comtesse; vous ne l'avez pas toujours trouvé aussi niais, aussi ennuyeux?

— Non; du vivant de feu M. de Maulieu, il était encore fort agréable. Oh! qu'il a changé depuis ce temps!

— C'est qu'il songe à devenir mari; rien n'enlaidit un homme comme cette prétention-là.

Digitized by Google

— Hélas! c'est vrai. J'ai pourtant obtenu qu'il n'en parlerait à personne, qu'il ne m'afficherait pas, qu'il me laisserait quelques années de veuvage, par respect pour la mémoire de M. de Maulieu. Oh! je suis d'une vertu!....

Elles recommencèrent à rire avec plus d'éclat encore. L'heure avançait; la pendule sonna minuit.

— Remettons-nous, ma toute belle; les convives vont arriver; nous avons les deux rivaux, M. de Cumberland et votre petit cousin, qui fait aujourd'hui sa rentrée dans le monde. Il m'a fallu bien prier le roi pour obtenir cela, tant il avait peur de désobliger le duc de Langeville. Le roi tient à ses vieux amis comme à ses vieilles idées.

— Et même à ses vieilles amours! La marquise l'a bien prouvé.

On annonça successivement la maréchale de Mirepoix, la duchesse d'Aiguillon, le duc de Cumberland, le marquis de Sancerre, le duc de Richelieu, le marquis de Chauvelin, le duc d'Ayen et le comte Jean Dubarry.

La favorite les reçut tous avec la grâce *sans façon* qui charmait le roi Louis XV; elle eut pour tous un mot spirituel et une plaisanterie. La comtesse Dubarry possédait les qualités et les vices de son

état; elle était bonne, obligeante, sincère, mais elle n'avait aucune idée noble; elle dépensait à tort et à travers l'argent du Trésor, elle trompait sans scrupule son royal amant. Née avec de l'esprit, une grande beauté, elle n'eut jamais que cela; elle n'acquit rien, parce qu'elle ne se donna pas la peine de s'instruire. Avec son tact de femme elle devina que ses manières étranges, son ton leste et ses expressions de mauvais goût faisaient une grande partie de sa force auprès de Louis XV; elle se garda d'y rien changer. La seule concession qu'elle fit à l'étiquette fut envers les princesses, qu'elle avait tant d'intérêt à ménager; elle prit en leur présence l'air modeste, la distinction d'une *vraie* femme de la cour. On n'eût pas reconnu mademoiselle Lange dans cette adorable créature, faisant ses révérences à Mesdames et au roi, en paniers et en robe à queue. Si elle eût été livrée à elle-même, elle n'eût fait aucun mal à la France; elle ne se souciait pas de la politique et ne demandait rien que du plaisir à la place brillante qu'elle occupait. On l'entourait de flatteries; les poëtes et les courtisans lui offraient assez d'encens pour tourner la meilleure tête du royaume. Elle eut le bon esprit de ne pas se laisser enivrer, de juger sainement sa position et de la quit-

ter avec une sorte de philosophie que bien d'autres peut-être n'auraient pas eue comme elle.

Ce soir-là elle semblait plus riante, plus ravie qu'à l'ordinaire. Le roi lui avait fait présent d'une toilette d'or, admirable chef-d'œuvre de l'art; elle la montrait à chacun avec orgueil. Le duc de Cossé arriva plus tard que tout le monde; elle le reçut froidement, sans colère néanmoins. Il y avait plutôt un remords qu'un reproche dans la manière réservée dont elle l'aborda; peut-être se sentait-elle bien coupable de tromper celui à qui elle devait tout, et peut-être la toilette d'or avait-elle pris l'office de la conscience.

— Ma cousine, dit le marquis de Sancerre à madame de Maulieu, je sais tout ce que je vous dois, et je ne l'oublierai pas.

— Vous avez de la rancune, Sancerre; ce n'est pas bien. Voilà votre illustre maître; je suis sûre qu'il désapprouvera cette conduite. N'est-il pas vrai, monsieur le maréchal, qu'à l'âge du marquis on doit oublier le mal?

— D'honneur! madame, quand j'avais dix-huit ans, j'espérais toujours et je ne me souvenais jamais, répondit le maréchal de Richelieu à qui elle s'adressait.

Digitized by Google

— Ce qui signifie, mon cher duc, que vous étiez un peu fat et fort ingrat, répliqua la maréchale de Mirepoix.

— Comme il vous plaira, madame ; le nom ne fait rien à la chose. Ce qu'il y a de certain, c'est que cela ne m'a pas mal réussi.

— Monsieur le maréchal, reprit le marquis, est-ce que réellement vous oubliiez les injures parce que votre adversaire était une jolie femme ?

— Je n'avais de mémoire que dans ce cas-là, mon enfant; jusqu'à ce que l'ennemi eût capitulé, je conservais une rancune du diable; après j'oubliais l'offense et le bienfait avec la même facilité. Écoutez donc, ma tête n'est pas une bibliothèque.

— Marquis, interrompit la maréchale, regardez donc qu'est-ce qui entre. Est-ce que c'est le roi ?

— Non, madame, c'est Son Altesse Royale monseigneur le duc de Cumberland.

— Il a tout à fait bon air, et je le crois un peu de vos cousins.

— Madame la duchesse, en fait d'alliances il faut que les puissances soient d'accord, autrement elles peuvent amener une guerre générale.

— Vous êtes donc bien amoureux de la comtesse ?

Le maréchal entendit cette question.

— Amoureux d'une comtesse ! J'espère que non ! Ce cher Sancerre fera comme moi : il sera fort aimé, et il aimera très-peu.

— Je ne suis amoureux de personne, monsieur le maréchal : soyez sans inquiétude.

Il répéta cette phrase très-haut et l'accompagna d'un accent et d'un regard qui embarrassèrent madame de Maulieu. Heureusement pour elle la porte s'ouvrit, et madame Dubarry rentra tenant par la main Louis XV, qui avait l'air de subir une tendre violence et qui souriait à demi.

— Mesdames et messieurs, s'écria-t-elle, je vous annonce Louis le Bien-Aimé !

XI

LE LIVRE DE SAINTE THÉRÈSE

Pendant que Louis XV et sa favorite passaient leurs nuits dans ces réunions intimes et charmantes, la pieuse et chaste fille du roi priait près de cet

autel où nous l'avons déjà vue; elle avait accordé un long entretien au vénérable archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, lequel en était sorti si édifié qu'il ne put s'empêcher de dire à ses grands-vicaires :

— Madame Louise est une sainte, et Dieu protégera certainement la France à cause de ses vertus.

La princesse s'était fait servir à souper chez elle, en dispensant ses dames de tout service, et n'avait pas quitté son prie-Dieu depuis la visite de M. l'archevêque. Le marquis de Sancerre demanda à la voir et ne fut point reçu; elle lui fit dire de revenir le lendemain. Après cette nuit passée sans sommeil, elle se rendit à la chapelle dès sept heures du matin, et reçut la communion des mains de son aumônier; elle demeura ensuite plusieurs heures en oraison et pleura beaucoup.

Pendant l'absence de Madame Louise, Marie s'établit dans l'oratoire; personne ne fit attention à elle et on l'y laissa seule. C'était la première fois depuis son entrée au palais; elle en profita pour examiner curieusement les meubles et les objets précieux qui garnissaient l'appartement et qui lui semblaient autant de joujoux. Cependant, comme sa maîtresse lui répétait souvent l'*Ave Maria* et lui parlait sans

cesse de la Vierge, en la faisant agenouiller devant sa statue, elle commença par se prosterner à ses pieds et par essayer de bégayer la prière; puis elle prit l'un après l'autre tous les chapelets, tous les reliquaires, et les dispersa sur le tapis. Ce qui attira le plus son attention, ce fut un coffre d'argent ciselé et garni d'une petite serrure. Marie essaya de l'ouvrir; il résistait, son impatience s'en irrita; elle le retourna dans tous les sens, le frappa à toutes les boiseries et finit par faire sauter les charnières, fort anciennes et peu solides, il est vrai. Ce coffre contenait un livre de velours noir, fermé par des agrafes, et sur lequel était écrit en lettres d'or :

TRÉSOR DE SAINTE THÉRÈSE

Dans un double fond qui se détacha, se trouvait un scapulaire, un cilice armé de pointes et une discipline. L'enfant regarda à peine ces armes de pénitence, elle n'en comprenait pas l'usage; mais elle s'attacha au livre, dont les dorures frappèrent ses yeux. Lorsqu'elle l'eut bien admiré extérieurement, elle brisa les fermoirs et chiffonna les pages. Le jeu lui plaisait; elle se mit à chanter un air étrange et arracha les unes après les autres les feuilles demi-usées de ce saint volume. Pendant qu'elle s'occupait

ainsi Madame Louise rentra, accompagnée du marquis de Sancerre, qui s'était rendu à ses ordres. L'aspect du désastre arrivé dans sa chère retraite lui fit jeter un cri.

— Malheureuse enfant! qu'a-t-elle fait?

Et elle se précipita vers Marie, qui ne paraissait ni étonnée ni confuse de la faute qu'elle venait de commettre. Le premier soin de Madame fut de se jeter sur le livre et sur les instruments de pénitence, afin de les dérober aux regards du marquis; mais il l'avait prévenue et tenait déjà à la main ces objets si singuliers à rencontrer dans l'appartement d'une fille de roi.

— Ce livre est en pièces, Madame, dit le jeune homme avec un tact exquis et sans paraître s'apercevoir du trouble de sa marraine, c'est sans doute une grande perte pour votre dévotion?

— En effet, il me sera difficile de le remplacer. Je ne comprends pas comment on a pu laisser Marie seule dans cet oratoire.

Le marquis avait déjà posé sans affectation sur une table le cilice et la discipline, mais ses yeux ne pouvaient s'en détacher, et il se sentait le cœur gonflé de larmes en songeant aux austérités que s'imposait cette chaste princesse. Il ne put s'em-

pêcher de se mettre à genoux et de baiser le bas de sa robe, avec le même sentiment qu'il l'eût fait pour une sainte honorée par l'Église.

— Relevez-vous, Sancerre; je ne mérite point ces hommages; vous êtes un enfant, un enfant, voilà tout. Aidez-moi plutôt à réparer les désastres causés par Marie. Ne dirait-on pas un pillage de huguenots?

Ils remirent en place les agnus et les reliquaires. La petite Indienne les regardait en silence, toujours accroupie sur le tapis et les bras croisés. Madame Louise s'approcha d'elle et lui fit comprendre, moitié par gestes, moitié en paroles, qu'elle venait de l'offenser. La pauvre fille fondit en larmes, et tira de ses poches une foule de boutons, de croix, d'épingles, de morceaux de rubans, et mille autres babioles qu'elle avait trouvées dans les appartements ou dérobées aux femmes de la princesse. Au milieu de tout cela brillait une charmante boîte d'or émaillée; le marquis ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il s'en empara.

— Cette boîte vous appartient, Sancerre?

— Oui, Madame; je l'avais égarée, et je n'aurais jamais soupçonné Marie de ce larcin.

Ils continuèrent l'inventaire. Marie ne pouvait se

consoler, malgré les caresses de sa protectrice, et répétait sans cesse le mot pardon, qui était un des premiers qu'elle eût retenus.

— Oui, oui, chère Marie, je te pardonne. Console-toi ; tu ne saurais être punie, puisque tu ignorais le mal que tu faisais. Ce livre, Sancerre, continua la princesse, est un livre précieux ; il fut écrit par une femme dont l'âme brûlante ne pouvait suffire à l'amour qu'elle renfermait ; elle aima Dieu comme il ne le fut jamais par aucune de ses créatures, peut-être. Cette femme quitta le monde et elle fut heureuse. Le monde ! qu'est-ce que le monde ? C'est une prison plus vaste qu'une autre, voilà tout. Y sommes-nous libres, tous tant que nous sommes, de faire nos volontés ! Ma cage dorée est-elle plus à l'abri de la tempête que la vôtre ? Pouvons-nous avouer tout haut nos pensées, nos sentiments, et n'est-il pas mille fois plus cruel d'obéir à des usages qu'on méprise qu'à un Dieu qu'on adore ? Par exemple, je sens le besoin que j'ai de repos, mais l'heure du jeu vient, je vais au jeu par complaisance. Ensuite c'est l'heure du spectacle ; la complaisance me conduit au spectacle où je m'endors de lassitude. Ce train de vie, les veilles surtout, me fatiguent excessivement et

m'échauffent le sang. Je suis à la cour, il faut faire ce qu'on fait à la cour, contre mon inclination et au préjudice de ma santé; au lieu que cette règle sainte, si elle impose des privations, elle donne la paix. On dort si bien à l'abri du sanctuaire, loin des passions, loin des déchirements du cœur! J'ai vu, il y a peu de jours, une noble femme qui a tout quitté pour le cloître; que j'envie son sort! et quand me sera-t-il permis de faire comme elle!

— Oh! Madame! Madame!

— Vous ne savez pas, enfant, ajouta-t-elle avec exaltation, vous ne savez pas ce que sont les douleurs sur les marches du trône. Souffrir quand il faut tenir son front élevé, parce que toute une nation a les yeux sur vous; refouler au fond de son âme ses pensées et ses désirs; dévorer ses larmes; être non pas une femme, mais une chose à traités et à négociations diplomatiques; ne rien aimer, ne rien vouloir; se sentir dévorée d'un besoin immense de dévoûment, et ne pouvoir faire à personne le plus léger sacrifice, si ce n'est à l'État; n'avoir ni père, ni mère, ni famille, ni ami; ne pas espérer une seule fois rencontrer un être chéri et lui dire : « Je souffre! plaignez-moi! » voilà, voilà la destinée des princesses, voilà ce

Digitized by Google

qu'on envie, ce qu'on ose calomnier! Croyez-vous que le voile de bure ne soit pas préférable à ce cilice d'or? Mais, pardon, Sancerre; je vous attriste, vous dont l'avenir est si beau, vous qui êtes un homme et qui n'êtes pas un prince, vous qui pouvez avoir un cœur. Il faut m'excuser; ce n'est qu'ici, ce n'est qu'avec vous que je me laisse aller à ces confidences. Rassurez-vous pourtant; je ne serai pas toujours malheureuse; Dieu aura pitié de moi. Ramassez précieusement les feuillets de ce livre et entrons au salon. Je dois recevoir ce matin la marquise de Montesson, et, malgré ses prétentions à la couronne fleurdelisée, je ne la verrai que là; je m'y rends d'avance, crainte d'erreur. Ne m'a-t-on pas laissée attendre l'autre jour la duchesse de Chartres dans le grand salon bleu, au lieu de la faire entrer, selon son droit, dans ma chambre à coucher? tout cela est très-important, mais avouez que cela est bien puéril?

XII

LE VOILE DE VEUVE

Le temps avait passé sur les douleurs et sur les joies que nous venons de raconter; l'automne avait remplacé l'été, l'hiver avait remplacé l'automne, les premiers jours du printemps s'annonçaient par un soleil plus vif et quelques pointes de verdure. On était dans la semaine-sainte; la cérémonie du lavement des pieds venait de finir lorsque madame de Maulieu rentra dans son hôtel d'un air de mauvaise humeur qui ne lui était pas ordinaire.

— Je n'y suis pour personne, dit-elle à sa femme de chambre, excepté pour M. le duc de Cumberland. Cela est odieux! continua-t-elle lorsqu'elle fut seule, en s'adressant à elle-même; il faut que cette persécution finisse.

Ses femmes rentrèrent et lui demandèrent ses ordres pour la débarrasser de son grand habit; par

une fantaisie bizarre, elle leur répondit qu'elle prétendait rester vêtue ainsi et qu'on la laissât tranquille. Elle portait une robe et un jupon de dauphine rose, brochés d'argent; sur sa tête un tout petit bouquet de plumes et de fleurs en pierreries. Derrière sa coiffure on remarquait un voile de dentelle noire très-léger, plissé dans son chignon, et attaché par un gros brillant monté en poire.

Ainsi parée elle s'assit sur un sopha, dans son boudoir, voluptueux asile, plus riche, mais non moins élégant que son cabinet de toilette; elle s'étudia à se donner une physionomie rêveuse et à prendre les airs intéressants d'une victime. Il ne lui restait rien de son provoquant sourire, de son agaçant regard, de toute cette beauté si fine, si enchanteresse qui la faisait ressembler à une magicienne. Ce jour-là, c'était une veuve désolée, une femme sans protecteur, en butte aux outrages, et n'osant relever sa tête courbée sous le poids de la honte. L'impatience commençait à la gagner lorsqu'un bruit de pas se fit entendre dans l'antichambre et qu'on annonça :

— Monseigneur le duc de Cumberland!

La comtesse se leva et fit au prince la révérence

la plus cérémonieuse et la plus glaciale qu'il eût reçue de sa vie.

— Qu'avez-vous, madame, au nom du ciel! s'écria-t-il en s'avançant vers elle; vous paraissez souffrir. Le ton dont vous m'avez parlé tout à l'heure dans la galerie du château m'effraye. Que vous est-il arrivé? en quoi avez-vous besoin de moi?

— Monseigneur était à la cérémonie? n'est-ce pas!

— Oui; j'ai voulu voir cet abaissement d'un roi de France devant de pauvres misérables qui sont plus humiliés que lui. C'est une chose très-touchante que ce lavement des pieds.

— Monseigneur sait que, la princesse de Ghistel étant revenue, je ne fais plus, auprès de Madame Louise, que le service de dame pour accompagner?

— Certainement, certainement. Après?

— Monseigneur a-t-il remarqué la place que j'occupais ce matin?

— Oui, chère comtesse, votre place accoutumée parmi les autres dames des princesses, que vous écrasiez toutes par l'éclat de votre beauté et de votre toilette. Mais où voulez-vous en venir?

— Monseigneur ne peut pas avoir entendu ce que

j'ai entendu, moi, ce qui m'a forcé à me retirer en arrière et à m'appuyer sur le bras de M. de Serlay comme si je me trouvais mal.

— Qu'avez-vous entendu? Vous me faites mourir d'impatience.

— J'ai entendu Madame Victoire dire à Madame Louise, en me montrant : « Voyez donc cette femme, ma sœur; comment souffrez-vous chez vous ce luxe insolent de la maîtresse d'un prince anglais? »

— On n'a pas dit cela; cela n'est pas possible, ou j'en aurai raison.

— On a dit cela, cela est possible, et vous n'en aurez pas raison. Quelle raison voulez-vous avoir d'une femme, d'une princesse qui, tout frère de roi que vous êtes, ne daignera pas vous répondre? Vous ne savez donc pas, mylord, ce que c'est qu'une fille de France? Que lui importera votre colère, à Madame Victoire? Elle priera le roi de faire demander votre rappel à Georges III, et Georges III aimera mieux vous rappeler que de soutenir une guerre contre Louis XV pour une parole piquante lancée contre M. le duc de Cumberland par Madame Victoire. Voilà ce qui n'est pas possible, c'est la réparation, et non l'injure.

— Que faire alors?

— Une seule chose, monseigneur : ne plus me voir, me fuir... Cela fera peut-être taire les méchants.

— Vous fuir ! ne plus vous voir ! Je n'y consentirai jamais.

— Il le faut cependant, monseigneur; cela est plus sage de toutes manières. Aussi bien, où cette liaison nous mènerait-elle? Je ne puis être votre femme; quoi qu'on en dise, je ne veux pas être votre maîtresse; ne vaut-il pas mieux nous séparer?

— Comtesse, vous ne pensez pas cela, vous ne songez pas à m'éloigner de vous! Suis-je donc si importun? Mes hommages sont-ils si grossiers qu'ils ne s'accordent point avec vos principes? Ne vous ai-je pas respectée parce que vous avez voulu être respectée, et vous ai-je demandé autre chose que de m'aimer?

— Je le sais, monseigneur; je sais que vous avez été noble et grand; mais il n'y a que moi qui le sache. Le monde m'accuse, me repousse; ma famille me tourmente pour changer de vie; ma princesse est pour moi d'une froideur qui va presque jusqu'au dédain.

— Vraiment, madame, je ne comprends rien à cette sévérité. Pourquoi blâmerait-on en vous ce

que l'on tolère et que l'on approuve chez les autres?

— Monseigneur, je suis veuve, je n'ai ni père, ni frère; on peut m'attaquer sans vengeance.

— Oh! madame.

— Cela est vrai, mylord, et c'est parce que cela est vrai que je ne souffrirai pas plus longtemps pareille injure. Je vous adresse ici mes adieux. Je partirai, je quitterai la cour, j'irai ensevelir ma douleur loin, bien loin de vous et des infâmes qui me calomnient. Vous me défendrez, j'espère; vous leur direz que je suis restée pure, que cet amour si beau n'a point été souillé, et, quelque invraisemblable que cela paraisse, ils n'oseront révoquer en doute votre parole.

La comtesse pleura juste assez pour ne pas s'enlaidir et pour ne faire tomber ni son rouge ni ses mouches. Le prince était déjà à ses genoux.

— Vous pleurez, céleste amie! vous pleurez, vous me bannissez, vous voulez que je vous quitte, que je renonce à votre cœur, à vos charmes! Oh! non, non; j'accepte tout, excepté cela.

— J'en serai plus malheureuse que vous, car je perdrai plus en vous perdant, mylord. Vous, une fois de retour dans votre belle Angleterre, vous épou-

serez quelque noble princesse, vous vous créerez une position politique, et tout cela vous fera oublier celle que vous appeliez votre Diane.

— Vous me jugez comme vos esprits inconstants et légers ; pour vous mon sentiment ressemble à ces arrangements que vous honorez ici du nom de passion. Eh bien ! écoutez-moi. Vous êtes mon premier, mon dernier amour ; pour cet amour, je suis capable de tous les sacrifices. Je ne m'explique pas. Mais laissez-les dire, laissez-les répandre sur vous leur venin, les reptiles qu'ils sont ! Ne craignez rien, vous serez vengée, vous le serez de la façon la plus éclatante et la plus complète, je m'y engage sur l'honneur. En attendant, accordez-moi une grâce, une grâce décisive, une grâce qui aura l'air d'une audace, et qui n'est qu'un acheminement à la vengeance. C'est demain le dernier jour de Longchamps, faites-moi la faveur de m'emprunter mon carrosse ; montrez-vous-y hardiment, et ne craignez pas qu'on vous outrage : les armes royales d'Angleterre sont sur le panneau de ce carrosse, et nul n'osera s'attaquer aux armes royales d'Angleterre. Consentez-vous ?

— Monseigneur, je ne sais si je dois.... Songez-y, c'est donner gain de cause aux médisants, c'est avouer, pour ainsi dire, qu'ils ont raison.

— Je songe à tout, et, puisque je vous supplie, vous ne devez pas douter de mon honneur.

— J'accepte, mylord.

Il lui baisa la main avec passion.

— Maintenant je n'ai plus peur de rien; je vois mon avenir et le vôtre sous les plus riantes couleurs. Nous serons heureux, chère comtesse, nous triompherons de vos ennemis; ils seront à vos pieds comme m'y voilà, admirant cette beauté sans pareille. Quel éclat! quelle magnificence! Que cette parure est de bon goût! Une seule chose me paraît déplacée dans cet ajustement si frais et si jeune; ce voile noir, pourquoi vous suit-il toujours?

— Monseigneur, je ne puis aller à la cour sans ce voile; c'est l'étiquette; toutes les veuves, même les plus illustres, y sont astreintes.

— Laissez-moi le détacher! Nous ne sommes pas ici à la cour; nous sommes dans ce boudoir où vous êtes reine, où vous établissez les lois qui vous plaisent.

— Monseigneur, ne touchez pas à mon voile; c'est un objet sacré pour moi, mon voile de veuve!

— Raison de plus. Oh! accordez-moi cette faveur! c'est bien peu de chose. Que je vous voie ici comme

si vous aviez jeté loin de vous ce triste ornement! C'est une fantaisie d'amant malheureux; la repousserez-vous?

— Amant malheureux! reprit-elle avec une coquetterie ineffable; mylord, vous êtes difficile à contenter. Mais finissez ce badinage. Joue-t-on ainsi avec une femme en grand habit et des paniers de trois aunes d'envergure?

— C'est vrai! Pourquoi avoir gardé cet attirail?

— N'attendais-je pas un prince? ne devais-je pas être convenablement....

— Non, pas un prince, mais un amant! et un amant n'a pas besoin de vous trouver en grand habit pour être heureux de vous voir. Mais ce voile! ce voile!

Elle se défendit en riant et en donnant de petits coups d'éventail sur les doigts du duc, qui ne s'en effarouchait pas beaucoup. Enfin il parvint à saisir l'objet de ses vœux; mais en l'arrachant de la tête de la comtesse, il déchira la dentelle, retenue par des épingles.

— Mylord, vous avez déchiré mon voile de veuve!

— Et je m'engage, madame, à vous en rendre un autre, le plus beau que l'Angleterre ait jamais vu. Il servira au moins à cacher ces yeux, qui me font

tant de rivaux et qui me causent tant de tourment.

Le prince était de l'école des madrigaux; il ployait les lambeaux du voile et les plaçait sur son cœur, en véritable amoureux qu'il était. La comtesse feignit de bouder. Il restait toujours à genoux.

— Eh bien! que voulez-vous maintenant?

— Je vous regarde, je vous admire; vous êtes adorablement belle. Que pouvez-vous redouter? Ne savez-vous pas qu'un mot de vous arrête mes transports? N'ai-je pas cent fois plus de crainte de vous déplaire que de souffrir? Mais une heure de ce bonheur intime, que vous ne connaissez pas à Versailles et que nous rêvons, nous, serait si douce! Si vous vouliez me laisser le maître pendant quelques instants, je n'en abuserais pas et je serais si heureux!

— Quoi! rester ici sur votre bonne foi! abdiquer mon autorité! mylord, ce serait fort téméraire.

— Non, pas avec moi. Je ne suis point un roué, je ne prends que ce qu'on me donne. D'ailleurs, si vous me trouvez tyran, vous me chasserez; je me soumets d'avance.

— Vous me donnez envie d'en essayer. Vous serez le roi ici pendant... un quart d'heure.

— Comment vous remercier?

Le duc de Cumberland se mit alors à faire cent folies, de ces folies d'amour si ravissantes. Il allait et venait dans le boudoir, changeant les meubles de place, bouleversant les chinoiseries, comme pour constater sa puissance; il osa même s'attaquer à Fanfreluche, qu'il sortit de sa maison et qu'il posa sur le tapis. Enfin il revint près de la divinité du temple, se remit à ses pieds et la contempla avec un regard nageant dans l'ivresse. Tout à coup il se releva, et commença à ôter très-gravement les diamants et les plumes qui ornaient la coiffure de madame de Maulieu.

— Que faites-vous? lui dit-elle.

— Je ne veux plus de cette toilette, je ne veux plus de tout cela : les autres l'ont vu; il me faut quelque chose à moi, à moi tout seul.

— Enfant! Et souriant, elle le laissa continuer.

Le tapis se trouva jonché de ces riches dépouilles; ni l'un ni l'autre ne songea à les ramasser. Le prince détacha encore le collier, les girandoles; il porta la main au corsage. La comtesse souriait toujours, mais elle tentait de se défendre. Malgré ses efforts, les boutons sautaient les uns après les autres.

— Mylord, s'écria-t-elle, vous ne m'avez pas

encore rendu le voile d'Angleterre qui doit remplacer celui que vous m'avez pris.

— C'est juste, répondit-il en se relevant. Et il sortit sans ajouter un mot.

La comtesse le regarda partir; elle ne changea pas de position, mais son visage exprima tour à tour la surprise, une légère contrariété, enfin le triomphe le plus orgueilleux.

— Il est à moi! pensait-elle. J'en mourrai de joie.

Elle resta de la sorte, plus d'une heure, sans sonner ses femmes. Plongée dans de profondes réflexions, elle ne s'apercevait pas de la fuite du temps. Elle passa enfin dans son cabinet de toilette et changea de costume.

— Demain, dit-elle à sa première femme de chambre, il me faut le négligé le plus remarquable de Paris. Je vais à Longchamps dans le carrosse de M. le duc de Cumberland. Je m'en rapporte à vous, Rosalie; vous savez ce qui convient dans cette circonstance. Que Fanfreluche soit lavé et parfumé de bonne heure; je l'emporterai. Mettez-lui le collier de turquoises que lui a donné M. de Serlay. A propos, approchez-moi ce bonheur du jour, j'ai une lettre à écrire.

Elle écrivit :

« Que de remercîments ne vous dois-je pas, mon cher vicomte ! Vous avez été pour moi ce matin d'une bonté touchante. Je sais tout ce que ce moment a dû avoir de pénible pour vous ; mais aussi combien votre approbation me console de ces injustices ! Nous approchons du moment où la vérité sera dévoilée ; chacun verra que je suis toujours digne de votre estime, et le prince, qui sort d'ici, m'a promis une vengeance éclatante. Demain, peut-être, sera-le dernier jour où la calomnie pourra m'attaquer. Je vais à Longchamps dans le carrosse de mylord de Cumberland ; il n'y aura qu'un cri, nous devons nous y attendre. Je vous verrai après cette promenade ; j'y compte, je le veux. J'aurai besoin de vous entendre dire que vous m'aimez malgré le monde et les sots propos. Je reviendrai souper à Versailles ; je n'aurai que deux ou trois amis : votre place n'y est-elle pas marquée la première ? »

— Qu'on porte ce billet ce soir même chez le vicomte de Serlay. Ah ! attendez ; quelques mots au marquis de Sancerre.

Digitized by Google

Mon cousin,

« Voulez-vous venir demain à Longchamps avec moi? Nous reviendrons souper ici, en très-petit comité; un souper de vendredi-saint, c'est-à-dire une collation. Votre ancien ennemi, qui, grâce à vos gentillesses, est devenu votre ami intime, sera des nôtres, et M. de Serlay et Fanfreluche; voilà tout. Je vous attendrai, vous ne me ferez pas le chagrin de me refuser. Monsieur le colonel, vous étiez bien martial ce matin dans la galerie.

» Diane. »

Après avoir remis ces deux lettres, madame de Maulieu s'étendit sur sa duchesse et se livra à la plus délicieuse rêverie, songeant au lendemain, à l'avenir qui lui était promis. Lorsque vint l'heure du repos, elle rentra dans sa chambre en poussant les deux battants de la porte. Puis, se faisant la révérence à elle-même, elle dit à haute voix :

— Son Altesse Royale madame la duchesse de Cumberland!

Heureusement elle était seule!

Digitized by Google

XIII

LONGCHAMPS.

Dans ce temps-là Longchamps brillait de toute sa splendeur ; au lieu des fiacres et des cabriolets de place qui en forment aujourd'hui les *plus beaux ornements*, on y rencontrait des carrosses dorés renfermant de charmantes et nobles femmes ou bien de célèbres impures. On y voyait mademoiselle Cléophine disputant la palme de la beauté et de l'élégance à mademoiselle Duthé, et tout le peuple se partageant entre ses reines, pour en élever l'une aux nues et couvrir l'autre de boue, ce qui les força toutes deux à quitter la place.

Or, en cette année 1770, le mercredi-saint, il y avait eu plusieurs équipages très-splendides. On parlait de celui de mademoiselle Guimard, ou pour mieux dire du prince de Soubise, de celui de lord Stair, ambassadeur d'Angleterre ; on citait celui

de madame la duchesse de Chartres, entièrement tenu à l'anglaise. Le vendredi, les mêmes héros reparurent avec des livrées nouvelles; quelques fermiers-généraux, envieux de cette gloire de luxe, avaient fait des efforts d'argent énormes pour se mettre au niveau de la haute aristocratie. Ils dépensèrent davantage et ne purent atteindre au bon goût qu'ils enviaient. Déjà depuis une heure chacun discourait sur les événements de la journée, lorsqu'un tourbillon de poussière, venant de Cours-la-Reine, fit tourner tous les yeux de ce côté.

— C'est le roi! disaient les uns.

— Non, on n'a pas tiré le canon, disaient les autres.

— C'est M. le comte d'Artois.

— Pas du tout, la livrée n'est pas verte.

— Alors, c'est madame Dubarry.

— Impossible; il y a une couronne fermée sur la portière.

— Ah! que c'est élégant!

— Les beaux chevaux!

— Les jolis piqueurs!

— La jolie femme!

— Quelle toilette!

— Regardez ce chien!

— Et le charmant jeune homme!

— C'est le carrosse du duc de Cumberland.

— C'est la comtesse de Maulieu.

— C'est le marquis de Sancerre.

Et il y eut quelques battements de mains.

Rien en effet n'était plus admirable que toute cette compagnie. Les six chevaux blancs, caparaçonnés de velours bleu de ciel, avec des ornements d'argent doré, n'avaient pas d'égaux à Paris. Ils portaient la tête haute et balançaient orgueilleusement leurs panaches de plumes d'autruche. Les piqueurs n'étaient autres que des jockeys anglais, encore inconnus ou presque inconnus en France. Leurs vestes et leurs coiffures étaient également en velours bleu de ciel. Quant au carrosse lui-même, la caisse en était de porcelaine à fond bleu et or. Sur l'un des panneaux de devant se voyait la chaste Diane au milieu de ses nymphes, galanterie très-bien comprise par la belle comtesse; de l'autre côté, Vénus dans sa conque, entourée de dauphins et de tritons, avec un cortége de néréïdes. Sur les portières brillaient les léopards d'Angleterre et la fameuse devise : *Honny soit qui mal y pense.* Les panneaux de derrière étaient ornés, l'un d'une corbeille

garnie d'un lit de roses sur lequel des colombes se becquetaient amoureusement, l'autre d'un cœur transpercé d'une flèche, le tout enrichi de carquois, de flambeaux, de tous les attributs du *dieu de Paphos*. On avait surmonté ces emblèmes ingénieux d'une guirlande de fleurs *en burgos,* ce qui formait la plus belle chose qu'on pût voir *de ses deux yeux*. Le reste était proportionné. La housse du cocher, les supports des laquais, les roues, les moyeux, les marchepieds, composaient autant de détails qu'on ne pouvait se lasser d'admirer. L'intérieur, doublé en satin blanc et la passementerie pareille, avait un éclat inimaginable. Le parquet était occupé par un tapis d'hermine mouchetée, digne de doubler le manteau d'une reine.

Dans le fond de ce vis-à-vis, la comtesse de Maulieu, couchée négligemment, ne contraignait qu'avec peine sa joie. Elle portait un déshabillé du matin en damas azuré, garni de martre zibeline; une pelisse de satin blanc, à moitié jetée en arrière et doublée de renard bleu, couvrait, sans la cacher, cette fraîche toilette Un chapeau anglais en pou de soie rose, placé sur le côté, lui donnait la physionomie la plus mutine du monde. Elle avait posé à côté d'elle son manchon aussi en martre zibeline,

que la chaleur du carrosse lui rendait inutile. Fanfreluche s'en était emparé et y trônait tout à son aise, regardant d'un air de mépris les piétons pour lesquels il devenait un objet de surprise et d'envie.

Le marquis de Sancerre, dans le plus joli costume *de polisson* qu'on pût voir, occupait la banquette de devant. Son visage si charmant et si spirituel gagnait de nouvelles grâces à l'air de bonhomie qu'il affectait. Il semblait plein de soins et d'attentions pour sa belle cousine : il craignait qu'elle n'eût froid aux pieds; il arrangeait ses coussins derrière elle, offrait des bonbons à Fanfreluche; c'était un chevalier servant accompli. Madame de Maulieu se sentait si heureuse, elle se concentrait tellement dans son bonheur, qu'elle faisait à peine attention à lui. Tout à coup elle lui demanda :

— Mon cousin, quitteriez-vous Versailles pour l'Angleterre?

— Oui, s'il prenait fantaisie à la princesse Caroline de m'épouser; encore faudrait-il que ce ne fût pas de la main gauche et qu'elle me permît de venir à Paris tous les ans.

— On dit cependant la cour d'Angleterre magnifique.

— Il est certain que, si nous en jugeons par l'échantillon dans lequel nous sommes, c'est digne des *Mille et une Nuits*. Mais on n'est pas plus éternellement amoureux en Angleterre qu'en France, et ces merveilles-là finissent avec les amours.

— Mon cousin, avez-vous vu Madame Louise hier? interrompit brusquement la comtesse.

— Oui, madame, dans la galerie; elle m'a fait presque pleurer tant je l'ai trouvée changée et maigrie.

— Elle a une si mauvaise santé!

— Ce n'est pas tout encore; il y a sous tout cela un mystère qui m'épouvante. Je ne puis rien dire; quoiqu'on ne m'ait rien confié, ce que j'apprends chez Madame est sacré pour moi. Je crains que nous ne voyions bientôt des choses étranges.

— Madame a toujours été extraordinaire, se hâta de répondre madame de Maulieu avec distraction.

En ce moment plusieurs cavaliers passèrent comme un trait devant les glaces du vis-à-vis.

— Voilà le prince! s'écria la comtesse.

— J'en suis fâché pour votre pressentiment, ma cousine, c'est M. le comte d'Artois et M. le duc de Chartres.

— Il est avec eux, j'en suis sûre ; j'ai reconnu son cheval.

— C'est vrai, murmura le marquis qui avait regardé attentivement. Est-ce qu'elle l'aimerait ?

La cavalcade revint sur ses pas ; la comtesse se pencha en avant ; M. le duc de Cumberland s'approcha d'elle.

— Êtes-vous contente ? lui demanda-t-il.

— C'est admirable, c'est trop beau ; la cour et la ville en parleront au moins pendant huit jours.

— Tant mieux. Lord Stair est ici ; il vous a vue, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, et mylady aussi ; ils m'ont examinée de la façon la plus attentive.

— A merveille ! mon frère le saura bientôt. Bonjour, Sancerre ; comment cela va-t-il ?

— Je suis trop bien, monseigneur, trop fier dans ces coussins virginaux.

— Du tout, vous et Fanfreluche, vous êtes adorables ; vous complétez le tableau. Tout le monde a votre nom dans la bouche. Adieu, madame ; après la promenade je vous rejoindrai et vous voudrez bien me donner une place auprès de vous pour retourner à Versailles.

— Sancerre, dit la comtesse qui garda le silence assez longtemps, un prince d'Angleterre qui épouse une catholique ne renonce-t-il pas au trône par ce seul fait?

— Oui, madame; mais c'est une cérémonie inutile lorsque le roi régnant a, comme Georges III, quatre garçons et deux filles avant trente-six ans.

Madame de Maulieu retomba dans sa rêverie.

— Vous avez M. de Serlay à souper ce soir, ma cousine?

— Oui.

— Et le prince aussi?

— Oui. Pourquoi cela?

— Pour rien; cela sera drôle. A quand votre mariage?

— Avec vous? Jamais, étourdi! Comment avez-vous pu croire à une semblable folie?

Elle riait aux éclats.

— Ma chère cousine, je n'y ai jamais pensé; je vous savais incapable de vouloir être toute votre vie l'aînée de votre mari. Et puis nous nous connaissons trop pour nous marier.

Ils firent encore un tour d'allée, et le cocher reçut l'ordre de reprendre la route de Versailles.

Digitized by Google

M. le duc de Cumberland attendait déjà devant le Cours-la-Reine; on lui ouvrit le carrosse; il y monta. En traversant Sèvres, une voiture très-simple, sans armoiries, avec des laquais en grison, croisa l'élégant équipage; deux femmes en occupaient l'intérieur.

— Voilà pourtant où vous seriez, madame, si la princesse de Ghistel n'était pas revenue; car c'est Madame Louise qui se rend à quelque couvent pour visiter le tombeau de Notre-Seigneur.

— Mon cher cousin, mon esclavage est fini, n'en parlons plus. Madame de Ghistel m'a rendu un grand service par son retour; certainement je serais morte à la peine.

La voiture tourna bientôt l'avenue de Paris et descendit les convives à la porte de l'hôtel où le souper les attendait. Le prince offrit la main à madame de Maulieu. Pour le colonel, il porta très-gravement Fanfreluche, lequel, endormi par le mouvement de la voiture, lui fit la grâce de ne point le mordre.

— Vous nous permettrez de changer de costume, madame? dit le prince. Nous avons de la poussière, et mes bottes ne sont pas séantes en ce lieu.

Digitized by Google

— Allez, mylord, et revenez vite. Sancerre, je vous fais la même recommandation.

— Soyez tranquille, madame, je ne me ferai pas attendre.

Aussitôt qu'ils furent partis, la comtesse manda son maître-d'hôtel et se fit donner le menu du souper.

— C'est très-difficile, Dercourt, un vendredi-saint! Cela ne doit pas être un repas, et il faut pourtant que le coup d'œil soit convenable. Vous n'avez pas oublié de dresser à part un service pour M. le duc de Cumberland, qui, en sa qualité d'hérétique, n'observe pas l'abstinence. Vous servirez à onze heures précises. Maintenant, Rosalie, donnez moi une autre robe. Depuis ce matin, tout ce bleu de ciel me fait mal aux yeux.

Digitized by Google

XIV

LA BOITE A MOUCHES

Le prince revint une heure après, *poudré*, *paré*, *beau comme Déiphobe;* le colonel revint aussi dans la plus triomphante toilette du monde; il n'avait jamais été si joli. Un petit air de malice plus prononcé qu'à l'ordinaire donnait comme un haut goût à sa physionomie. Pour M. de Serlay, son visage exprimait une grande préoccupation ; il offrait l'apparence d'un homme qui possède un secret et qui craint de le laisser voir. Le marquis le combla de caresses et de gracieusetés; on eût dit qu'il réservait pour lui seul tout le charme de son esprit. M. de Serlay s'en montra très-reconnaissant.

Le souper fut servi dans la salle à manger en dôme et en rotonde, avec des murailles de marbre et un pavé de mosaïque. Le repas était digne

Digitized by Google

de cette habitation de fée. Les bougies, les fleurs, les fruits les plus rares donnaient à ce festin un aspect de fête et de gaîté difficile à dépeindre. La comtesse se plaça entre M. le duc de Cumberland et le vicomte de Serlay, M. de Sancerre s'assit auprès du duc.

— Je ne connais personne qui sache comme madame ordonner une fête ou commander une toilette. Aucune femme n'a aussi bon goût, dit le prince.

— Je suis tout à fait de l'avis de monseigneur, répliqua M. de Sancerre. Ma cousine s'habille avec un art admirable et sa maison est le type de l'élégance et de la mode. On y marche de surprises en surprises.

— Longchamps était fort beau aujourd'hui, *mylord et messieurs*, dit la comtesse en souriant et comme pour détourner la conversation. Avez-vous remarqué l'équipage de madame la duchesse de Chartres, et combien M. le duc de Valois est un bel enfant?

— J'ai été plus frappé encore de la bonne grâce et de la tournure de M. le comte d'Artois; c'est vraiment un charmant prince. Je vous avoue, madame, que j'aime peu les maillots et que je ne les remarque guère.

— Et moi, je suis obligé de vous avouer, monseigneur, que ma cousine a absolument les mêmes dispositions. Lorsqu'elle sera remariée, si jamais Dieu lui envoie des enfants, je ne sais pas comment elle se résoudra à être mère de famille.

— Elle s'y résoudra tout comme une autre, interrompit le vicomte ; madame a le cœur si bien placé qu'elle ne peut pas ne point aimer ses enfants.

— Et puis, quand ce ne serait que par amour pour leur père ! Celui qui sera assez heureux pour obtenir de madame le sacrifice de sa chère liberté devra certainement être très-aimé d'elle. Alors quelle vie de délices que celle d'un pareil ménage ! Je renoncerais dans ce cas à mon antipathie pour les enfants. C'est un avenir à en devenir fou.

— Il est bien rare de trouver dans un prince ces dispositions à la paternité ; je ne saurais vous dire, monseigneur, combien je partage votre opinion. Les enfants font le charme de l'existence.

Le marquis les regardait tous les deux attentivement, et un sourire d'inexprimable moquerie se dessina sur ses lèvres. Il se plaça sur sa chaise comme un homme qui s'établit à un spectacle amusant et se promet un plaisir infini. Madame de Maulieu acceptait les démonstrations des deux

Digitized by Google

rivaux avec un sang-froid admirable; elle ne tourna pas les yeux vers son cousin, probablement pour ne pas perdre le sérieux si difficile à conserver dans un semblable moment. La conversation dura une demi-heure sans que madame de Maulieu répondit autrement que par des signes de tête, et sans que le colonel quittât son attitude railleuse. Le prince s'en aperçut enfin.

— Monsieur de Sancerre, dit-il, vous ne semblez pas partager mon opinion et celle de monsieur. N'aimeriez-vous pas les enfants?

— Monseigneur, je suis encore si près de l'enfance que je craindrais de vous voir prendre ma réponse pour une *personnalité personnelle*.

— Est-ce que vous me gardez toujours rancune, et ne voyez-vous pas que l'envie seule me faisait parler? C'est un bien bel âge que le vôtre! On ne connaît encore ni les regrets ni les déceptions, pas même celle de la fuite du temps.

— En vérité, ma cousine, ce souper a tout à fait un air de vendredi-saint; ne sauriez-vous donc, avec votre charmant esprit, nous sortir de la morale et du sentiment? Fanfreluche nous regarde d'un air stupéfait; il ne nous reconnaît plus.

Depuis un instant le marquis tournait dans ses

doigts une petite boîte d'or émaillée, et cette boîte attirait singulièrement l'attention de M. de Serlay. Il avait cherché à la bien examiner, mais la boîte tournait toujours, et il était impossible d'en distinguer même la forme; enfin, M. de Sancerre la posa sur la table en écoutant la réponse de la comtesse.

— Sancerre, vous avez là une singulière idée : vous prenez du tabac dans une boîte à mouches, dit le vicomte.

— Une boîte à mouches! Non, certainement; c'est une tabatière. Je la tiens de quelqu'un qui m'est très-cher.

— Vous en direz tout ce que vous voudrez. Passez-la-moi, et je vais vous convaincre que je ne me trompe pas.

La comtesse causant avec le prince ne faisait aucune attention à ce débat; on porta la boîte au vicomte.

— Ceci est une boîte à mouches, et la preuve, c'est qu'elle renferme un miroir et deux petits compartiments intérieurs.

En prononçant ces mots le vicomte était très-agité; il considérait attentivement chacun des ornements de la boîte, et rougissait de plus en plus.

Il l'ouvrit et n'y trouva ni miroir ni compartiments intérieurs.

— Êtes-vous certain maintenant que j'ai raison, et voulez-vous bien me rendre ma tabatière, s'il vous plait!

— Pas encore ; il me vient un autre doute que je suis curieux d'éclaircir. Parlez-moi franchement : de qui tenez-vous ce bijou?

— Je ne vous le dirai certes pas, mon cher vicomte; il me semble que vous n'avez aucun droit de me le demander.

— Plus que vous ne le pensez peut-être. Mais puisque vous ne voulez pas être franc, je le serai, moi. Cette boîte ne vous appartient point.

— Ceci passe la plaisanterie, vicomte; me prenez-vous pour un voleur?

— A peu près, car si l'on vous avait donné cette boîte, vous n'auriez pas manqué de la faire voir à tout Paris. Il faut que vous ayez eu quelque raison pour la cacher.

— Si je n'étais pas discret, je vous fermerais la bouche à l'instant même.

— Et moi, je puis tout aussi facilement vous montrer mes titres de propriété; ils sont là-dedans, ajouta le vicomte en frappant sur le couvercle.

— Les miens y sont aussi, et, quelque certains que puissent être les vôtres, ils ne sauraient valoir ceux-là.

— Prenons un arbitre.

— Qui?

— Monseigneur de Cumberland. Il gardera nos deux secrets; il nous le jurera sur son honneur de prince.

— C'est-à-dire le secret d'un de nous deux, car il faut nécessairement que vous ou moi soyons dans l'erreur. Pour mon compte, je me soumets d'avance au bon plaisir de monseigneur.

— Messieurs, interrompit la comtesse qui se troublait à vue d'œil, messieurs, cette discussion me semble de bien mauvais goût. Je puis vous la passer en qualité de cousine et d'amie, mais pourquoi faire intervenir monseigneur? Prenez-moi pour juge; je serai tout aussi impartiale et tout aussi discrète, et cela ne sortira pas de la famille.

— Non pas, madame, non pas, vous y mettriez de l'esprit de corps. Si monseigneur daigne y consentir, c'est à lui que nous nous en rapporterons.

— Montrez-moi au moins l'objet en litige.

— Du tout! Il ne sortira de mes mains que pour

Digitized by Google

passer de celles de mylord dans celles du marquis. Le juge et les parties ont seules le droit de toucher aux pièces du procès.

— Eh bien ! messieurs, répliqua le prince, j'accepte, mais à une condition. Lorsqu'un prince du sang devient l'arbitre d'une affaire aussi importante, cela ne peut avoir lieu sans appareil. Rentrons au salon. Madame la comtesse sera l'avocat du vicomte de Serlay, Fanfreluche celui du marquis de Sancerre.

— Ces conditions sont acceptées, répondit gaîment la comtesse, à condition pourtant que les avocats auront une conférence secrète avec leurs clients.

— J'y consens, dit le marquis.

— Je m'y oppose, répliqua le vicomte. La cour me nomme un avocat d'office, je puis le récuser, je me défendrai moi-même.

— Messieurs, s'écria le prince, passons dans la salle des séances.

Les plaisanteries du vicomte avaient je ne sais quoi d'acerbe qui effraya madame de Maulieu ; elle s'approcha de lui et lui parla à l'oreille, il se recula.

— Avocat, ne cherchez pas à me corrompre. Je

Digitized by Google

suis seul avec mon bon droit. J'attendrai les ordres de la cour pour le faire valoir, mais je n'ai pas besoin de secours étrangers.

Pendant ce temps le marquis disposait le fauteuil du président, les siéges des avocats et des parties belligérantes. Il plaça la maison de Fanfreluche à côté d'un pliant pour la comtesse, et en face deux tabourets qui figuraient la sellette. On affubla le prince d'un manteau doublé de fourrures qu'il avait laissé dans son carrosse, on mit sur un petit guéridon deux bougies, un verre d'eau sucrée, et la fameuse boîte que se disputaient les deux rivaux.

— La séance est ouverte, dit gravement le prince.

— Je demande la parole sur un fait très-grave, s'écria le vicomte.

— Parlez.

— Les parties réclament le huis-clos pour l'examen des preuves.

— Le huis-clos est accordé. Maître Fanfreluche a la parole.

Le marquis sortit Fanfreluche de sa maison, l'assit sur le tapis, et, lui faisant faire la révérence, il lui présenta une gimblette. Le bichon aboya.

— Ceci est très-concluant, ajouta monseigneur. A vous, monsieur le vicomte.

— Je n'ai absolument rien à dire que de prier le public de nous laisser le huis-clos pour les preuves, ainsi que l'a ordonné M. le président.

La comtesse se leva sans répondre et alla vers la cheminée. Elle tourna la tête et essaya de voir ce qui se passait, mais elle ne put y réussir. Elle paraissait visiblement inquiète.

— Cette boîte m'appartient, dit le vicomte à voix basse, voici mon portrait donné par moi à une femme que je dois épouser. La date et le nom y sont, et tout cela depuis quelques mois seulement. J'ignore comment ce bijou a passé entre les mains du marquis; mais je prie instamment monseigneur de ne point oublier qu'il a promis le secret le plus absolu.

M. de Serlay avait fait jouer un ressort dans le couvercle de la boîte. Le prince, en reconnaissant le portrait et en lisant l'inscription fit un mouvement de surprise qui ressemblait presque à de la douleur. Il regarda un instant la tabatière sans rien ajouter.

— Ces preuves sont très bonnes, monsieur, répondit-il froidement; il faut voir maintenant celles de M. de Sancerre.

Le marquis approcha.

— La personne, dont le portrait est ici, dit-il en montrant le double fond de la boîte, avait égaré ce joujou chez une noble princesse, où nous allons tous les deux fort souvent. Un enfant me l'a remis. Je l'ai rapporté à la belle dame. Il s'est trouvé justement à cette époque que j'avais découvert certain secret de cette belle dame ; ce secret pouvait lui faire manquer une affaire de la plus haute importance ; elle acheta ma discrétion comme on achète celle d'un jeune homme de mon âge... en me donnant un secret de plus à garder, et... ce portrait m'est resté comme... souvenir.

A son tour, le marquis fit jouer un ressort, et un charmant médaillon de femme s'offrit à la vue du prince, dont l'émotion devint si forte alors qu'il laissa tomber ses bras dans l'attitude d'un homme désespéré.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, cela est-il bien possible !

M. de Sancerre se retira en arrière par respect. Il se fit un grand silence : chacun attendit la décision du prince, qui semblait se recueillir.

— Messieurs, dit-il enfin, après un effort pénible, les titres de M. le vicomte de Serlay sont les

meilleurs, M. le marquis de Sancerre n'a rien à prétendre ; mais le véritable propriétaire de la boîte est madame la comtesse de Maulieu ; c'est donc à elle que je vais la remettre, en déboutant les parties de leurs plaintes.

M. le duc de Cumberland se leva, s'approcha de madame de Maulieu, lui présenta la tabatière, qu'elle reçut d'une main tremblante, en faisant la révérence et sans prononcer une parole.

— Il est tard, continua le prince ; je vous demande, madame, la permission de me retirer. Messieurs, j'espère que vous n'en appellerez pas de l'arrêt de votre juge.

Il y avait quelque chose de si glacial, de si hautain, dans la tenue de M. le duc de Cumberland, que chacun en fut impressionné. On se remit pourtant en cercle en laissant tomber la conversation ; les interlocuteurs paraissaient occupés d'autre chose. Au même instant un laquais apporta une lettre ; en reconnaissant l'écriture, la comtesse l'ouvrit précipitamment ; elle était seule avec le vicomte et M. de Sancerre. Cette lettre contenait ces mots :

« Vous comprenez que tout est fini entre nous,

Digitized by Google

dre. Voici ma main. J'y mets une seule condition : c'est que nous quitterons la cour, que le mariage se fera dans ma terre de Normandie, et qu'ensuite nous voyagerons deux ans sans revenir à Versailles. Y consentez-vous?

— Si j'y consens! Mais n'est-ce pas le plus cher de mes vœux? ne vous ai-je pas priée à mains jointes pour obtenir ce que vous m'offrez aujourd'hui? Je vais donner dès ce soir ma démission à Madame Louise, vous en ferez autant, et nous partirons. Mon Dieu! quelle joie!

— Ma cousine, recevez mon compliment, vous prenez le bon parti; j'avais toujours pensé que vous étiez une femme d'esprit. Je vous laisse avec votre heureux prétendu; mais vous ne fuirez pas sans m'avoir dit adieu. Vous me devez bien cela, car sans mon secours vous en seriez encore aux hésitations.

— Aussi nous vous élèverons un temple. Mais excusez-moi si je change vos projets; le vicomte va, au contraire, nous laisser ensemble. J'ai à vous charger de différentes communications pour M. votre père; c'est mon plus proche parent, et je ne saurais lui montrer trop d'égards. Bonne nuit, vicomte; venez demain à l'heure qui vous

plaira; nous prendrons nos derniers arrangements.

M. de Serlay, ivre de bonheur et d'amour, baisa la main de la comtesse, la remercia mille et mille fois de ses bontés, et enfin la quitta, non sans avoir encore répété les serments les plus passionnés de l'aimer toujours. Madame de Maulieu écouta en silence le bruit des portes qui se fermaient, jusqu'à ce que la grille du jardin, en tournant sur ses gonds et le roulement du carrosse de son futur mari lui eussent assuré qu'il ne pouvait plus l'entendre. Alors elle regarda le marquis d'un air de souveraine offensée, et lui dit :

— Convenez, Sancerre, que, pour un jeune homme de votre âge, voici une intrigue convenablement filée, et convenez aussi que vous ne vous attendiez pas au dénoûment?

— Je conviendrai de ce qu'il vous plaira, madame, excepté d'avoir été surpris de la moindre chose en tout ceci. Je connaissais mes acteurs et je savais ce dont ils étaient capables.

— Vous avouez donc que rien n'est arrivé ce soir que de votre volonté?

— Je m'en glorifie, et vous devez m'en savoir gré.

— C'est à moi de vous répondre, vicomte, car c'est moi qui suis le seul coupable. Cette boîte a été perdue par ma cousine en faisant son service chez la princesse. Marie, la jeune sauvage, l'a trouvée; je l'ai prise à Marie, et, sans m'informer du nom du propriétaire, je me la suis attribuée. Sur ces entrefaites, une dame qui m'honorait de ses bontés, m'a donné son portrait. J'ai fait mettre ce portrait dans le double fond, ignorant parfaitement que le couvercle en renfermât déjà un autre, je vous assure. Le prince Henri avait des prétentions sur cette même personne; voilà ce qui a causé sa colère lorsqu'il a reconnu ses traits et surtout l'inscription :

« A mon aimable et bien-aimé Sancerre, le 28 décembre 1769. »

C'est aussi la raison qui nous a enlevé la présence de Son Altesse Royale ; elle a été d'assez bon goût pour ne pas se fâcher, néanmoins, mais la présence d'un rival lui a paru impossible à supporter.

— Je vous remercie mille fois, mon cher marquis; vous m'ôtez du cœur un poids mortel. Je comprends tout maintenant. Me pardonnerez-

— Vous savoir gré de détruire mes plus chères espérances, de me blesser jusqu'au fond du cœur !

— Est-ce que vous étiez bien sûre de devenir duchesse de Cumberland ?

— Il me l'avait juré hier, et vous n'ignorez pas le respect qu'il a pour sa parole.

— Il n'aurait pas été le maître de la tenir ; le roi d'Angleterre eût refusé son consentement; on aurait intéressé notre cour, votre famille, à empêcher cette mésalliance ; on vous aurait enfermée peut-être, à Chelles ou je ne sais où. C'était impossible. Je vous ai rendu un service, vous dis-je. J'ai brusqué un dénoûment que vous n'auriez jamais pu conduire jusqu'au bout sans malheur. Vous allez épouser le vicomte ; c'est votre fait : une bonne pâte de mari. Chacun vous en louera, et vous aurez l'honneur d'avoir subjugué le prince par-dessus le marché.

— Fort bien. Et maintenant peut-on savoir le motif de votre belle conduite ?

— Un autre vous avouerait en se faisant beaucoup prier que c'est l'amour et la jalousie, moi je ne mentirai pas : c'est tout bonnement une vengeance.

— Et de quoi? Il y a des cas où la vengeance est de l'ingratitude.

— Ma chère cousine, ne vous fâchez point ; voici la vérité. Je n'ai jamais été amoureux de vous, je le confesse humblement et je vous conjure de m'excuser : ma nature est de ne devenir amoureux de personne. Toute séduisante que vous soyez, je n'ai vu en vous qu'un joli joujou : j'ai joué, c'est de mon âge. Longtemps dupe de vos cajoleries, j'ai longtemps cru faire ma volonté, lorsque je faisais la vôtre. Un jour le maréchal de Richelieu m'ouvrit les yeux sur ma position; il me représenta que je vous servais d'appât pour attirer et repousser alternativement M. le duc de Cumberland. Une fois prévenu, il ne m'en fallut pas davantage ; je résolus qu'à votre tour vous m'obéiriez et que je serais l'arbitre de votre destin. Le hasard me donna les moyens, *mon génie* a fait le reste, et vous en êtes où j'ai jugé convenable de vous conduire. Voilà tout.

— Et c'est assez! reprit la comtesse qui avait écouté ce récit le bras sur son genou croisé et la main devant sa bouche, ce qui lui donnait un air mutin à faire damner un ermite. Au fait, vous pourriez ne pas avoir tort. Le vicomte vaut mieux

comme mari que ce langoureux Anglais; nous réunirons à nous deux six cent mille livres de rente. Qui sait si mon royal beau-frère m'en aurait accordé autant?

Madame de Maulieu se mit à se promener dans le salon en s'animant à mesure qu'elle parlait.

— Et il croit que je suis au désespoir, ce beau prince! Oh! je lui ferai bien voir que de nous deux ce n'est pas moi qui regrette. Je vais répondre à sa lettre, et après il n'en doutera plus.

« Monseigneur,

» Vous m'avez souhaité de si bonne grâce une heureuse chance, que je me croirais coupable en ne vous faisant point part de la réalisation de vos vœux et des miens. J'épouse M. de Serlay et je me regarde comme très-privilégiée d'être appelée à embellir la vie d'un honnête homme. C'est sans aucune arrière-pensée que je quitte la cour. Pendant mon veuvage je me suis amusée des brillants papillons qui s'y rencontrent; j'ai ri des plus habiles, j'ai joué les sots, je les ai trompés tous. C'était bien aisé! Je n'eus jamais qu'un seul désir et qu'un seul amour dans le cœur; cet amour

obtient aujourd'hui sa récompense. Puissiez-vous, monseigneur, arriver aussi doucement au port! Je ne sais quand j'aurai l'honneur de vous revoir; j'ai mille affaires jusqu'à mon départ, et il me tarde d'ensevelir mon trésor de félicité loin de ceux qui me l'envieraient et surtout de ceux qui ne peuvent la comprendre.

» J'ai l'honneur, etc.

» Comtesse de Maulieu. »

— Qu'il la montre, cette lettre, s'il le veut. Mon cousin, notre honneur est sauf... et ma vertu aussi!

— Oh! quant à ce dernier chapitre, madame la comtesse, vous n'en devez encore compte qu'à Dieu.

— Maintenant ma démission, et tout sera fini. Sancerre, vous avez voulu me punir et vous m'avez récompensée. Aussi bien je trouve Versailles triste et ennuyeux. Je veux voyager, et pour cela il me fallait un mari. Vous êtes un vrai serpent, monsieur le colonel, Vous avez autant d'esprit et de malice que Voltaire. Quant au cœur, vous avouez de si bonne foi que vous n'en avez point....

— Le cœur ne *s'avoue* pas, *il se prouve,* et j'ai bien des années devant moi pour ces preuves-là. Adieu, belle des belles. Que va devenir le trône dont vous descendez? qui l'occupera après vous? Puissiez-vous ne pas être comme tous les rois déchus : ils regrettent la couronne, et la couronne ne veux plus d'eux lorsqu'ils l'ont quittée. Adieu. Vous êtes une adorable femme de n'avoir point de rancune!

Lorsque le colonel eut fermé la porte de l'appartement, la comtesse prit la boîte et la regarda dans tous les sens. Puis elle fit jouer le ressort du couvercle et lut tout haut :

« A MA BIEN-AIMÉE DIANE,

« 23 décembre 1769. »

— Le même jour! cela est drôle! il a beau dire, cet enfant, il a été très-amoureux de moi; on ne se venge que quand on aime. Je ne serai pas duchesse; c'est un malheur. Personne ne saura que je l'ai tenté; chacun pensera que j'ai repoussé le prince; les rieurs seront pour moi. Mais décidément ce petit Sancerre est le plus joli lutin que je connaisse.

XV

LE PÈRE ET LA FILLE

Le lundi de Pâques, à dix heures du soir, Madame Louise était assise dans sa chambre à coucher; déjà déshabillée pour la nuit, elle donnait à Marie une leçon de lecture. Cette enfant écoutait les avis de sa protectrice; elle les retenait tous avec une merveilleuse facilité, et s'exprimait parfaitement en français, malgré le peu de temps qui s'était écoulé depuis son arrivée à Versailles. Madame semblait triste; son long regard se portait alternativement sur la jeune fille et sur les lambris de son appartement. Une larme coula de ses yeux et tomba sur le livre de Marie; l'enfant prit la main de la princesse, sans ajouter un mot, mais ce geste était tout un discours; il montrait à la fois tant de dévoûment et de douleur qu'il était impossible de n'en pas être touché. Tout à coup on gratta à la porte.

— Que me veut-on? s'écria Madame Louise en s'essuyant vivement le visage.

— Madame, M. le marquis de Sancerre demande à voir Madame pour une affaire relative à Sa Majesté, et qui ne souffre point de retard, dit M. le marquis.

— Qu'il m'attende dans mon oratoire, je vais m'y rendre, et vous, madame Ivon, venez me passer un déshabillé.

La femme de chambre obéit; la princesse, troublée et inquiète, se hâta de prendre un costume négligé et entra dans son oratoire. Le jeune colonel lui demanda pardon de l'avoir dérangée à cette heure et s'excusa sur la lettre qu'il venait de recevoir.

— Quelle lettre donc, Sancerre?

— La voici, Madame, et voici celle qui l'accompagnait. Si Madame veut lire, elle verra que je n'ai pu me dispenser de lui parler ce soir.

Madame lut :

« MONSIEUR LE MARQUIS,

» On dit que vous êtes le filleul de Madame Louise, que vous la voyez à toutes les heures. Por-

tez-lui donc ce soir même la lettre ci-jointe ; pensez qu'il s'agit du roi, et qu'il y va de la vie ou de la mort. »

— Mon Dieu ! mon Dieu ! sauvez le roi ! s'écria Madame. Que renferme cette lettre ?

Elle la décacheta et n'y trouva que ces mots :

« Madame,

» Vous êtes un ange ; il n'y a que vous qui puissiez empêcher un grand malheur. Prévenez le roi, à quelque heure de la nuit que cela soit ; il doit être assassiné demain matin. »

— Je vais le voir, j'y vais, j'y cours ! Sancerre, hélas ! vous savez mieux que moi où je trouverai mon père à cette heure.

— Chez lui, Madame ; madame Dubarry est à Luciennes, le roi n'est donc point dans les petits appartements. Si Madame veut écrire, je porterai sa lettre à l'instant.

— J'irai moi-même chez le roi ; faute d'un écuyer plus convenable, vous m'accompagnerez, pauvre enfant ! Ne perdons pas une minute, il est déjà trop tard. Oh ! je l'avais toujours craint.

Le marquis suivit la princesse dans les longs corridors et les nombreux passages qui séparaient son appartement de celui de Louis XV. C'était la première fois que la fille se rendait chez le père à cette heure, et il ne fallait rien moins qu'une circonstance aussi importante pour lui faire ainsi oublier l'étiquette. En arrivant à la dernière antichambre la princesse dit à l'huissier de service :

— Annoncez au roi que Madame Louise désire lui parler sur-le-champ, pour une affaire de la plus haute importance. Je me nomme, ajouta-t-elle à son compagnon; ce brave homme ne me reconnaîtrait pas ainsi vêtue.

L'huissier ouvrit les battants et introduisit Madame dans le cabinet du roi, où il n'y avait personne; le marquis resta dans le salon d'attente. Après quelques minutes, l'huissier rentra tout embarrassé et apprit à Son Altesse Royale que Sa Majesté n'était pas dans les grands appartements, et que d'ailleurs elle avait donné ordre de n'admettre absolument personne, « pas même madame la comtesse, » ajouta cet homme en baissant les yeux.

— N'importe, annoncez-moi, monsieur; ce que j'ai à dire ne doit pas être différé d'une minute.

— Je ne puis, Madame ; M. le premier gentilhomme même n'arriverait pas jusqu'à Sa Majesté.

— Eh bien ! j'y arriverai, moi ! Savez-vous où est le roi ?

— Oui... Madame.

— Alors conduisez-moi à l'instant. Si le roi blâme quelqu'un ce sera moi, et non pas vous. Marchons.

— Cela est impossible, Madame. Que Madame m'excuse ; je serais perdu si je désobéissais aux ordres du roi ; on m'ôterait ma place, et c'est ma seule ressource. Et puis, Madame ne peut pas aller là.

— Je le veux, je le veux ! Si vous refusez de m'obéir, je vous rends responsable des malheurs qui peuvent en résulter ; d'ailleurs, je vous répète que je le veux.

— Alors j'obéis, Madame ; mais Madame me promet de garder le secret ?

— Je vous le jure ; marchez... et ne craignez rien.

Ils s'engagèrent dans un labyrinthe de galeries assez peu éclairées, où ils rencontrèrent seulement quelques gens de service, qui s'éloignèrent à leur aspect sans leur adresser une question.

Madame Louise avait rabattu sur son visage le coqueluchon de sa haigneuse, nul ne la reconnut. Ils distinguèrent bientôt un bruit de voix, de joyeux rires, de choquements de verres. Arrivés à une porte près de laquelle les cris se faisaient plus particulièrement entendre, l'huissier frappa d'une manière inaccoutumée. On ne répondit pas, il ouvrit.

— Madame veut-elle entrer ? Maintenant elle seule peut parvenir jusqu'au roi ; de ce salon voisin elle observera tout. Il nous est expressément défendu de pénétrer sans ordre dans la salle à manger des petits appartements. Si Madame veut attendre, Sa Majesté viendra peut-être se reposer ici. J'ai fait ce que j'ai pu, je me suis exposé à tout pour servir Madame ; j'espère qu'elle voudra bien se le rappeler lorsqu'il en sera temps.

— C'est bien ! Sortez !

Demeurée seule, Madame Louise jeta les yeux sur les étranges objets dont elle était entourée. Tout en ce lieu respirait la volupté, tout apportait à l'âme des pensées d'amour et de plaisir, et la pieuse princesse rougit en se sentant arriver au cœur mille sensations nouvelles. Une lampe d'al-

bâtre, suspendue au plafond, répandait un jour voilé sur les tapis, sur les meubles de ce *palais d'Armide;* des tableaux à demi licencieux couvraient les lambris; des fleurs et des parfums exhalaient une odeur enivrante. La chaste fille de Louis XV n'avait rien rêvé, rien imaginé de semblable; sa surprise égala sa frayeur; elle se croyait sous le poids d'un songe. La voix de son père, qui se fit entendre tout à coup, lui rappela l'endroit où elle se trouvait et ce qu'elle y était venue faire.

— Messieurs, disait-il, à la santé de la belle Joséphine!

— Sire, interrompit une autre voix qui la fit frissonner dans tout son corps, c'est à moi de porter cette santé, puisque la belle Joséphine m'a choisi pour son chevalier, malgré votre noble couronne.

Des cris inintelligibles répondirent à ces mots; il sembla à Madame Louise que mille démons hurlaient à ses oreilles. Hors d'elle-même, elle se laissa tomber à genoux. La seconde voix qu'elle avait reconnue, c'était celle de M. le duc de Cumberland! De ce moment, et malgré elle, la princesse écouta. Ce qu'elle entendit, ce qu'il lui fut possible de comprendre de l'étrange conversation

des convives, je ne le répéterai pas ; mais c'était quelque chose de si douloureux, de si horrible pour son cœur, qu'elle ne put contenir ses larmes. et que bientôt elle éclata en sanglots, les mains jointes, toujours agenouillée, n'ayant même plus la force de prier.

Elle resta une heure de la sorte ; ne se souvenant de rien, oubliant jusqu'au danger de son père, forcée de prêter son attention à des paroles qui la pénétraient comme autant de pointes acérées, éperdue, succombant sous le poids de cette souffrance nouvelle et inouïe ; elle perdit presque entièrement connaissance.

Tout à coup la porte qui la séparait de la salle à manger s'ouvrit ; un homme entra.... c'était le roi !

Il paraissait triste et fatigué ; son front chargé de nuages, sa démarche incertaine, lui donnaient l'apparence d'un vieillard ennuyé de ce qui l'entoure plutôt que d'un joyeux convive. Il s'essuya le visage et poussa un long soupir de découragement. Il vit en ce moment la princesse, dont le coqueluchon cachait toujours les traits, et dont les sanglots à demi étouffés parvinrent jusqu'à lui ; elle ne s'était pas aperçue de son entrée. Il courut à elle, con-

vaincu que cette douleur n'était qu'une feinte et qu'on lui avait adroitement ménagé une surprise en le mettant en face de quelque nouvelle beauté.

— Qu'avez-vous, madame? s'écria-t-il en cherchant à la relever. Ne savez-vous pas que vous êtes ici chez le roi de France, et que vos larmes trouveront un vengeur?

La princesse ne le reconnut pas et ne comprit point ce qu'il lui disait; elle resta dans la même position. Le roi commença à s'en étonner.

— Relevez-vous, madame, ou dites-moi qui vous êtes, ce que vous me demandez.

Même silence. Le roi, impatient, repoussa la baigneuse et découvrit le visage de Madame, sa fille, pâle comme un spectre, baignée de pleurs, le regardant sans le voir, enfin dans un état voisin de la folie.

— Louise! s'écria-t-il, Louise! qu'avez-vous? que me voulez-vous?

— O mon père, mon père! répondit la princesse revenue à elle-même et se jetant dans ses bras.

— Que vous est-il arrivé? Vous m'inquiétez vivement.

— Je venais vous sauver, mon père! Prenez garde

à ceux qui vous entourent, ne sortez pas.... vous devez être assassiné.

— Quelle folie!

— Ne méprisez point cet avis, Sire. Il y a tant de mécontents! il peut se trouver un second Damiens.

— Qui vous a prévenue?

— Un billet anonyme que voici.

— Et c'est d'après cette autorité que vous bravez mes ordres, que vous osez pénétrer dans cet appartement lorsque j'en ai défendu l'accès à tout le monde? Ce n'est pas votre place ici, Madame.

— Est-ce donc la vôtre, Sire? Est-ce celle du roi de France dans le moment où nous vivons? Aussi bien depuis longtemps je cherche une occasion de vous parler; autant celle-ci qu'une autre. Faites attention à ce que je vais vous dire, car mon avenir et le vôtre peut-être en dépendent. J'ai reçu ce soir le dernier coup; mon cœur est brisé, rien ne doit plus m'arrêter à présent.

— Prenez garde, Louise! le lieu et l'heure sont mal choisis pour des remontrances; l'accompagnement fait à vos saintes paroles par le cliquetis des bouteilles et les joyeux propos vous donnera

Digitized by Google

des distractions. Nous reprendrons cela ailleurs.... demain....

Il fit un pas vers la porte.

— Sire, au nom de ma sainte mère, qui est morte! au nom de mon frère, qui est dans le ciel, écoutez-moi!

— Je ne puis, je ne puis, mon enfant; d'ailleurs vous n'êtes pas en état de causer sérieusement; il faut vous remettre, vous soigner. Rentrez chez vous. Cette émotion me touche, elle prouve que vous m'aimez; mais à présent, laissez-moi, nous nous reverrons. Soyez tranquille, je ne cours aucuns dangers.

— Non, Sire, non, vous ne me quitterez point avant de m'avoir écoutée. Vous ne retournerez pas auprès de vos flatteurs, de ces vils courtisans qui vous perdent, sans savoir ce que votre fille a résolu pour vous sauver, vous et la France. Vous ne me quitterez pas, ou vous marcherez sur mon corps!

Et elle se plaça debout devant la porte, une main sur la clef, l'autre étendue en suppliante vers son père. Le roi, à cet aspect, se laissa tomber sur un sopha en murmurant avec humeur :

— Eh bien! expliquez-vous, et que cela ait un terme.

En ce moment un éclat de la voix de M. le duc de Cumberland arriva clair et perçant comme si un écho l'eût répété.

— Voilà, Sire, ce que vous laissez dire ici, dans ce royal palais, souillé par tant de gens infâmes, par tant de lâches actions! vous qui êtes né si bon et si noble, vous que tout un peuple a couronné du nom de Bien-Aimé! O mon père! pardonnez-moi l'audace de mes conseils : vous n'êtes pas heureux et vous n'êtes plus grand, vous vous endormez sur le bord d'un abîme. Cet abîme nous engloutira tous, je le sais, et ceux qui vous y auront entraîné seront les premiers à vous couvrir de boue en vous répétant que vous l'avez voulu!

— Vous parlez politique à merveille, Madame, je vous ferai entrer au ministère, répliqua Louis XV avec un sourire contraint.

— Je parle avec mon cœur et avec ma raison, Sire, je parle sous l'inspiration de Dieu. Vous avez reçu de votre glorieux aïeul un beau royaume; votre minorité a commencé ses malheurs, votre âge mûr les a continués, votre vieillesse les achève. Dans toutes ces calamités vous n'avez d'autre tort que votre faiblesse et votre insouciance. Encore une fois, pardonnez-moi ces mots; car vous aimez votre

Digitized by Google

peuple, vous voulez le bien de tous. Vous ne voyez pas l'avenir, l'avenir effrayant qui se prépare. La licence des mœurs de la cour est descendue dans toutes les classes; le mal est devenu si commun qu'il a presque perdu son infamie. Vous êtes entouré d'hommes libertins et irréligieux qui vous font oublier les plus augustes de vos devoirs. Votre affection pour une femme dégradée a éloigné de vous votre famille, a inspiré le mépris aux étrangers. Les âmes pieuses prient et gémissent, le vice porte la tête haute, et tous ces maux retombent sur vous, qui les tolérez. Le peuple, que vous avez laissé pervertir, se révoltera contre les vieilles institutions de la monarchie; il se lèvera et demandera plus de licence encore. Je sais que dans votre intérieur, pour vous engager à une démarche qui perdra l'État, on vous montre le sort de Charles Ier d'Angleterre comme une suite de votre résistance aux volontés de vos tyrans. Ce sont eux qui vous conduiront à l'échafaud si vous les suivez, Sire; ce sont eux qui appelleront sur vous et sur la France la colère du ciel. Je vous dis la vérité; c'est la première fois peut-être qu'elle vous parvient sans déguisement. Excusez-moi, mon père, je vous aime tant!

Elle se jeta aux genoux du roi en les baisant. Louis XV l'embrassa sans répondre une parole.

— Maintenant, Sire, j'ai une conviction : c'est que je suis appelée à sauver vous et la France; c'est que nos misères voulaient une victime, et que cette victime c'est moi. Depuis mon enfance Dieu a manifesté ses desseins sur ma vie : il m'avait créée belle, il détruisit son ouvrage ; ma taille contrefaite ne me permit aucun des bonheurs de la femme. Mes sœurs, comblées des dons de la nature, ont eu une jeunesse florissante et gaie, et moi, vous le savez, j'ai vécu dans la retraite, j'ai fui le monde, j'ai prié! car dans ce corps faible et disgracieux il y a une âme aimante, une âme qui s'est enrichie de tous les trésors que ma beauté avait perdus. Je n'ai plus vécu que par le cœur; j'ai passé mes jours et mes nuits à demander le bonheur des autres et à offrir le mien en holocauste. Dieu m'a cruellement éprouvée, et il a accepté ce sacrifice. Lorsqu'une fille de France se sera consacrée à lui et aura refoulé aux pieds les grandeurs pour racheter les iniquités de ses proches et de son siècle, il retiendra sa foudre ; il se contentera de cette immolation et il tournera de nouveau un œil favorable sur vous.

Digitized by Google

donc ce que nulle créature humaine ne sait ni ne soupçonne : apprenez donc que cette pureté d'âme sur laquelle vous vous appuyez s'est ternie ; apprenez que j'ai nourri un sentiment coupable, que j'ai accueilli, adoré l'image d'un homme dans mon cœur.

— Et qui donc, Madame, s'il vous plaît ?

— Celui qui est là, celui qui tout à l'heure me faisait rougir par ses propos, c'est celui-là que j'aime ; cet être avili et méprisable, c'est celui-là que j'aime !

— Le duc de Cumberland ?

— Oui, un hérétique, un étranger, un débauché, c'est celui-là que j'aime. Croyez-vous que j'aie assez souffert ?

— Mais, chère fille, il peut renoncer à son hérésie, et alors....

— Et alors il m'épouserait peut-être, mais il ne m'aimerait pas. Vous oubliez donc que je suis bossue ! Et puis, on ne peut, on ne doit offrir une fille de France à personne. Il ne songe point à moi, vous voyez la vie qu'il mène ! Depuis dix-huit mois, sous mes yeux, il s'occupe de madame de Maulieu, une de mes femmes, ajouta-t-elle avec un geste de mépris. Maintenant il ne trouve pas que ce soit

Digitized by Google

assez! Il m'a sauvé la vie, Sire, vous ne l'avez point oublié; ce jour-là il se jeta pour moi sous le carrosse de mes sœurs, ce jour-là où je fus si heureuse de lui devoir l'existence. Oh! je l'ai bien pleuré, ce jour, car je me laissai entraîner par ma passion, je voulus à tout prix qu'il me regardât, qu'il m'accordât un éloge, je cherchai à briller à ses yeux du seul charme que je possède, de ma hardiesse. Ce fut une faute que de cruelles pénitences expièrent! Je le méprise et je l'aime, comprenez-vous cela, mon père! Je mourrai plutôt que de l'avouer à un autre qu'à vous. J'ai enduré les tortures de la jalousie, j'ai dévoré mes larmes, j'ai jeûné, j'ai macéré ma chair, l'amour a été plus fort, il a survécu à tout, il est là dans mon sein, il me brûle; je n'ai qu'un refuge contre lui, le cloître. Oh! laissez-moi le chercher, mon père, si vous m'aimez! laissez-moi le chercher.

— Ma fille, ma Louise, vous me faites un mal affreux. Cela ne se peut pas, cela est sans exemple dans les personnes de votre rang. Vous vous en repentirez plus tard. Si vous voulez absolument vous retirer de la cour, je vous donnerai une abbaye, à votre choix, la plus belle du royaume. Mais nous ne serons pas séparés entièrement, vous viendrez à

Versailles, vous édifierez le monde par votre vertu, cela suffit pour votre repos, et cela ne troublera pas le mien.

— Non, non, Sire, pour votre âme, pour la *sienne,* il faut ma vie. Dieu vous pardonnera vos fautes et il le rappellera à lui, en échange de ce que je lui offre. Dans l'asile que vous m'indiquez, je serais comme dans ce salon, les cris des orgies, les bruits du siècle arriveraient jusqu'à moi, je regretterais peut-être, je souffrirais certainement. Au couvent, je serai seule avec Dieu et l'avenir, le passé s'effacera. Je ne veux point d'abbaye, je ne veux point de distinctions, et je choisis la maison la plus pauvre que possèdent ces saintes filles, celles de Saint-Denis, près du tombeau de ma mère, de mon frère !...

— Et du mien, Louise ! Vous l'avez dit, je ne suis pas heureux. Ce que vous me représentiez tout à l'heure, je le sais ; ce tableau que vous m'avez mis sous les yeux, je le connais ; je sens la pente qui m'entraîne et je n'ai pas le courage de m'arrêter. Avant tout, je veux la paix avec ce qui m'entoure. Ils me tourmentent pour ces parlements, je céderai peut-être ! Mon enfant, vous voyez que j'ai besoin de consolations, et vous persistez à me fuir, vous m'abandonnez !

— Non, mon père, je vais où Dieu m'appelle, pour vous et pour cet homme. Votre puissance doit se briser contre la sienne. N'hésitez pas, ordonnez mon départ : vous reposerez votre pensée sur moi, vous songerez que je suis au port et que je prie pour vous ! L'avertissement que je vous ai donné, Sire, ne le perdez pas de vue. Maintenant que vous êtes prévenu, il sera facile d'éviter un malheur, mais je tremble, Sire, je tremble....

Le roi mit sa tête dans ses mains et fondit en larmes. Ainsi que je l'ai dit, Madame Louise était de tous ses enfants celui qu'il aimait le plus. La princesse respecta sa douleur et resta agenouillée devant lui, attendant sa décision. Pendant ce silence, le bruit de la pièce voisine redoublait. La voix qui dominait les autres était toujours celle de M. le duc de Cumberland.

— Encore ! murmura Madame Louise. Mon Dieu ! mon Dieu ! chassez cette image !

Le roi se leva.

— Ma fille, dit-il, vous êtes libre, je ne m'oppose plus à votre volonté, à celle de Dieu ; allez où votre vocation vous conduit. Je vous bénis comme père, je vous approuve comme roi. Le ciel vous protége et vous donne du courage ! Je sais ce que c'est

Digitized by Google

qu'une souffrance de cœur, je sais ce que c'est que d'aimer et de mépriser ce qu'on aime. Le mépris brise les amitiés, mais il ne détruit pas l'amour. Adieu, je vous plains, je vous chéris et je vous admire.

Il fit un geste de la main et ouvrant vivement la porte, il rentra dans la salle du festin. Sa physionomie sombre, sa pâleur frappèrent tous les assistants, qui se tinrent debout en l'apercevant.

— Messieurs, dit-il, Madame Louise de France entre dans trois jours aux Carmélites de Saint-Denis.

Il ne se fit aucune réponse ; les convives se dispersèrent. Ils sentirent tous cette douleur de père et la respectèrent. Le roi demeura seul, les coudes appuyés sur la table, au milieu de débris de toutes sortes. Personne n'osa le déranger et le grand jour le surprit dans cette attitude.

Madame Louise traversa de nouveau les passages qu'elle avait parcourus. Elle revint à la pièce où l'attendait M. de Sancerre. Elle ne lui parla pas, tant elle était émue. Mais arrivée à la porte de son appartement, elle lui donna sa main à baiser.

— Sancerre, lui dit-elle à voix basse, je vous reverrai demain.

Rentrée chez elle, elle écrivit à madame de Rupelmonde :

« Je sais maintenant ce que vous avez souffert, ma sœur ; comme vous, j'ai assisté à une orgie ; comme vous, je méprise ce que j'aime ; comme vous, je retourne à Dieu, seul refuge d'une âme brisée. Priez pour moi ; dans trois jours je serai aussi comme vous une fille de Sainte-Thérèse. »

La princesse cacheta cette lettre et allait en mettre le dessus ; tout à coup elle s'arrêta.

— Non, dit-elle, Dieu, le roi et moi connaîtront seuls cette honte. Et elle jeta le papier au feu.

Digitized by Google

XVI

LETTRES

Après une violente secousse morale, les forces sont tellement anéanties qu'il faut un grand effort de courage pour regarder sa position en face. Les âmes tendres trouvent une souffrance au milieu même des plaisirs ; il est si rare que les choses de la vie soient ce qu'on les désire ! Madame Louise venait d'obtenir le consentement du roi, ses vœux étaient comblés, et cependant un déchirement horrible brisait son cœur : elle sentait la force des liens qu'elle allait rompre. Elle se représentait la douleur de sa famille, celle de sa maison, où elle était si aimée, celle surtout du marquis de Sancerre, qui la chérissait depuis son enfance. Puis une autre pensée traversa son imagination.

— *Lui !* dit-elle, il ne me regrettera pas !

Elle écrivit sur-le-champ à Monseigneur l'archevê-

que pour le prier d'aller voir le roi et d'obtenir de lui le consentement en forme sans lequel elle ne pouvait agir ; puis elle commença une lettre bien difficile, qu'elle adressait à Mesdames ses sœurs. Elle rejeta la plume.

— Non, non, point d'adieux ; je ne les supporterais pas ! je ne les reverrai que derrière la grille ; jusque-là qu'elles ignorent tout. N'ai-je pas assez de larmes à faire répandre ? Marie ! ma petite Marie ! que deviendra-t-elle ? Et mes affaires ? il faut les régler.

Madame fit appeler la princesse de Ghistel.

— Chère princesse, lui dit-elle, répondez à madame de Maulieu et au vicomte de Serlay que j'accepte leurs démissions. Ils vont se marier, ils font bien ; madame de Maulieu est trop jeune et trop jolie pour rester sans protecteur. Je désire qu'elle soit heureuse ; dites-le-lui, je vous en prie.

— Madame a-t-elle pensé à les remplacer ? Plusieurs demandes lui ont été adressées.

— Pas encore ; nous avons le temps.

— Mais Madame ne peut rester ainsi sans écuyer, et M. de Serlay voudrait partir tout de suite.

— Qu'il parte ! c'est tout simple. En attendant,

Digitized by Google

le marquis de Sancerre me servira d'écuyer ; il doit venir ce matin, je l'attends. Faites descendre Marie et laissez-nous seules, chère princesse ; je vous rappellerai.

Marie entra et trouva la princesse plongée dans une profonde rêverie ; elle lui baisa doucement la main pour lui annoncer sa présence.

— C'est toi, chère enfant ! dit Madame Louise ; assieds-toi à mes pieds et causons. Tu m'aimes beaucoup, n'est-ce pas?

— Si je vous aime, Madame ! Ne vous dois-je pas tout ? Oh ! oui, je vous aime !

— Que dirais-tu s'il fallait nous séparer ?

— Je mourrai, Madame. Mais cela ne sera pas, car rien ne me séparera de vous.

— Pourtant, Marie, cela est nécessaire. Tu es bonne chrétienne à présent, tu sais qu'il faut obéir à Dieu, et Dieu veut que nous nous séparions. Écoute ; je vais te confier un grand secret, un secret que tout le monde ignore, hors le roi, Monseigneur l'archevêque et moi. Me promets-tu de le garder ?

L'enfant mit la main sur son cœur.

— Je te crois, ma fille. Apprends donc que je quitte la cour, que j'entre au couvent des Carmé-

lites, à Saint-Denis. Tu vois bien que tu ne peux m'y suivre, et qu'il faut nous séparer.

Marie jeta un cri effroyable et se cramponna aux paniers de la princesse, tout habillée pour se rendre à la chapelle. Cet élan de douleur fut si vrai et si subit que Madame Louise s'en effraya.

— Au couvent! vous, au couvent! et vous pensez que vous y entrerez seule! Cela ne sera pas; il n'y a pas de puissance humaine qui vous arrache à moi. Je brave tout, je ne me soumets à aucun ordre. Vous voulez être religieuse, je la serai; et si les grilles se ferment devant moi, je resterai à la porte, j'y mourrai comme les pauvres chiens sur le tombeau de leurs maîtres, mais j'y resterai.

— Ma chère Marie, calme-toi; ta douleur me navre. Ce sacrifice ne peut être accepté; ta vocation ne t'appelle point au cloître.

— Ma vocation, c'est vous! ma famille, c'est vous! mon bonheur, mon avenir, c'est vous!

— Je te laisserai à mes sœurs, je te recommanderai au roi.

— Je ne veux rien d'eux! je vous suivrai. Vous renverrez Rosette; on l'emportera, on la donnera et elle se laissera faire; mais moi! je demanderai jus-

Digitized by Google

tice à Dieu, si les hommes ne me la font pas. Je vous dis que je vous suivrai ou que je mourrai, Madame. Je serai religieuse; la couleur n'y fait rien, on me recevra malgré cela. Ne suis-je pas bonne chrétienne? J'ai dix-huit ans, je n'ai d'autre mère que vous, d'autre père que Dieu, d'autre patrie que votre chambre. Où vous êtes je dois être.

On vint prévenir Madame que l'heure de la messe approchait; elle embrassa la jeune fille et lui dit, tout émue :

— Va, Marie, nous reparlerons de cela. Surtout du silence.

Après la messe, la princesse trouva chez elle Monseigneur l'archevêque, qui lui remit la lettre suivante :

« Monseigneur l'archevêque, chère fille, m'ayant rendu compte de tout ce que vous lui avez dit et mandé, vous rapportera exactement ce que je lui ai répondu. Je ne puis m'opposer à la volonté de Dieu et à votre détermination. Vous avez fait vos réflexions, ainsi je n'ai plus à vous en demander; il paraît même que vos arrangements sont faits. Vous pouvez en parler à vos sœurs quand vous le jugerez à

propos. Compiègne n'est pas possible; partout ailleurs c'est à vous à décider, et je serai bien fâché de rien vous prescrire là-dessus. J'ai fait des sacrifices forcés, celui-là sera volontaire de votre part. Dieu vous donnera la force de soutenir votre nouvel état; car la démarche faite, il n'y a plus à en revenir. Je vous embrasse de tout mon cœur, chère fille, et vous donne ma bénédiction.

» LOUIS [1]. »

La princesse ne put lire cette lettre sans l'arroser de ses larmes. Elle courut à l'instant se prosterner aux pieds de son crucifix, et se répandit en actions de grâces envers cette miséricordieuse Providence qui change le cœur des rois.

— Achevez votre ouvrage, Seigneur; qu'il revienne à vous tout à fait; que la France soit heureuse, et prenez-moi pour tous! Monsieur l'archevêque, prévenez, s'il vous plaît, l'abbé Bertin, supérieur de la maison de Saint-Denis, qu'après-demain matin, entre neuf heures et neuf et demie, je me présenterai au couvent; si j'arrive plus tôt, j'irai prier au tombeau de la reine. Qu'il garde le

1. Copié sur une lettre autographe de Louis XV.

silence, même à l'égard des religieuses; mes sœurs le sauront assez vite.

Dès que Monseigneur l'archevêque l'eut laissée seule, Madame Louise écrivit la lettre suivante :

« Je vous ai vu naître, mon cher Sancerre ; votre respectable mère fut l'amie de la mienne, et, quoique vous soyez aujourd'hui presque un homme, je puis avouer qu'après mon père et ma famille vous êtes la personne du monde que j'aime le plus. C'est donc à vous que je veux adresser mes adieux intimes, à vous qui serez toujours l'objet de ma vive sollicitude. J'entre en religion, et quand vous lirez ces lignes vous m'aurez conduite vous-même au lieu de ma retraite. Je sais que cela sera un grand chagrin pour vous; cependant vous vous consolerez en vous répétant que là seulement je pouvais être heureuse. Je ne suis faite ni pour le monde ni pour la cour ; mon cœur et mes sentiments sont étrangers dans ce pays-ci, et j'ai toujours eu dessein de le quitter. Rappelez-vous votre pauvre marraine forcée d'écouter cinq actes de tragédie quand elle tombe de sommeil, ou bien de recevoir des ambassadeurs auxquels elle ne sait que dire ; je vous ai déjà répété cela souvent. Les

austérités des carmélites sont moins pénibles que ce sacrifice continuel de la volonté. Vous savez d'ailleurs que je me suis *essayée*, le hasard vous a mis en possession de ce secret et vous l'avez fidèlement gardé ; cela prouve que vous êtes un homme d'honneur.

» Aimez et servez toujours le roi et votre pays ; marchez sur les traces de votre noble père. Je prierai pour que vous deveniez plus religieux ; c'est là seulement qu'est le bonheur, vous le voyez par mon exemple. Vous êtes encore si jeune qu'on doit passer quelque chose à l'étourderie de votre âge.

» Je vous laisse ma petite Rosette ; vous savez que je l'appelais *votre amie*. Elle aura beaucoup de chagrin de mon départ ; consolez-la et qu'elle me rappelle à vous. Je vous laisse aussi une belle croix et des girandoles de diamant qui me viennent de la reine, laquelle les tenait de la feue reine de Pologne ; vous les donnerez à votre femme de ma part. Les carmélites ne peuvent plus faire de présents ; je vous envoie donc d'avance mon cadeau de noces. Je vous recommande fortement au roi ; il aura soin de vous en mémoire de votre marraine.

» Adieu, mon enfant; prenez courage et confiance en Dieu; la vie est si pleine de douleurs qu'il faut s'en remettre à lui seul. Je prierai tous les jours pour vous, vous aurez de mes nouvelles, et puis je suis bien sûre que vous vous souviendrez de moi.

» LOUISE-MARIE. »

Pendant le dîner, le roi fit dire aux princesses qu'on avait recherché l'auteur de la lettre anonyme adressée à Madame Louise; c'était simplement un valet de pied nécessiteux qui avait imaginé cette histoire pour effrayer et se faire payer son avis; il brisa même un carreau de la galerie afin de donner plus de croyance à la chose. Ce fait s'était déjà présenté plusieurs fois, et ce ne fut même pas la dernière. Madame Louise remercia le ciel d'avoir préservé des jours si chers. Mesdames ses sœurs n'apprirent point de toute cette journée la triste nouvelle qu'elle désirait leur cacher; le peu de personnes devant lesquelles le roi l'avait annoncée la veille s'était donné de garde de la répandre. Ce secret, échappé au cœur d'un père, demandait à être confirmé, et les courtisans avaient trop de prudence pour se hasarder à en prendre

sur eux la responsabilité, au cas où elle serait démentie.

En songeant qu'elle partageait pour la dernière fois ce repas de famille, Madame Louise se sentit émue; elle embrassa tendrement Mesdames avant de les quitter, et une larme roula dans ses yeux.

— Mon Dieu! Louise, lui dit Madame Sophie, vous avez l'air bien triste aujourd'hui. Serait-ce la perte de votre écuyer et celle de votre madame de Maulieu? On raconte qu'ils partent ce soir; bon voyage!

— Pauvre Sophie! pensa Madame Louise; elle ne se doute guère que moi aussi je pars!

Le roi, pour s'éviter une scène pénible, se fit conduire à Choisy et annonça qu'il y resterait huit jours.

Digitized by Google

XVII

SAINT-DENIS.

Le mercredi 11 avril 1770, à huit heures du matin, Madame Louise quitta pour jamais le château de Versailles; elle était accompagnée de la princesse de Ghistel, du marquis de Sancerre et de Marie. En sortant du palais, avant de monter en carrosse, la princesse se retourna, jeta un long regard sur tout ce qui l'entourait; puis baissant son coqueluchon sur son visage, elle se plaça dans le coin de sa voiture et garda le silence jusqu'à Saint-Denis. Elle se fit descendre d'abord à la basilique et ordonna qu'on la conduisît au tombeau de la reine, près duquel elle se prosterna. C'était déjà un adieu, car elle ne devait plus revoir les caveaux de sa famille; elle renonçait à reposer près d'elle, puisque l'humble religieuse n'avait même pas droit aux honneurs dans la mort.

Digitized by Google

En quittant l'église, Madame Louise se rendit au couvent.

— Chère princesse, dit-elle à madame de Ghistel, je vais entrer seule pour ne pas troubler la solitude de ces saintes filles. Attendez-moi, avec M. de Sancerre; je vous rejoindrai après la messe. M. l'abbé Bertin me servira de guide, Marie me suivra. Vraiment, monsieur l'abbé, vos sœurs me préparent donc une réception magnifique? Elles ont tort d'y mettre tant de cérémonial, ajouta-t-elle en souriant; enfin, c'est la dernière fois!

— Elles sont peu accoutumées à tant d'honneur, Madame; pauvres et obscures, elles ont été oubliées jusqu'ici des grands de ce monde. Mais si Madame daigne me suivre au parloir extérieur, je réclamerai d'elle la faveur d'un instant d'entretien.

Pendant que Madame Louise franchissait la grille, le marquis de Sancerre dit à madame de Ghistel :

— Ne trouvez-vous pas, madame, que Madame Louise est ce matin d'une beauté extraordinaire? Son front a comme une auréole.

— C'est une sainte, monsieur; elle a la beauté des anges!

Digitized by Google

A peine la princesse fut-elle assise dans le parloir que M. Bertin lui demanda d'avance pardon des questions qu'il allait lui adresser.

— Madame a-t-elle bien réfléchi à la démarche qu'elle va faire?

— Mes réflexions sont terminées, monsieur l'abbé, et ma résolution est irrévocable.

— Madame a-t-elle songé au bruit que cela produira dans le monde?

— J'y ai peu pensé ; le monde ne m'occupe pas. Monseigneur l'archevêque et mon confesseur connaissent les motifs de ma retraite, ils l'approuvent. Vous les approuverez aussi, j'espère, lorsque je vous les communiquerai au tribunal de la pénitence.

— Mais, Madame, les austérités, la pauvreté de cette maison, sa régularité, qui l'a fait surnommer la Trappe du Carmel !....

— Je sais tout cela, mon père, et je m'en félicite. Mon sacrifice doit être entier ; je ne voudrais pas d'un ordre moins sévère. Je viens ici comme une victime d'expiation ; je m'offre en holocauste ; pour être acceptée, je dois souffrir plus qu'une autre.

— Monseigneur l'archevêque avait prié Madame

d'apporter avec elle le consentement en règle du roi ; Madame a-t-elle daigné y songer?

— Le voici, monsieur l'abbé, accompagné d'un billet que vous pouvez lire.

« Je vous embrasse de tout mon cœur, ma chère fille; je vous envoie l'ordre dont vous me parlez pour votre départ, et j'exécuterai ce que vous désirez pour votre filleul, vos domestiques et vos autres arrangements.... Vous n'aurez qu'un mot de moi ce soir, mon bon petit cœur; il est tard.

» LOUIS [1]. »

L'abbé s'inclina après avoir lu cette lettre, et demanda à Madame si elle n'avait pas d'autres ordres à lui donner.

— Après la messe je resterai devant le Saint-Sacrement; vous assemblerez pendant ce temps les religieuses pour leur annoncer le dessein qui m'amène chez elles. Quant à mon logement, je ne veux qu'une cellule conforme en tout aux autres; mais comme je suis accoutumée à ne monter et

1. Lettre autographe de Louis XV, datée de Choisy.

descendre que des escaliers faciles, ayant toujours un écuyer à mes côtés; s'il n'y a pas de rampes aux vôtres, je vous prie d'y faire mettre des cordes, de peur que je me casse le cou; car mon étourderie et ma distraction ne vieillissent pas.

Les carmélites arrivèrent en ce moment à la porte de clôture; la princesse la franchit sans regarder derrière elle. On la conduisit en cérémonie au chœur, où elle assista au saint sacrifice en fondant en larmes. Malgré elle un horrible regret traversa son âme; cet amour qu'elle avait si héroïquement combattu, cette image dont elle avait été obsédée tant de fois pendant ses prières, elle les retrouva encore à ses côtés : l'idée qu'elle ne les reverrait plus, qu'il ne saurait jamais combien elle l'avait chéri, l'idée surtout d'être indifférente au seul homme qu'elle eût aimé sur la terre, brisait son cœur. Elle eut besoin de toute sa force, de toute sa confiance en Dieu, pour ne pas retourner en arrière, pour ne pas aller offrir au prince ce qu'elle allait donner au ciel, sa vie et son avenir. Son caractère passionné se réveilla dans toute son énergie; le combat fut horrible, et la victoire, il faut bien le dire, ne resta au Carmel que par des motifs humains. Cet orgueil

de position, auquel Madame Louise avait toujours été assujettie, se révolta avant sa piété à l'idée d'une démarche humiliante; puis la femme reparut : le sentiment de sa difformité l'accabla. Ce fut une douleur poignante, et si son bon ange ne lui eût pas apporté une consolation dans le dévoûment auquel elle s'était soumise, le désespoir l'eût atteinte jusqu'au pied de l'autel. Elle retrouva du courage en face de son sacrifice, parce qu'elle l'accomplissait pour *lui*, parce qu'elle rachetait *son* âme et que les palmes immortelles la récompenseraient. L'amour est ainsi quand il est véritable, il entre dans toutes les actions, dans toutes les pensées. Voilà pourquoi il est en même temps la source des plus nobles vertus ou des plus grands crimes. Le bonheur engendre le bien, le malheur amène les fautes, il n'y a que les âmes bien pures qui sachent rester innocentes devant certaines douleurs. L'ingratitude, l'abandon sont des tortures au-dessus de celle que l'imagination peut inventer; elles conduisent à la désespérance. Et qu'est-ce que l'enfer, sinon le lieu où l'on n'espère plus?

Pendant que Madame Louise priait auprès du sanctuaire, l'abbé Bertin annonçait aux Carmé-

lites la faveur qui leur arrivait; elles ne pouvaient y ajouter foi. Toutes se précipitèrent vers la chapelle et entonnèrent le *Te Deum*, après lequel elles s'approchèrent de l'illustre postulante et la conduisirent dans leur parloir. Elle se jeta à leurs pieds en leur disant :

— Je vous supplie toutes, mesdames, de me faire la grâce de me recevoir parmi vous, de me regarder comme votre sœur, d'oublier ce que j'ai été dans le monde et de prier Dieu pour le roi et pour moi. Je désire de tout mon cœur d'être carmélite, et je tâcherai de remplir les devoirs de votre saint état.

A ce moment les sanglots éclatèrent. La princesse aussitôt s'approcha des religieuses, les releva l'une après l'autre, les embrassa tendrement et leur dit :

— Eh bien ! mesdames, c'est donc moi, c'est ma présence qui rend vos pleurs intarissables ?

Marie, qui n'avait pas quitté sa protectrice d'un pas, se leva alors.

— Mesdames, s'écria-t-elle, je ne suis qu'une pauvre étrangère, sans parents, sans patrie, amenée en France pour faire un joujou; Madame m'a recueillie, m'a protégée ; je lui dois tout, je n'aime

qu'elle au monde; ne m'en séparez pas? Ma couleur n'est pas la vôtre, mais qu'importe? Dieu ne fait point exception des noirs dans son paradis; vous me garderez dans ce saint asile. Je vous en conjure, je vous en supplie! si vous avez un cœur, accueillez ma prière!

— Qu'il soit fait selon votre désir, ma fille, si Madame y consent, dit l'abbé Bertin.

— Dieu se sert de moi pour appeler à lui cette jeune fille, monsieur l'abbé; nous ne devons pas l'éloigner de nous. Qu'elle reste! j'espère que mon salut n'en souffrira pas. Je n'ai plus maintenant qu'à congédier ma maison; c'est une cruelle tâche, le ciel me soutiendra dans cette épreuve. Priez pour moi, mes sœurs!

La princesse fit venir au parloir extérieur madame de Ghistel et le marquis de Sancerre.

— Mes bons, mes chers amis, dit-elle en prenant les mains de la dame d'honneur, je vais vous affliger, je vais exiger de vous une grande preuve d'affection; mais mon heure est venue et nous devons tous nous y soumettre.

— Bon Dieu! Madame, s'écria la princesse de Ghistel, vous m'effrayez! De quoi s'agit-il?

— Vous allez retourner sans moi à Versailles; je

suis entrée dans cette maison pour n'en plus sortir, et c'est vous que je charge de mes derniers adieux pour ceux qui me sont chers.

— Cela n'est pas possible, Madame, je ne dois pas vous quitter. Ma charge m'impose l'obligation de rester près de vous; j'en ai fait le serment entre vos mains et devant Dieu, je le remplirai jusqu'à ce que le roi m'ait relevé de cette promesse.

— Voici son ordre, ma chère princesse; tout est prévu, tout est arrêté. Le roi sait que je ne retournerai plus à la cour; je n'aurais point risqué une démarche aussi grave sans son autorisation. Obéissez donc, et pensez à une chose que je ne saurais trop répéter à mes amis : c'est que je serai plus heureuse ici que dans le monde.

— Non, Madame, non; cela est mal, vous nous avez trompés. Comment me présenter devant le roi? que lui dirai-je? Que dirai-je à Mesdames, que cette nouvelle fera mourir de douleur? Est-ce donc ainsi, Madame, qu'on quitte une famille dont on est chérie? Votre départ de la cour ressemble à une évasion, et vous voulez que j'en sois regardée comme la confidente et la complice! Ah! Madame, je vous ai toujours aimée, et vous ne m'aimez pas.

Non, je ne retournerai pas à Versailles sans vous; je ne puis y retourner! jamais on ne m'y reverra!

— Et vous, Sancerre, demanda la princesse au jeune homme, ne m'obéirez-vous pas?

Depuis que Madame Louise avait annoncé sa résolution, le marquis était resté sans mouvement, la tête appuyée dans ses mains, contre la grille du parloir. Lorsque sa marraine s'adressa directement à lui, il ne répondit que par un sanglot si affreux, si déchirant, que Madame et la princesse de Ghistel se retournèrent en même temps vers lui.

— Qu'est-ce, mon cher enfant? mon départ devait-il produire un pareil effet? N'avez-vous plus de courage?

Il se jeta à genoux, prit la main de la princesse et fondit en larmes; son cœur semblait prêt à se briser.

— Mais cette douleur est horrible, elle est déraisonnable? Sancerre, vous êtes un homme; il ne vous est pas permis de vous laisser dominer par un chagrin que les distractions de votre âge effaceront bientôt.

Le marquis ne répondait que par des cris.

— Emmenez cet enfant, chère princesse; il me déchire l'âme; remettez-lui cette lettre et ce paquet.

Digitized by Google

Voici pour mes sœurs, voici pour le roi, voici pour la comtesse de Rupelmonde, aux Carmélites de la rue de Grenelle, et voici pour vous. Merci de vos soins, de votre amitié, de votre dévoûment. Venez me voir quelquefois, je ne vous oublierai pas. Mais emmenez, emmenez ce pauvre enfant.

La princesse de Ghistel, tout en pleurs, se pencha vers M. de Sancerre pour l'arracher des genoux de sa marraine ; il résista : une force surhumaine semblait le clouer à sa place. Madame Louise, presque aussi émue que lui, prit sa tête dans ses deux mains, déposa un baiser sur son front, se leva vivement, et, rentrant dans le monastère, la grille se referma à jamais derrière elle.

Digitized by Google

XVIII

LA CARMÉLITE

Six mois après l'entrée de Madame Louise aux Carmélites, le 9 septembre 1770, elle était seule avec Marie dans sa cellule à Saint-Denis. Autour d'elle régnait un luxe inaccoutumé : des écrins ouverts laissaient voir de magnifiques pierreries ; un habit de brocart d'argent, brodé de perles fines, un voile d'Angleterre, enfin tout le costume d'une fiancée royale, formaient un contraste singulier avec les murs nus et délabrés de la chambre. Marie examinait curieusement toutes ces choses ; la princesse écrivait et cachetait plusieurs paquets. Il est nécessaire de donner connaissance de deux de ces lettres, pour l'intelligence des événements passés et à venir. La première était adressée à la sœur Henriette du Saint-Sacrement, aux Carmélites de la rue de Grenelle.

« Ma chère sœur,

» C'est à vous, à votre pieux exemple que je dois le bonheur et la tranquillité dont je jouis. Il y a eu dans ma vie beaucoup de points de ressemblance avec la vôtre. Demain je fais ce que vous avez fait ; je prends l'habit des filles de Sainte-Thérèse. Je vous conjure de vous unir à moi d'intention, vous dont le souvenir m'a tant de fois guidée dans la carrière de douleur que j'ai eu à parcourir avant d'arriver au port. Nous ne nous reverrons plus sur la terre ; nous nous retrouverons dans le ciel, pures de toutes souillures et dégagées de tous regrets. »

La seconde lettre était pour le marquis de Sancerre.

« Madame votre mère m'a dit que vous refusiez d'assister à ma vêture, mon cher Sancerre, et je ne saurais vous pardonner cet enfantillage, qui devient presque de l'indifférence. A votre âge, il ne faut point avoir de caprices ; vous serez demain à la place que le roi vous a assignée dans ma maison. J'ai promis à madame votre mère de

vous y décider; c'est peut-être le dernier service que je vous rendrai à tous les deux; ne me faites pas manquer à ma parole; le roi le remarquerait et cela vous nuirait peut-être dans l'avenir. A demain donc; accompagnez cette charmante Dauphine, que la Providence a envoyée en France comme un ange consolateur. Que je vous trouve auprès d'elle en allant la recevoir; autrement vous me feriez un véritable chagrin. »

— Vous enverrez ces lettres, Marie, et vous prierez la révérende mère d'en prendre connaissance.

— O Madame, quelle parure! Vous n'aurez jamais été si belle de votre vie.

— Tant mieux, mon enfant; l'épouse future du Christ ne saurait trop avoir d'éclat, le sacrifice ne saurait être trop grand. Emportez tout cela et laissez-moi prier. Je passerai la nuit en oraison, madame la prieure y consent. Vous aussi, ma fille, vous allez renoncer au monde. Songez-y bien, il en est temps encore : vous pouvez quitter ce monastère, retourner à Versailles; mes sœurs vous accueilleront, j'en ai la certitude, elles me l'ont promis. Réfléchissez.

Digitized by Google

— N'ai-je pas tout vu, tout réfléchi, madame, et puis-je faire autre chose que ce que vous faites?

— Toujours des motifs humains, Marie; ici on ne doit penser qu'au ciel.

— Au ciel et à vous, Madame. Je vais exécuter vos ordres.

Tout le couvent était bouleversé ce jour-là. Des bruits inconnus à cette retraite paisible s'y faisaient entendre. Les tapissiers de la couronne, sous la direction de M. de la Ferté, intendant des menus, et du marquis de Dreux-Brézé, grand-maître des cérémonies de France, étaient occupés à tendre l'église, à l'orner des plus riches étoffes. Plusieurs répétitions avaient été faites pour une messe en musique, exécutée par les meilleurs artistes; le nonce du pape, d'après un ordre de Sa Sainteté, devait officier à cette cérémonie et représenter le souverain-pontife, qui, dans un bref adressé à la princesse, avait exprimé ses regrets de ne pouvoir assister lui-même à un triomphe si glorieux pour l'Église.

Louis XV, de son côté, voulant que les choses se fissent avec toute la pompe que comportait cette fête, fit savoir aux prélats du royaume,

alors assemblés à Paris, que son intention était qu'ils s'y rendissent en corps. Les agents généraux du clergé vinrent rendre compte à Madame Louise de la volonté du roi à cet égard et de l'empressement de l'assemblée à s'y conformer. On travailla la nuit dans la chapelle, et rien n'était plus frappant que le contraste offert par cette enceinte si richement parée avec l'enceinte particulière des Carmélites, cachée derrière un rideau noir et une grille. Elles chantèrent l'office du soir et les matines au milieu des coups de marteau, des scies des menuisiers, enfin du tumulte inséparable d'un semblable dérangement.

Madame Louise, ainsi qu'elle l'avait annoncé à Marie, passa la nuit en prières. Le secret de cette nuit resta entre Dieu et elle. Ce fantôme adoré, tant chassé de son imagination, revint se placer devant elle; elle le revit encore avec tous ses charmes, mais cette fois il revêtit la forme d'un ange de lumière : le démon avait fui loin d'elle. Ce ne fut plus la cause de ses douleurs qui lui apparut, mais l'instrument dont Dieu s'était servi pour son salut. Elle releva sa tête en prononçant ce nom devant l'autel; le Seigneur lui fit la grâce d'y penser sans trouble. Il lui sembla

qu'elle ne l'aimerait désormais qu'avec la charité si recommandée aux âmes chrétiennes ; elle crut que tout était fini entre l'enfer et sa conscience, et, lorsque le jour parut, elle le salua comme la première aurore de son affranchissement. Pauvre femme ! qui ne savait pas qu'on a toujours à souffrir quand une fois on a laissé entrer dans son cœur une passion profonde ! L'amour vit de larmes ; il se nourrit de nos tourments, jusqu'à ce qu'il se change en regrets, si ce n'est en remords peut-être !

Les femmes de Madame Louise vinrent l'habiller pour la dernière fois. Pendant ce temps l'église se remplissait de seigneurs et de dames de la cour. On savait être agréable au roi en donnant à Madame sa fille cette marque de déférence ; personne n'y manqua, hors ceux qui ne pouvaient pas faire autrement. La route de Saint-Denis semblait une allée de Longchamps. Des gardes-françaises et suisses furent postés en dehors du monastère pour le maintien du bon ordre ; les gardes-du-corps furent chargés de la police intérieure. Le nonce du pape, archevêque de Damas, dit la messe pour les religieuses seulement, la cérémonie ne devant se faire qu'à trois heures.

Digitized by Google

La princesse resta plus longtemps à sa toilette ce jour-là qu'elle ne le fut dans toute sa vie. Elle était d'une humeur charmante, et riait de sa maladresse à porter des ajustements qu'elle avait laissés de côté depuis six mois. Quand elle fut habillée, chacune se récria sur sa beauté, et réellement elle était fort belle. Le défaut de sa taille, dissimulé par le grand manteau dont elle était couverte, n'avait plus rien de choquant; son noble visage, si ressemblant à celui de son père, brillait d'une flamme surnaturelle. Lorsque les carrosses de Madame la Dauphine et des princes s'approchèrent, elle descendit au devant d'eux et trouva dans le parloir extérieur sa maison qui l'attendait. Elle parla à tous, ayant un sourire pour chaque plainte. A la place de l'écuyer, le marquis de Sancerre se tenait debout, pâle comme un linge et les yeux fixés vers la terre.

— Vous voilà donc, monsieur l'égoïste, qui refusez d'assister au bonheur de vos amis!

Le jeune homme tressaillit, salua et ne répondit rien.

— Allons, donnez-moi votre bras; remplissez une fois encore votre office par intérim. Vous serez la dernière de mes grandeurs.

Madame la Dauphine et Madame Louise se rencontrèrent au milieu de la cour. M. le Dauphin, M. le comte de Provence et M. le comte d'Artois accompagnaient Marie-Antoinette. Mariée depuis quelques mois seulement, la jeune Dauphine était alors l'idole de la France ; elle apportait avec elle tant d'espoir, tant d'avenir ! elle était si belle, si bonne, si noble et si généreuse ! Qui eût dit que les prophéties de Madame Louise à son père s'accompliraient si tôt et retomberaient sur cette tête chérie ! Hélas ! nul ne peut connaître la destinée. Combien en avons-nous vu de détruites qui semblaient inattaquables ! Les desseins de la Providence sont grands !

Auprès des princes ses neveux, Madame Louise aperçut un homme dont la vue faillit lui enlever sa présence d'esprit. Madame la Dauphine, qui devina son trouble, l'attribua à la surprise de voir un hérétique à cette religieuse cérémonie.

— Mylord de Cumberland a demandé au roi la permission d'assister à votre vêture, ma chère tante, dit madame la Dauphine ; il va retourner auprès du roi son frère, et il veut pouvoir lui dire qu'il a vu ce qu'il y a de plus touchant dans

le monde : une princesse comme vous qui renonce à tout pour son salut.

— Que mylord soit le bienvenu, répliqua la princesse qui avait eu le temps de se remettre. Trop heureuse si ce spectacle pouvait le ramener à la foi véritable!

Le cortége marcha alors vers l'église. Le nonce du pape, en habit pontificaux, précédé du grand-maître des cérémonies et des évêques de l'assemblée du clergé, reçut les princes à la porte en leur présentant l'eau bénite, et les conduisit jusqu'aux prie-Dieu qu'on leur avait préparés.

L'église était garnie d'une double haie de gardes-du-corps. Les évêques et le clergé séculier et régulier occupaient le chœur ; les gens de la cour remplissaient la nef. Un profond silence régnait dans l'assemblée, et la gravité du spectacle tenait tous les esprits dans une attente religieuse, lorsque l'évêque de Troyes monta en chaire. Le son de sa voix manifesta bientôt les sentiments qui pénétraient son cœur. En un instant l'impression se communiqua, son auditoire s'attendrit avec lui, et bientôt chacun essuya ses larmes, excepté la courageuse princesse qui les faisait couler.

Le discours fini, Madame Louise répondit avec fermeté aux diverses demandes qui sont d'usage en pareille circonstance, elle s'absenta un instant et reparut aussitôt dépouillée de ses pompes; puis elle s'avança vers madame la Dauphine pour recevoir de ses mains le voile et le manteau religieux. La jeune princesse en les lui présentant se sentit tellement attendrie qu'elle ne put prononcer une parole.

Mais le moment qui frappa le plus l'assemblée, ce fut celui où Madame Louise, étendue sur la cendre, fut couverte du drap mortuaire. Ce spectacle, plus éloquent encore que le discours qui venait d'être prononcé, remua tous les cœurs. Un sanglot ou plutôt un effroyable cri partit au milieu du silence, et un jeune homme fut emporté évanoui hors de l'église. La douleur était si générale que cet incident fit peu de sensation; les regards étaient fixés sur la chapelle des carmélites, qui venait de s'ouvrir pour recevoir leur nouvelle sœur. Lorsque le rideau retomba, lorsque la grille se referma, lorsque cette noble femme se fut ensevelie vivante dans ce tombeau, chacun éprouva un sentiment de tristesse affreux. La foule s'écoula sans bruit,

comme après une cérémonie funéraire : on eût dit que les assistants emportaient un regret personnel.

Pour Madame Louise, retirée dans sa cellule, elle essaya de rendre grâce au ciel ; mais après bien des efforts, elle resta courbée sous le poids d'une pensée déchirante.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, pardonnez-moi et secourez-moi ! je l'aime encore.

Le marquis de Sancerre fut ramené à l'hôtel du duc de Langeville dans un état alarmant. Il eut plusieurs mois de souffrances attribuées par les médecins à la fatigue qu'il avait prise en fréquentant trop assidûment le jeu de paume et l'académie. Il ne démentit pas cette opinion, et, après sa guérison complète, il obtint enfin du roi et de M. son père la permission de commander le régiment de Normandie.

ÉPILOGUE

UN ANGE DE PLUS AU CIEL

De graves événements s'étaient écoulés depuis dix-sept ans. Madame Louise n'avait pas quitté sa retraite, mais elle avait vu mourir Louis XV et un nouveau règne succéder à celui de son père. Ce fut pour elle une douleur profonde que de ne pouvoir assister Mesdames dans les soins qu'elles donnèrent aux derniers instants du monarque. Cette douleur se renouvela dans toute sa force lorsque les cloches de la basilique lui apprirent que les restes de son père arrivaient à leur dernière demeure. Il fut impossible de lui en épargner l'impression, si affreuse pour son cœur filial. Le danger de Mesdames, après la mort du roi, dont elles avaient gagné la maladie, lui causa d'étranges angoisses; elle se reprochait presque de n'avoir pas partagé ce danger, de n'avoir

pas violé la règle pour secourir l'auteur de ses jours. Dieu la délivra de cette nouvelle inquiétude en sauvant ses sœurs chéries et en les rendant à la santé.

Une autre perte vint briser son âme; ce fut celle de Marie. La pauvre enfant ne put supporter le froid rigoureux des hivers du Carmel; elle ne se plaignit pas; le grand exemple d'abnégation qu'elle avait sous les yeux lui donna du courage, mais ses forces la trahirent, et elle mourut glacée comme un jeune oiseau arraché de son nid. Madame Louise la pleura amèrement. Son isolement devint entier, car une autre affection, bien chère aussi, lui fut arrachée, et avec de cruelles circonstances.

Le marquis de Sancerre, après avoir passé quelques mois à son régiment, reparut à la cour, mais ce n'était plus le même homme. L'espièglerie de sa jeunesse avait fait place à la gravité; il se faisait méchant, il s'étudiait à tourner au mal les nobles inclinations que la nature lui avait accordées; on eût dit qu'il avait une vengeance à exercer contre le ciel. Il n'allait jamais à Saint-Denis, malgré les instances de sa famille, et ne s'informait même pas de la

princesse à laquelle il avait semblé si dévoué autrefois.

Lorsque le marquis de La Fayette partit pour l'expédition d'Amérique, en 1775, il demanda au roi la permission de l'accompagner. Cette démarche jeta la cour dans un étonnement complet. M. de Sancerre s'était constamment montré l'ennemi ardent des idées démocratiques ; personne ne comprit comment il se décidait à aller combattre ses principes. Il répondit à un ami qui lui en faisait l'observation.

— Je ne vais point me battre pour des idées, mais pour des balles.

La duchesse de Langeville, au désespoir, supplia Madame Louise d'écrire quelques mots à son filleul afin de le détourner de ce dessein ; il n'attendit pas cette lettre et partit avant de l'avoir reçue. Un an après, son valet de chambre revint seul ; il apportait à la pauvre mère les dernières volontés de son fils. Cette lettre d'adieu en renfermait une à l'adresse de la sœur Thérèse de Saint-Augustin, jadis Madame Louise de France, avec la prière instante de ne pas repousser les supplications d'un mourant et de lire jusqu'à la fin cette confession tardive. La car-

mélite, plus soumise à la règle qu'aucune de ses compagnes, demanda l'autorisation à ses supérieures, et ouvrit l'enveloppe devant le duc de Langeville, qui lui avait apporté lui-même ce testament de son fils unique, mort avant trente ans. Voici ce qu'il contenait :

« Vous croyez que je suis un ingrat, Madame, vous croyez que j'ai oublié vos bontés pour l'enfant élevé sous vos yeux, pour le jeune homme inconsidéré auquel vous avez prodigué tant d'indulgence. Oh ! vous ne savez pas ce qu'il m'en a coûté de laisser accuser mon cœur ! C'est afin de me débarrasser de ce supplice que je suis allé chercher la mort, je ne pouvais acheter trop cher le droit de vous ouvrir mon âme et de me justifier. Écoutez-moi donc, Madame, et pardonnez. A quoi bon vous rappeler mon caractère passé, ma gaîté, mon insouciance, vous les connaissez comme moi ? J'acceptais si joyeusement la vie que je n'en sentais pas le poids. Tout à coup, un malheur affreux tomba sur ma tête ; au moment où je m'y attendais le moins, je vous perdis. La première phrase que vous prononçâtes dans le parloir de Saint-Denis m'apporta une

funeste lumière. Je sentis un déchirement tel, qu'il me sembla avoir brisé mon existence. Je compris alors que je vous aimais, que vous seriez mon seul amour, et je ne trouvai pas la force de vous dire un mot. Depuis cette époque je ne vous aperçus qu'une fois, ce fut pour assister à votre sacrifice, ce fut pour voir tomber vos cheveux, pour voir disparaître votre beauté sous un voile de bure, pour vous voir couchée sur la cendre et couverte du suaire des morts. Je ne pus supporter cette épreuve; je faillis mourir réellement, moi, vous le savez. Quand on m'eut rendu à la santé, je voulais oublier et vous et cette passion insensée qui devait me perdre, puisque l'objet de cette passion avait disparu du monde. Le cloître n'est-il pas un tombeau. Je demandai des distractions à tout ce qui m'entourait; j'en cherchai à la cour, à mon régiment, dans l'étourdissement des fêtes, dans l'amour même. Je fus aimé, je m'efforçai d'aimer aussi sans pouvoir y réussir. Il n'y avait qu'une seule personne sur la terre que je pusse adorer, c'était vous. Votre angélique pureté, votre noblesse de cœur, plus grande encore que votre haute position, avaient gâté pour moi les autres femmes; elles me semblèrent petites, fausses, souillées en les comparant à mon idole. Alors le

découragement s'empara de moi, j'appelai la mort, je la voulus à tout prix, je suis allé la chercher dans le seul lieu où je pusse la rencontrer honorable, je l'ai trouvée. Mes forces s'épuisent. On vous portera avec cette lettre la croix de diamants que vous m'avez donnée; on vous la remettra couverte de mon sang, car elle ne m'a quittée ni dans la vie ni dans la mort. Maintenant, Madame, vous savez tout, je ne crains pas votre colère, le culte que je vous portais était si pur! Je me suis interdit votre présence pour que vous ne fussiez pas offensée même d'un de mes regards! O Madame! ô ma marraine! envoyez votre bénédiction au pauvre mourant; ne lui refusez pas vos prières, ne lui refusez pas une larme : il a tant souffert! Adieu! Vous qui êtes forte, consolez ma mère, et ne lui dites jamais pourquoi je meurs! »

Cette longue lettre, écrite d'une main tremblante, avec des caractères à peine lisibles, était, en effet, accompagnée d'une croix de diamants souillée de taches sanglantes. La princesse se mit à genoux et pria pour cette âme égarée. Mais il arriva à son imagination une pensée affreuse d'égoïsme, une pensée qui prouve combien notre nature est impar-

faite, quelque épurée qu'elle soit. En face de la mort de ce jeune homme, après le regret d'avoir été la cause de sa perte, elle sentit un autre regret qui la porta de plusieurs années en arrière et effaça en un moment toutes ses pénitences.

— On pouvait donc m'aimer!

La repentante princesse expia cette faute par bien des remords. Mais cependant elle ne se la pardonna pas. Le sort du malheureux Sancerre avait quelque chose de si touchant, que, malgré sa rigidité de principes, elle le pleura et le recommanda au Seigneur. Les âmes tendres ont toujours un pardon! c'est si doux de pardonner!

Madame Louise, ainsi que je viens de le dire, vécut dix-sept ans dans sa retraite. Elle parvint enfin au terme du voyage au moment où l'horizon politique se rembrunissait et où des maux de toutes sortes allaient fondre sur sa famille et sur la France. Ces maux qu'elle avait prévus, ce châtiment qu'elle avait annoncé, ce furent le pieux Louis XVI, la noble Marie-Antoinette qui les subirent, eux qui ne les méritaient point; mais Dieu l'a dit dans sa colère :

« Les fautes des pères retombent sur les enfants! »

Les derniers moments de Madame Louise furent comme sa vie; elle ferma les yeux au milieu de ses religieuses, dans cette cellule qu'elle avait préférée à un palais.

— Mon Dieu! dit-elle, vous n'avez point accepté mon sacrifice; il n'était pas assez pur, sans doute; des motifs trop humains l'avaient dicté. Recevez donc mon âme et sauvez la France!

Le duc de Cumberland se maria, en 1775, à la comtesse d'Irnham; ce fut un mariage d'amour bien plus que de politique. Georges III le laissa parfaitement libre, et tout porte à croire qu'il ne se fût point opposé même à une mésalliance; sa diplomatie le voulait ainsi. La comtesse de Maulieu le comprit alors, mais il était trop tard; elle ne se pardonna jamais d'avoir perdu par sa coquetterie une si brillante position. Madame Louise savait ce mariage, mais depuis longtemps déjà la grâce avait été la plus forte. Sa mort ne fut donc troublée par aucun fantôme, excepté les craintes de l'avenir pour ceux qu'elle laissait derrière elle.

Cet ange remonta au ciel le 22 décembre 1787.

FIN

TABLE

I. — M. le colonel du régiment de Normandie. 1
II. — La Messe du roi. 11
III. — L'Oratoire. 22
IV. — La Toilette 30
V. — Alzire et Zamore 43
VI. — Les Pompons de mademoiselle Rosette. 53
VII. — Monseigneur le duc de Cumberland. . . 64
VIII. — La Chasse à courre. 72
IX. — Une Visite à la comtesse de Rupelmonde. 80
X. — Une Visite à la comtesse Dubarry. . . . 119
XI. — Le Livre de sainte Thérèse. 128
XII. — Le Voile de veuve. 136
XIII. — Longchamps 150
XIV. — La Boîte à mouches. 160
XV. — Le Père et la fille. 182
XVI. — Lettres 203
XVII. — Saint-Denis. 213
XVIII. — La Carmélite 224
ÉPILOGUE. — Un Ange de plus au ciel. 235

FIN DE LA TABLE

LE MANS. — TYPOGRAPHIE A. LOGER, C.-J. BOULAY ET Cie.

Digitized by Google

1686F

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIO

SCA

PLV